

LE
PHILOSOPHE
ANGLAIS,
OU
HISTOIRE
DE MONSIEUR
CLÉVELAND,
FILS NATUREL
DE CROMWEL;

*Ecritte par lui-même, & traduite de l'Anglois par
l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.*

TOME QUATRIEME.



A ROUEN;

Chez { la Veuve DE PIERRE DUMESNIL, rue
Poterne.
LABBEY, près le Collège.



M. DCC. LXXXI.
AVEC PERMISSION.





LE PHILOSOPHE
ANGLAIS,
OU
HISTOIRE
DE

M. CLÉVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWEL.



LIVRE SEPTIEME.



E ne me hâtai point de retourner auprès de mon épouse plus promptement qu'à l'ordinaire ; un air de trouble & d'empressement l'auroit trop alarmée. Je ne la vis que le soir, après avoir visité mes malades, & les avoir informés de la perfidie de leurs Compagnons, qu'ils apprirent avec une indignation furieuse. Ils furent si vivement touchés de la promesse que je leur fis

Tome IV.

A

de demeurer avec eux, que leur reconnoissance éclata par mille témoignages. Je me crus payé dès ce moment de tout ce que j'avois fait pour eux. La nuit étant venue, je me rendis auprès de Fanny, qui ignoroit encore le départ de nos Infidèles, parce que le lieu de sa demeure étoit extrêmement à l'écart. Il étoit couvert d'une petite colline qui le séparoit de la prairie, & qui, étant ombragée d'arbres épais, arrêtoit jusqu'à une certaine hauteur la communication du mauvais air. Je lui avois construit une cabane de branches & de feuillages, où elle pouvoit être commodément avec les femmes; de sorte que, sans être fort à son aise, elle n'avoit du moins rien à souffrir des injures de l'air, ni rien à craindre de la contagion. J'observois exactement la coutume que j'avois prise, de me mettre nu dans la rivière, à quelque distance de sa cabane, & de changer d'habits avant que de m'en approcher. Quoique je me fusse replongé dans mes tristes méditations, en quittant le quartier des malades, & que je n'eusse point cessé de m'affliger jusqu'au moment que je la vis, je pris une contenance paisible, en entrant dans sa cabane. Elle me demanda de mes nouvelles, & de celles de mes compagnons. Ils sont partis, lui répondis-je tranquillement. Il n'en seroit point échappé un, s'ils étoient demeurés ici plus longtemps. Nous serons obligés nous-mêmes de retourner à l'habitation, aussi-tôt que nos malades seront morts ou guéris.

L'air calme de mon récit n'empêcha point que sa surprise ne fût extrême. Elle me regarda fixement, pour démêler ma disposition dans mes yeux, comme si elle se fût doutée qu'un événement si subit & si peu attendu avoit une cause extraordinaire. Madame Riding ne marqua pas moins d'étonnement, & elles s'efforcèrent toutes

deux de me faire expliquer davantage. Je demeurai ferme à leur cacher la vérité ; je convins même qu'il y avoit de la justice dans le reproche qu'elles me firent d'avoir manqué de prudence , en ne retenant pas du moins un certain nombre d'Abaquis pour nous servir d'escorte. Ce fut ainsi que tout le poids de cette terrible aventure tomba sur moi seul , & que je m'accoutumai plus que jamais à prendre un front de Philosophie , au milieu de mes plus cruelles douleurs.

Avant que la maladie des Sauvages parût se relâcher , il se passa cinq semaines , qui furent pour moi cinq années d'un cruel martyre. Les réflexions continuelles que je faisois sur mon sort, mes alarmes , qui ne pouvoient diminuer tant que je ne verrois point de ressource assurée contre les périls de notre retour , la violence que je me faisois pour les cacher , me firent sentir , dans ce court espace , plus de tourments réunis , que je n'en avois éprouvé dans toute ma vie. Enfin , la contagion cessa tout-à-fait ; & de plus de cinq cents Abaquis , qui étoient demeurés malades au départ de leurs compagnons , à peine nous en resta-t-il soixante. Je pensai néanmoins à partir avec ces tristes restes , qui étoient échappés du courroux du Ciel. J'en fis la proposition à mon épouse. Elle versa des larmes en la recevant. Je crus , comme elle , que sa douleur ne venoit que de la nécessité où nous nous trouvions d'abandonner l'entreprise que nous avions formée pour le salut de Milord. Cette raison , sans doute , justifioit assez sa tristesse & la mienne. Mais elle m'a confessé depuis , qu'il se passoit alors , dans son cœur , des mouvements plus vifs encore que ceux qui devoient y être excités par nos malheurs présents , soit que ce fût l'obscurité

de notre sort, qui lui causât des agitations qu'elle ne pouvoit démêler, soit que ce fût en effet un pressentiment de l'horrible catastrophe où le Ciel vouloit nous conduire, avant que de nous faire quitter l'Amérique.

C'est un récit simple que je promets ici. L'événement tragique, que je suis au moment de raconter, n'a besoin ni de préparations, ni d'ornements pour émouvoir un Lecteur qui n'est pas né barbare, & qui n'a point honte d'être homme; c'est-à-dire, sensible aux mouvements d'une juste passion. Qu'on ne s'attende pas même qu'en rapportant ce qui m'est arrivé, j'entreprenne d'exprimer ce que j'ai senti. L'expression de la parole n'est qu'une invention de l'art; image infidelle, qui répondroit trop mal aux sentiments les plus vifs & les plus intimes de la Nature.

Nous partîmes. Mon épouse trembloit en se mettant sur le brancard. Elle portoit sa fille dans ses bras. J'embrassai tendrement ces deux chers objets de mon affection, & je les recommandai intérieurement aux Puissances supérieures qui sont chargées du soin de l'innocence. Quelque foible que fût encore la santé de mes Abaquis, ils ne souffrirent point que je missé la main au brancard. Ils partagerent entr'eux cette fatigue, & se releverent successivement. Madame Riding fut portée de même. Je marchois près de mon épouse, occupé de tout ce que j'avois à espérer & à craindre; mais sur-tout de la réception à laquelle je devois m'attendre dans l'habitation des Abaquis. Notre marche duroit depuis deux jours, & nous suivions sans difficulté la route par où nous étions venus. Quelques-uns de mes Sauvages, à qui j'avois fait prendre les devants par précaution, avec ordre d'avoir

d'avoir sans cesse les yeux ouverts pour observer les environs, s'arrêterent au sommet d'une Colline. Après quelques moments d'une considération fort attentive, ils retournerent brusquement vers nous, en courant avec une vitesse extraordinaire. Comme ils étoient à plus de mille pas de distance, je m'arrêtai pour les attendre, dans l'espérance que, s'ils nous apportoiént quelque nouvelle fâcheuse, j'aurois le temps de m'écarter à droite ou à gauche avec toute ma suite. J'avois les yeux tournés continuellement vers eux. A peine furent-ils au bas de la Colline, que je vis paroître, au sommet qu'ils venoient de quitter, vingt ou trente personnes qui sembloient les poursuivre, & qui cessèrent néanmoins tout-d'un-coup d'avancer, lorsqu'ils eurent apperçu sans doute le gros de mes gens qui s'étoient réunis autour de moi. Vingt ou trente ennemis n'étant point un nombre que je pusse craindre, je ne crus pas devoir donner le moindre signe de frayeur; d'autant plus qu'ils nous avoient découverts, & que notre fuite ne pouvoit être assez prompte pour leur ôter le moyen de nous joindre si c'étoit leur dessein. Je résolus même, après un moment de délibération, de faire marcher une partie de mes Sauvages au-devant d'eux, sous la conduite de deux Anglois, pour prévenir leur attaque s'ils venoient avec de mauvaises intentions, & de demeurer auprès de mon Epouse avec quinze Abaquis que je retins comme un Corps de réserve. Pendant que je faisois cette distribution, je remarquai que le sommet de la Colline se couvroit de nouveaux venus qui arrivoient comme à la file. Le nombre s'en accrut tellement, que je ne doutai point qu'ils ne fussent déjà plus de cinq ou six cents. Je sentis aussi-tôt que j'avois besoin de

secours du Ciel , & que ni la valeur ni la prudence ne pouvoient me tirer heureusement d'un pas si dangereux.

O Dieu ! vous savez avec quelle ardeur je vous invoquai. Autant de soupirs qui sortirent du fond de mon cœur , autant de prières enflammées qui sollicitèrent votre puissante assistance. Je conjurai mon épouse de demeurer sur son brancard , & je lui confessai , en deux mots , que nous étions à l'extrémité du péril. Cependant , lui dis-je , rendez-vous maîtresse de votre crainte ; ne faisons rien avec imprudence ; c'est quelquefois dans le dernier danger que le Ciel fait éclater son secours , & peut-être est-ce à ce moment qu'il nous réserve. J'avois le cœur si serré en lui tenant ce discours , qu'il n'étoit point capable de s'ouvrir à l'espérance. Je l'embrassai. Elle me pria de ménager ma vie , & de penser que je me devois à elle & à ma fille. Je ne lui répondis point , de peur d'augmenter son trouble en lui laissant voir le mien ; je la quittai , résolu d'aller en personne au-devant de nos ennemis.

J'avois deux raisons qui me portoient à prendre ce parti , l'une étoit la crainte que le combat se livrant trop près des Femmes , elles ne fussent exposées à l'atteinte des fleches ; l'autre , une envie pressante de tenter le caractère des Sauvages , avant que d'en venir aux mains , & que de leur laisser le temps d'approcher davantage. Mes Avant-coureurs n'avoient point d'autre éclaircissement à me donner que celui que je pouvois prendre par mes propres yeux. Ils s'étoient mis à fuir , comme j'ai dit , aussitôt qu'ils s'étoient vus poursuivis. N'ayant donc plus un moment à perdre , je laissai les deux Anglois avec mon épouse ; & , me faisant sui-

vre de mes soixante Abaquis , je marchai assez fièrement vers nos ennemis qui s'avançoient avec plus d'ordre que je n'en eusse attendu d'une troupe de Sauvages. Surpris peut-être de nous voir une contenance si résolue , malgré notre petit nombre , ils s'arrêterent à cent pas de nous. Je continuois d'aller vers eux , & mon dessein étoit de me détacher seul pour les aborder avec des signes de paix & de soumission. Mais , lorsque nous eûmes fait quelques pas davantage , un Abaquis me dit que nous étions perdus , & qu'il reconnoissoit les Rouintons. Ce nom me pénétra d'horreur jusqu'au fond de l'ame. O Dieu ! les Rouintons ! Je demeurai comme immobile , sans savoir à quoi me déterminer. Eux , qui reconnurent presque aussi-tôt mes compagnons pour des Abaquis , ne tarderent pas un moment à décocher sur nous une grêle de fleches. Les Abaquis avoient été soutenus jusqu'alors par la confiance qu'ils avoient en moi ; mais ils me tournerent le dos lorsqu'ils virent quels ennemis ils avoient à combattre. Si leur petit nombre rendoit leur fuite excusable , elle ne leur fut pas moins inutile ; car leurs cruels ennemis les poursuivirent avec tant d'ardeur , qu'il n'y eut point un seul de ces misérables assez heureux pour leur échapper.

Au moment qu'ils commencerent à fuir , j'étois encore à trente pas du moins des Rouintons. Peut-être aurois-je pris aussi le parti de la fuite , si je n'eusse eu que ma vie à conserver ; mais j'étois résolu au contraire de la sacrifier mille fois , pour un intérêt qui m'étoit bien plus cher qu'elle ; & , si je ne pouvois la rendre utile à mon épouse & à ma fille , le seul bonheur que j'eusse à souhaiter , étoit de la perdre. Un instant de réflexion me fit comprendre

que je ne devois rien espérer de la résistance. Je jettai mes armes à terre pour ôter aux Rouintons la pensée que j'eusse dessein de m'en servir. Quelques-uns se saisissant de moi, pendant que leurs compagnons étoient à la poursuite des Abaquis, ils reconnurent aisément que je n'étois point de la Nation qu'ils haïssoient, & ils demeurèrent quelque-temps à examiner la maniere dont j'étois vêtu, sans faire paroître qu'ils eussent dessein de me maltraiter.

Quoique leur langage ne fût pas tout-à-fait le même que celui des Abaquis, j'y trouvai assez de ressemblance pour espérer qu'ils pourroient m'entendre. Braves Américains, leur dis-je, d'un ton humble & suppliant, je ne suis pas votre Ennemi. Je suis un malheureux étranger, que le hazard a conduit dans ce Désert, & qui ne venoit à vous avec les Abaquis que pour vous demander de la protection & de l'amitié. J'implore votre pitié pour ma vie & pour celle de ma famille qui va tomber aussi entre vos mains. Laissez-vous toucher par la misere d'un homme qui ne vous a jamais offensés. Ces impitoyables Sauvages se regarderent les uns les autres en riant, ou plutôt en grinçant les dents d'une maniere effroyable. Leurs regards étoient vifs & brillants, mais de cet air cruel & malin qu'on représente ordinairement dans les yeux d'un Tigre. Leur taille étoit courte & ramassée, & presque tous avoient la bouche démesurée. Je jugeai qu'ils n'avoient point encore aperçu mon épouse; car, ayant tourné les yeux de son côté, lorsque je leur eus parlé d'elle, ils prirent leur course vers le lieu où elle étoit. Les plus prompts la joignirent en un instant, tandis qu'un petit nombre me conduisoit après eux en metenant les deux bras. Je me sentoís défaillir de crainte, &

je me croyois au mortel moment d'éprouver tout ce qu'un pere & un époux ont à redouter de plus funeste.

J'arrivai néanmoins auprès du brancard. J'y trouvai Fanny sans connoissance , & ma fille dans ses bras , en danger de se tuer en tombant. Peut-être les Sauvages crurent-ils mon Epouse morte , car ils la laissoient seule sans le moindre secours , & ils s'occupoient à considérer madame Riding & les deux femmes qui , sans être tombées évanouies , avoient perdu la parole de frayeur & de saisissement. N'ayant rien à ménager dans une si terrible circonstance , je me dégageai assez violemment des mains de ceux qui me tenoient , & je me jettai sur le visage de mon épouse , avec des mouvements trop confus pour être représentés. Je soutins ma fille d'une main , tandis que je m'efforçois de ranimer sa malheureuse mere , en serrant mes lèvres contre les siennes , pour lui communiquer une partie du peu de forces qui me restoit. Elle ouvrit à la fin les yeux. Où est ma fille ? dit-elle dans son premier mouvement ; & , voyant que je la tenois entre mes bras : Oh ! Cleveland , s'écria-t-elle avec un soupir qu'elle avoit à peine la force de pousser , donnez-moi mon enfant ; ne me quittez pas , je sens que je n'en puis plus : nous sommes perdus , n'est-ce pas , & il n'y a plus rien à espérer ? Je n'eus le temps de lui dire que deux mots de consolation. Je la conjurai de prendre un peu de courage. Le Ciel , lui dis-je , ne peut nous abandonner sans cruauté. Soutenez-vous un moment. Ils ne m'ont point encore maltraité , & peut-être se laisseront-ils fléchir.

Pendant ce temps-là , ceux qui avoient poursuivi les Abaquis , n'ayant point tardé à leur cou-

per le chemin & les arrêter , revenoient triomphants avec leur proie , & s'approchoient de nous en poussant des cris qui me glaçoient d'horreur. Ils furent à nous en un instant. La foule de ceux qui eurent la curiosité de voir mon épouse m'écarta d'elle , en me pressant de tous côtés. Ils ne lui firent point d'insulte ; mais elle eut à essuyer les regards d'une multitude d'hommes affreux , qui augmentoient sa frayeur , en prenant ses mains pour les considérer , ou en fixant leurs yeux féroces sur les siens. Je continuois de tenir ma fille dans mes bras. Il n'y avoit point moyen d'employer les prières , ni même de les faire entendre , dans l'agitation où je voyois cette Troupe furieuse , & parmi le bruit confus des cris continuels de leur joie. A qui d'entr'eux me serois-je adressé ! Il sembloit qu'ils me méprisassent , & qu'ils me comptassent pour rien , en me voyant porter ma fille d'un air abattu. Ils ne faisoient plus d'attention à moi. Je vins à bout de me rapprocher de mon épouse , & la foule diminuant autour d'elle , je m'assis à terre près de son brancard. Je ne fais point encore , lui dis-je , à quoi nous devons nous attendre. Espérons que le Ciel fera quelque chose en notre faveur. C'est déjà beaucoup , qu'ils nous aient épargnés dans le mouvement de leur première furie. La malheureuse Fanny étoit dans un abattement qui ne lui permettoit guere de répondre. Elle me demanda sa fille. Ses larmes , que la frayeur avoit commé étouffées jusqu'alors , commencerent à couler , lorsqu'elle eut son enfant entre ses bras. Elle l'embrassa mille fois. O Dieu ! s'écria-t-elle , je serois trop heureuse d'être morte ; mais sauvez mon Fpoux & ma pauvre fille. Elle eut quelque consolation , en voyant auprès d'elle ma-

dame Riding & ses femmes à qui l'on n'ôta point la liberté de s'approcher.

J'étois tremblant d'inquiétude, en attendant à quoi tous les mouvements des Sauvages pourroient aboutir. Ils s'étoient assemblés en cercle à quinze pas de nous, avec les Abaquis au milieu; & ils paroissoient délibérer sur le sort de ces misérables prisonniers. Enfin la foule s'ouvrit & se partagea en six bandes. Les soixante Abaquis furent divisés dans le même nombre, & chaque bande en eut une part égale. Aussitôt l'on ramassa du bois de toutes parts, & l'on fit d'autres préparatifs qui devoient être vraisemblablement les préludes d'un funeste sacrifice. Je ne doutai point que les Rouintons n'eussent pris le dessein de faire périr leurs ennemis par le feu. Je p'aignis amèrement ces malheureuses victimes, & je m'affligeai de la nécessité où j'étois d'être témoin de leur supplice.

Mais ce qui me surprit au dernier point, fut de les voir non-seulement fermes & tranquilles, mais gais même jusqu'à chanter & à donner des témoignages de joie, eux qui m'avoient paru consternés de crainte un moment auparavant, & qui ne pouvoient ignorer le sort cruel où ils étoient destinés. Il sembloit qu'ils voulussent insulter à leurs ennemis, & qu'ayant perdu toute espérance de se sauver de leurs mains, ils eussent pris, comme de concert, la résolution de braver leur cruauté, & de ne pas marquer la moindre foiblesse. Je les entendis qu'ils se vantoient hautement d'avoir fait à plusieurs Rouitons le même traitement qu'ils alloient essuyer, & d'en avoir massacré ou brûlé un grand nombre dans leurs dernières Guerres. Enfin les feux étant allumés, les Rouintons de chaque bande prirent trois seulement de leurs captifs; &, au lieu de les jetter au milieu des flam-

mes , comme je me l'étois imaginé , ils les lièrent à des pieux qui en étoient extrêmement proches ; de sorte que ces pauvres Abaquis sentoient les plus vives ardeurs du feu qui fit changer en un moment leur peau de forme & de couleur. Ils furent ainsi rôtis peu-à-peu sans rien perdre de leur constance. Leurs Compagnons , qui s'attendoient au même sort , ne laissoient pas de les exhorter à la patience & au courage , tandis que leurs cruels ennemis pouffoient des cris de joie , & sautoient autour d'eux , en leur faisant toutes sortes d'insultes.

Ce n'étoit que le commencement d'une scène , dont la fin devoit être infiniment plus affreuse. Lorsque les trois Abaquis dans chaque bande eurent enfin perdu la connoissance & ensuite la vie , les Rouintons les détachèrent de leurs pieux , & , ayant achevé de les rôtir , ils s'assirent en rond pour faire la distribution de cette horrible viande. Les cadavres furent coupés en morceaux. Chacun en reçut sa part , & ils commencerent avec mille marques de joie le plus effroyable de tous les festins. Nous avions eu jusqu'alors la force de les regarder ; & nous nous étions livrés à la compassion en voyant brûler les malheureux Abaquis ; mais l'horreur de ce dernier spectacle nous fit baisser la tête & fermer les yeux. Nous demeurâmes dans cette situation pendant tout le reste de cet abominable repas , sans pouvoir même ouvrir la bouche pour exprimer notre consternation.

Je ne fais quelles étoient les pensées de mon Epouse. Les miennes étoient si confuses , qu'il me seroit difficile d'en rendre compte. Un Lecteur pénétrant s'imagine bien que mon trouble ne venoit pas uniquement de la vue d'une scène si barbare , & que , dans le temps que le simple mouvement de l'humanité me faisoit prendre tant d'in-

térêt au sort des Abaquis, j'étois en proie à des alarmes d'une autre sorte. Quoique la maniere dont les Rouintons avoient commencé à nous traiter, ne nous menaçât de rien de funeste, & que je fusse certainement que n'étant point Antropophages d'habitude, mais seulement dans les occasions où la plupart des Sauvages d'Amérique le sont comme eux, c'est-à-dire, à l'égard des prisonniers ennemis qu'ils font à la guerre, je ne devois rien conclure d'effrayant pour nous de la barbarie avec laquelle ils traitoient les Abaquis; cependant je ne me sentois point aussi rassuré par ce raisonnement, que j'étois tourmenté par mes craintes. L'esprit a beau s'armer de force, ce n'est pas toujours sur la grandeur du péril que se mesure l'épouvante; c'est pour l'importance des choses qu'on peut perdre. Ne devois-je pas trembler pour tout ce que j'aimois? N'étions-nous pas au pouvoir d'une troupe cruelle de Sauvages? Pouvions-nous nous défendre contr'eux, si l'envie leur prenoit de nous insulter? Elle ne leur prendra point: ah! raison trop foible pour calmer une si terrible & si juste inquiétude. En supposant d'ailleurs, avec l'assurance même la plus parfaite, que l'exemple des Abaquis ne nous annonçoit rien de trop affreux, voyois-je clair de moment en moment dans celui où j'étois prêt d'entrer? Entre mille choses que je pouvois craindre, s'en offrit-il une qui pût m'inspirer un favorable sentiment d'espérance? Le plus heureux tour de notre fortune pouvoit-il être autre chose qu'une extrême misère? Je considérois ainsi mes maux sous toutes leurs formes. Loin de chercher à me flatter, je me représentois successivement tout ce qui pourroit m'arriver de plus redoutable; & , après m'être si peu ménagé dans ce triste examen, il se trouva que le coup dont j'é-

tois menacé , fut plus affreux que tous mes sentiments , & plus horrible que toutes mes craintes.

Les six bandes de Rouintons s'étoient postées de telle sorte , que nous en étions comme environnés. La plupart se livrerent au sommeil , après leur exécution inhumaine. Il me parut néanmoins qu'ils n'étoient pas si dépourvus de raison & de bon sens , qu'ils ne fussent se conduire avec quelque ordre , & prendre certaines précautions. Je remarquai qu'ils avoient nommé des Gardes pour veiller sur les Prisonniers. Quelques-uns s'approcherent de moi. Je pris ce moment pour les prier avec douceur de s'expliquer sur la maniere dont ils se proposoient d'en user avec nous. Mais, soit qu'ils n'entendissent pas assez bien mon langage, soit que notre tranquillité leur inspirât du mépris pour notre petite troupe , ils ne daignerent point me répondre autrement que par des grimaces & des éclats de rire. Je tentai inutilement de les toucher par mes prieres & mes instances. La nuit étant venue , nous fûmes gardés avec autant de soin que les prisonniers Abaquis. Le lendemain nous vîmes avec le même effroi recommencer la fête cruelle qui devoit durer autant qu'il y auroit d'Abaquis à dévorer. Elle fut terminée le quatrième jour. Nous avions heureusement les provisions dont nous nous étions munis pour notre route. On nous les laissa. J'eus beaucoup de peine à persuader à mon épouse de prendre quelque nourriture pour se soutenir.

Enfin , nos Ennemis n'ayant plus rien qui dût les retenir dans le lieu où nous étions , j'attendois avec une frayeur inexprimable quel parti ils prendroient par rapport à nous. J'observois tous leurs mouvements. Ils se disposèrent à partir , & vingt-cinq ou trente d'entr'eux s'étant

approchés de moi , me firent entendre qu'il falloit nous lever pour les suivre. Nous obéîmes sans difficulté. Mon dessein étoit de faire porter le brancard de madame Riding par mes deux Anglois , & de me charger avec Rem de celui de mon épouse ; mais les Barbares voyant que nous nous y disposions , nous ôtèrent les brancards , les mirent en pieces , & nous contraignirent de marcher. Je pris ma fille sur un de mes bras , & je prêtai l'autre à mon épouse pour lui servir d'appui. J'ordonnai aux Anglois de rendre le même service à madame Riding , qui étoit d'un âge & d'une grosseur à ne pouvoir faire cent pas sans secours. Nous marchâmes environ une demi-heure dans ce triste état. Il fut impossible à madame Riding d'avancer davantage. Elle se laissa tomber en poussant un profond soupir , & elle me dit que , ne pouvant aller plus loin , elle étoit résolue de mourir dans ce lieu. Un mouvement secret sembla m'annoncer tout-d'un-coup ce qu'elle avoit aussi à craindre. Je l'exhortai en vain à prendre courage & à rappeler toutes ses forces ; rien ne pouvant l'engager à se lever , ou plutôt ses forces ne suffisant plus pour cela , les Sauvages s'approchèrent d'elle. Ils s'arrêtèrent quelque-temps à la considérer ; ensuite , s'étant mis à délibérer ensemble , ils poussèrent un grand cri , lorsqu'ils eurent pris leurs résolutions , & la plupart s'affirent autour de nous. Je m'étois senti malheureusement le bras si fatigué d'avoir porté ma fille , que , ne pouvant plus la soutenir , j'avois pris ce moment pour me soulager en la remettant à une des femmes de mon épouse. Les Rouintons s'en apperçurent , & ce fut apparemment ce qui leur fit envelopper cette malheureuse petite créature dans la Sentence portée contre madame Riding.

L'envie qu'ils avoient de marcher promptement, leur fit naître celle de se délivrer de tout ce qui pouvoit retarder notre route.

Je cherche des raisons pour justifier leur barbarie. Hélas ! J'en cherche ; car qui croiroit sans cela que , sous une figure semblable à la nôtre , il y ait eu des monstres capables de se porter volontairement au dernier excès d'inhumanité ? Madame Riding fut d'abord saisie brutalement par une douzaine de ces cruels. Elle jeta des cris , que le bruit de ceux qui l'environnoient ne me permit pas d'entendre long-temps. Je la perdis même de vue dans la foule. Un instant après quelques Sauvages arrachèrent ma fille des bras de la Suivante. Ah ! trop certain de leurs intentions , je me précipitai sur eux avec transport ; j'en abattis plusieurs qui s'opposoient à mon passage ; j'allai , je parvins jusqu'à ma fille. Mais quel fruit pouvois-je attendre de mes efforts ? Elle fut enlevée à mes yeux. Je fus retenu & terrassé. On arrêta de même mon épouse qui s'étoit élancée sur nos barbares ennemis avec autant de furie que moi. On arrêta mes Anglois , les deux femmes ; & ma résistance ne diminuant point contre ceux qui me tenoient à terre , ils prirent le parti de me lier les pieds & les mains , & de faire ensuite la même chose à tous ceux qui m'appartenoient.

Je demeurerai hors d'état de faire le moindre mouvement. Ma raison , comme obscurcie par l'émotion de tous mes sens , m'abandonna jusqu'à un tel point , que je mordis la terre dans ce premier transport , & que , ne songeant pas plus à ce que je devois à mon épouse , qu'à ce que je me devois à moi-même , je ne fus capable , pendant quelques moments , ni de penser ni de réfléchir. Une violente palpitation de

teur m'ôta même le pouvoir de pousser des cris & des plaintes. Il m'échappoit à peine quelques mots foibles & entrecoupés : O ma fille ! ô mon enfant ! ô barbares qui me la ravissez ! Mon visage que je ferrois contre la poitrine , étoit couvert de pleurs , & je sentoits dans le fond de mes entrailles des déchirements plus cruels mille fois qu'on ne se représente les douleurs de la mort.

Cependant , mon épouse étoit à quatre pas de moi , dans une posture à-peu-près pareille à la mienne. Plus heureuse que moi dans ce premier moment de faiblesse & d'horreur , elle avoit perdu toute connoissance , & la mort ne l'auroit pas rendue plus immobile. Je ne tardai point à tourner ma triste attention sur elle ; & à penser au besoin qu'elle pouvoit avoir de mon secours. J'ouvris les yeux , je la vis dans l'état que je viens de décrire. Qu'on s'imagine , s'il se peut , quel fut le mien , partagé comme j'étois presque également entre les mouvements de la tendresse paternelle , & de l'amour conjugal. Je rampai jusqu'à elle. Je trouvai de la voix , pour lui adresser mille choses tendres & touchantes ; elle étoit pâle & sans chaleur. Son évanouissement fut très-long-temps à finir. Les Rouintons qui étoient autour de nous , nous regardoient sans paroître émus & sans nous offrir le moindre secours. Ne lui voyant nulle apparence de sentiment & de vie , je la crus morte en effet , & je formai aussitôt la résolution de ne pas lui survivre. Je m'entendis auprès d'elle le plus déceimment qu'il me fut possible ; je conjurai le Ciel d'abrégier mes peines par une prompte mort ; & je fermai les yeux , avec le dessein obstiné de ne les r'ouvrir jamais.

En priant le Ciel de m'ôter la vie , c'étoit

une faveur que je lui demandois, & il n'avoit pas dessein de m'en accorder. Il eût été trop heureux pour Fanny & pour moi, que la Terre se fût ouverte pour nous recevoir ensemble & nous cacher éternellement dans un même tombeau. Nous étions condamnés à vivre long-temps, & à souffrir toujours. Je demurai plus d'un quart-d'heure dans la situation où je m'étois mis à son côté. A force de souhaiter la mort, je m'étois persuadé vivement qu'elle ne pouvoit être éloignée; & la pensée que mes tourments alloient finir, contribua peut-être un peu à les diminuer. Cependant un léger mouvement de mon épouse m'ayant fait reconnoître qu'elle respiroit encore, je sortis de cette douloureuse léthargie, pour lui être de quelque secours. Je l'appellai par son nom, elle me répondit par le mien; & un instant après, elle me demanda tristement ce que je croyois que sa fille fût devenue. L'amour, plus fort que tous les maux, me fit comprendre aussi-tôt qu'elle ne se figuroit point notre malheur aussi terrible qu'il l'étoit. Je résolus d'aider à son erreur, en détournant sa crainte du côté sur lequel elle devoit tomber; & m'applaudissant de ce dessein, qui pouvoit lui épargner un renouvellement de mortelles douleurs, j'en tirai assez de force pour affermir le ton de ma voix, & pour imaginer une réponse conforme à sa pensée. Vous le savez, lui dis-je, le Ciel a permis que les barbares Rouillons nous l'aient enlevée. Quelque part qu'ils la conduisent, espérons qu'il ne lui refusera point son secours. C'est un malheur qui est maintenant sans remède. Ils ont emmené avec elle madame Riding. Apparemment que, voulant nous conduire plus loin, ils ont jugé à propos de les envoyer toutes deux dans quelque Habita-

tion voisine , parce qu'ils appréhendent qu'elles ne nous causent de l'incommodité sur la route. Ah ! s'écria-t-elle , qu'ont-ils fait de ma fille ? Je ne veux point vivre un moment , s'ils ne me la rendent. Je l'interrompis , pour la confirmer de plus en plus dans l'opinion où je continuois d'appercevoir qu'elle étoit. Je lui fis un reproche tendre de ce qu'elle parloit de mourir si on ne lui rendoit sa fille. Vous la préférez donc à moi , lui dis-je , & vous ne voulez pas regarder mon amour & ma présence comme deux fortes raisons qui vous obligent de vivre ? Nous retrouverons notre enfant : un heureux hazard , tel que nous en avons éprouvé mille fois , peut nous la rendre au moment que nous y penserons le moins. Mais que deviendrois-je , si vous alliez vous obstiner à haïr la vie ? & que dois-je penser de votre amour , s'il ne vous fait pas préférer à la mort le plaisir de vivre avec moi. J'ajoutai quantité de raisons aussi pressantes , sans lui laisser le temps de répondre ; & je lui fis confesser enfin , que , de quelque manière qu'il plût au Ciel de disposer de notre fille & de tout ce qui nous appartenoit , nous devons chercher notre consolation dans l'assurance d'être aimés l'un de l'autre , & dans la faveur que les barbares nous faisoient de ne pas nous séparer.

Il n'y avoit qu'un secours extraordinaire du Ciel , qui pût m'inspirer la fermeté dont j'avois besoin , pour arrêter ainsi le désespoir de mon épouse ; car , ayant tourné la tête dans le temps même que je lui parlois , j'apperçus à cinquante pas de nous la flamme qui s'élevoit au-dessus du cercle des Sauvages , & je ne pus douter que ma fille & madame Ridg ne servissent alors de proie aux flammes , pour servir ensuite de pâture

à nos cruels ennemis. Qu'un pere , s'il en est d'aussi tendre que moi , se transporte un moment dans ma situation ; qu'il pese mes tourments , qu'il en juge ; & , s'il sent que la seule compassion l'émeut assez vivement pour l'intéresser à cette funeste aventure , qu'il conçoive ce que j'ai dû ressentir en l'éprouvant , & qu'il m'accorde le triste avantage auquel je prétends , d'avoir été pendant toute ma vie le plus malheureux de tous les hommes.

Je me fis donc assez de violence , non-seulement pour déguiser à Fanny l'excès de ma douleur , mais pour prendre soin encore de ne pas lui laisser appercevoir ces terribles flammes , qui lui eussent peut-être fait naître quelque soupçon. Je m'assis de maniere que , couché à terre comme elle étoit , il lui fût impossible de les découvrir. Je lui fis même entendre que les Sauvages ne s'étoient assemblés , à quelque distance de nous , que pour choisir entr'eux ceux qu'ils destinoient à conduire Madame Riding & ma fille jusqu'à l'Habitation la plus voisine. Ces liens dont elle voyoit ses mains chargées , aussi bien que les miennes , & qu'on lui avoit mis dans son évanouissement , je lui confessai que c'étoit une précaution que les Sauvages avoient prise pour nous ôter la pensée de suivre notre enfant , & pour m'empêcher de rien entreprendre pour sa délivrance. Enfin , je donnai un tour si aisé à mes discours ; & à toutes les réponses que je fis à ses objections , que , si je ne diminuai point sa douleur , je prévins du moins les transports où notre infortune l'auroit jettée , si elle en eût connu toute la tragique étendue.

Nos gens étoient auprès de nous. Ils voyoient comme moi le feu du bûcher , & ce spectacle parloit si clairement , qu'ils ne pouvoient en

ignorer le sens funeste ; mais ils eurent assez de pénétration pour entrer dans le dessein de la tromperie innocente que je faisois à mon épouse. Ce ne fut que deux mois après qu'elle fut informée ouvertement de la mort de Madame Riding & de sa fille , encore eus-je le soin de lui en cacher les horribles circonstances.

Je fis durer l'entretien que j'avois avec elle , & la situation dans laquelle nous étions elle & moi , jusqu'à ce que le retour des Sauvages me fit connoître que leur barbarie s'étoit entièrement satisfaite. Je leur tendis alors les bras , pour obtenir que nos liens nous fussent ôtés. Ils nous accordèrent cette grace. Je fis prendre aussitôt à mon épouse quelques rafraîchissements , qu'elle consentit à peine à accepter. Je craignois que la blessure , qui ne pouvoit manquer de lui demeurer après tant d'émotion , ne l'empêchât de marcher , & cette crainte n'étoit que trop capable de m'en inspirer une bien plus forte ; mais il arriva heureusement que les Sauvages prirent la résolution de passer la nuit dans le même lieu. J'en employai une partie à lui remettre le cœur , je ne l'exhortai à prendre un peu de sommeil , qu'après qu'elle m'eut promis de faire elle-même ses efforts pour contribuer à sa consolation. Il paroît incroyable qu'avec une santé foible & un corps des plus délicats , elle ait pu résister à tant de douleurs & de fatigues , surtout pendant plus de six semaines que nous passâmes ainsi avec les Rouintons , obligés de faire presque tous les jours une marche pénible , & exposés pendant la nuit aux injures de l'air. Mais de quoi n'est-on pas capable avec les deux motifs qui l'animoient , son affection pour son pere , & son amour pour son époux ? Fanny m'aimoit. Hélas ! cette chere épouse avoit pour

moi toute la tendresse de mille cœurs réunis. Un seul mot, une légère expression de la mienne, eût suffi pour la rassurer & la rendre intrépide dans l'extrémité du danger. Elle n'aimoit guère moins Milord, son cher pere. L'incertitude de son sort, les périls où elle trembloit qu'il ne fût exposé continuellement, l'espérance, quoique foible & éloignée, de le rejoindre par quelque heureux coup de la fortune, la soutenoit tous les jours au milieu de ses fatigues & de ses peines. C'étoit notre unique entretien, jusqu'au malheureux jour où elle perdit sa fille, & la douleur même qu'elle ressentit de cette perte, ne put affoiblir ces deux premiers sentiments. D'ailleurs, tout barbares qu'étoient les Rouintons, ils ne m'empêcherent pas d'employer tous mes soins, sur-tout pendant la nuit, à lui procurer les douceurs & les commodités que notre misérable condition nous permettoit. Nous avions apporté quelques peaux de l'habitation des Abaquis : elles nous servoient à lui composer un lit ; & le secours de ses femmes & des deux Anglois qui étoient à veiller sans cesse auprès d'elle, la garantissoit du moins de ce qui pouvoit blesser extraordinairement sa santé. Si je le puis dire, sans diminuer le prix de ce qu'une si chere épouse a souffert & entrepris pour moi, j'étois incomparablement le plus à plaindre dans cette continuité de malheurs qui nous étoient communs. Je ne parle point des peines & des fatigues qui touchent le corps ; le mien sembloit s'y être endurci. Mais quelle idée n'aura-t-on pas des tourments de mon ame, si l'on pense que j'étois dévoré par mes peines ; que je portois celles d'autrui, & que j'étois contraint non-seulement de les cacher toutes, mais de trouver encore assez de ressources dans ma raison pour

soutenir & consoler les autres , moi qui avois besoin à tous moments de faire les derniers efforts pour ma propre consolation.

Les Sauvages ne s'expliquant point sur les motifs de leurs courses, nous marchâmes long-temps au gré de leurs caprices , sans savoir quels étoient leurs desseins sur nous , & sans la moindre apparence d'un meilleur sort qui pût nous conduire à la fin de nos miseres. Je passé sur mille difficultés que notre courage nous fit surmonter. La Providence , qui m'avoit traité jusqu'alors avec tant de rigueur , me ménagea du moins par l'endroit le plus sensible, en conservant la santé de ma chere épouse. Elle me préparoit aussi quelques moments de repos , comme une espece de délassément au bout de cette voie douloureuse où j'avois marché sans cesse depuis mon départ de France. Il fallut néanmoins le payer encore bien chèrement , & subir ainsi , pendant toute ma vie , l'Arrêt par lequel elle m'avoit condamné à ne jamais goûter de plaisir qui ne fût empoisonné presque aussitôt par la douleur.

Après six semaines de marche , pendant lesquelles il me fut aisé d'appercevoir que les Rouintons ne tenoient point de route fixe , & qu'ils erroient de côté & d'autre en cherchant à faire des prisonniers ; ils commencerent à suivre plus directement la même ligne. Les voyant persévérer ainsi pendant plusieurs jours , je ne doutai point qu'ils ne se proposassent quelque lieu où ils avoient dessein de se rendre. J'observai qu'ils avançoient vers le midi. Je le fis remarquer à Fanny , qui en eut de la joie , parce que nous étions persuadés l'un & l'autre que , s'il y avoit quelque espérance de revoir jamais Milord , c'étoit de ce côté-là qu'il le falloit chercher. Les captifs que les Rouintons avoient fait étoient

en assez grand nombre, & leur dessein étoit effectivement de les conduire au lieu de leur retraite, pour l'usage auquel ils les destinoient. Ils pressèrent donc notre marche avec tant de diligence, que nous arrivâmes bientôt dans leur nouvelle habitation. Ils furent reçus avec joie de leurs femmes & de leurs enfants. Notre troupe fut gardée avec soin pendant quelques jours qu'ils employèrent à se délasser de leur voyage. Aussi-tôt qu'ils furent en état d'en entreprendre un autre, ils nous obligèrent de le recommencer avec eux, sans qu'aucun de nos misérables Compagnons fût instruit de leur dessein. Cette nouvelle expédition dura peu. Nous gagnâmes en moins de deux jours une vaste forêt dans laquelle ils nous firent pénétrer fort avant, & nous fûmes surpris de nous y trouver tout-d'un-coup au milieu d'une infinité d'autres Sauvages, qui nous reçurent avec de grandes acclamations. J'ai toujours ignoré quelle étoit le nom de leur nation, & quelle espèce de commerce les Rouintons entretenoient avec eux; mais, en réfléchissant sur la manière dont nous fûmes reçus, je jugeai alors que ceux-ci, après avoir quitté le voisinage des Abaquis, avoient choisi leur retraite dans la contrée où nous étions; & que leur petit nombre les obligeant à ménager leurs nouveaux Voisins, ils s'étoient engagés, ou par quelque Traité, ou par un mouvement volontaire, à leur fournir des Esclaves. Ils demeurèrent peu de temps avec nous, après nous avoir livrés. Quel que pût être notre sort dans ce changement de condition, je remerciai le Ciel de nous avoir sauvés des mains de ces cruels maîtres. En rappelant les frayeurs horribles qu'ils m'avoient causées, je fis pour la première fois une réflexion qui les eût augmentées si je l'eusse faite

plutôt. A quel funeste traitement aurois-je pu m'attendre de la part de cette affreuse Nation, si quelqu'un d'entr'eux m'eût soupçonné d'avoir été l'instrument de leur ruine, & le chef qui leur avoit fait proposer des conditions si dures par Youngster & les Abaquis ? Le Ciel, qui ne vouloit point ma perte absolue, leur ôta sans doute cette pensée. Ils m'avoient trouvé d'ailleurs avec un trop petit nombre d'Abaquis, & trop éloigné de l'habitation pour me croire ce Gouverneur terrible dont la réputation les avoit fait trembler, sans compter que ne voyant point Youngster, leur grossièreté leur avoit peut-être fait perdre des idées que sa présence auroit pu leur rappeler.

Quoi qu'il en soit, cet heureux changement fut une grace signalée du Ciel. Nous trouvâmes de la douceur dans nos nouveaux maîtres. Ils nous enfermerent avec cinquante-trois autres prisonniers dans un lieu environné de pieux hauts & épais, & couverts de branches qui nous mettoient du moins à l'abri des injures de l'air. La nourriture nous fut fournie avec abondance. Il est vrai qu'un traitement si doux me fut suspect pendant les premiers jours, & qu'il me vint à l'esprit que c'étoit peut-être dans quelque vue funeste qu'on vouloit nous faire prendre des forces & de l'embonpoint. Mais la figure des Sauvages qui n'avoit rien d'absolument féroce, & la tranquillité avec laquelle ils paroissoient devant nous, me rassurerent entièrement. Je commençai même à me flatter dès-lors d'une espérance qui fut à la fin remplie heureusement. Je me souvins du rapport qu'on m'avoit fait par les Abaquis, de certains Sauvages qui entretenoient un commerce d'Esclaves avec les Colonies de l'Europe ; &, ne pouvant point donner d'autre ex-

plication aux soins avec lesquels on nous traitoit, je m'imaginai que notre sort seroit d'être vendus avec tous ceux qui étoient captifs comme nous. Je fis part de cette pensée à mon épouse. Elle n'eut point de peine à se le persuader ; mais je ne sais si je dois donner le nom de joie aux mouvements que mon discours parut lui causer. Le souvenir de son père & celui de sa fille l'occupant toute entière, elle me témoigna qu'elle ne pouvoit regarder comme un bonheur, ni souhaiter par conséquent, ce qui ne pouvoit manquer de l'éloigner de plus en plus de sa fille, & de lui faire perdre, peut-être sans ressource, l'espoir de trouver son cher père & son cher enfant. Je n'avois rien à opposer à des sentiments si justes. J'étois obligé de me réduire à des motifs généraux de consolation que je tirois de la volonté du Ciel & de la nécessité où nous étions de suivre le malheureux cours d'une fortune qu'il n'étoit point en notre pouvoir de changer.

Enfin le repos que nous prîmes pendant quelques semaines ayant paru suffisant aux Sauvages pour nous rétablir, ils ouvrirent notre prison, & ils nous firent connoître qu'il falloit nous disposer à les suivre. Notre route ne dura que quatre jours. Nous arrivâmes, au commencement du cinquième, sur le bord d'une rivière médiocre où nos Conducteurs nous firent arrêter. Quantité de branches & de troncs d'arbres, qui étoient répandus de côté & d'autre, nous apprirent que ce lieu étoit visité quelquefois par des hommes. Nous y passâmes encore quelques jours, sans y avoir de lumière sur notre sort. Je me confirmois seulement dans l'opinion que, soit à des Barbares, soit à des Européens, nous devions être vendus à d'autres Maîtres. Environ huit jours après notre arrivée, j'entendis les Sauvages qui nous con-

duisoient jeter des cris de joie ; & , tournant la tête pour en chercher la cause , je vis cinq ou six grandes barques qui s'avançoient vers nous sur la rivière. Je ne tardai point à distinguer les matelots & à découvrir par leurs habits qu'ils étoient Européens. Je l'avoue , un moment de véritable joie se fit sentir à mon cœur ; je levai les mains au Ciel , j'embrassai mon épouse , & je crus du moins une partie de mes vœux exaucés. Les barques furent à nous en un instant. Je reconnus les matelots pour des Espagnols. De quelque Nation qu'ils pussent être , c'étoient des hommes. Ce n'étoit plus de stupides & impitoyables Sauvages ; & , dans le moment où nous étions , notre plus grande satisfaction devoit être sans doute de nous revoir avec des créatures capables , comme nous , de raisonner & d'entendre notre langage.

Cependant mon épouse prit ces apparences du changement de notre fortune dans un sens tout différent. Etant fille d'une mere Espagnole elle savoit la Langue de ce pays ; de sorte que ne pouvant plus douter , après quelques discours qu'elle entendit tenir aux Matelots , que nous ne fussions au moment de quitter les Sauvages , & de nous éloigner par conséquent plus que jamais des Rouintons , elle versa un ruisseau de larmes , sans que rien parût capable de la consoler. Nous étions assis à terre , & elle avoit la tête appuyée sur mes genoux. Je n'ignorois point ce qui l'affligeoit si vivement. D'ailleurs le nom de sa fille qui lui échappoit mille fois , me faisoit entendre ce qu'elle craignoit de perdre sans retour en s'éloignant des Sauvages. Ce fut alors que je crus à propos de lui apprendre que cette chere fille ne vivoit plus , persuadé non-seulement qu'elle se réjouiroit après cela de quitter les Sauvages , mais qu'elle regarderoit la mort de son enfant

comme un malheur beaucoup plus supportable que celui de la laisser après nous parmi les Rouintons. Je lui dis donc , sans prendre même la chose de trop loin , qu'elle étoit moins à plaindre qu'elle ne pensoit ; qu'elle n'avoit plus rien à appréhender pour sa fille ; que cette petite Créature étoit dans le sein de Dieu ; que , si je ne lui avois pas annoncé plutôt cette nouvelle , j'avois été retenu par la crainte de lui causer trop d'affliction ; mais que , la voyant dans un état où elle devoit sans doute m'entendre volontiers , je ne faisois plus difficulté de lui apprendre que notre fille étoit plus heureuse que nous , puisqu'elle jouissoit du bonheur qui ne se perd jamais.

Mon discours fit une impression étonnante sur l'esprit de Fanny. Elle me regarda fixement , & je vis que sa surprise avoit séché ses larmes tout-d'un-coup. Mais , cher Cléveland , me dit-elle , ne me trompez-vous pas ? Est-il vrai que ma pauvre enfant soit morte ? Je l'en assurai avec toutes les protestations qui pouvoient guérir ses doutes. Pour les circonstances , je les lui déguisai avec soin , & j'en inventai quelques-unes , autant par rapport à madame Riding qu'à sa fille , que je crus propre encore à adoucir sa peine. Elle m'écoutoit avec une attention extrême ; lorsque je cessai de parler , j'aperçus ses pleurs qui recommencerent à couler. Elle joignit les mains , & les serrant l'une contre l'autre : O Dieu ! s'écria-t-elle tendrement , gardez mon enfant dans vos brâs. Tenez-lui lieu de mere. Ne la laissez manquer de rien pour être heureuse. Vis , ma chere fille , vis dans le sein de Dieu , tu seras là plus tranquille que ta malheureuse mere. Et puis se tournant vers moi , d'un visage à demi-consolé : Ah ! voilà une mort , me dit-elle , qui me rend la vie. En quelque lieu du monde que ce puisse

puisse être , je ne m'affligerai jamais de voir ce que j'aime aller au Ciel avant moi. Je ne suis plus inquiète à présent pour ma fille. C'est-là que je suis bien assurée de la retrouver un jour. Je la confirmai autant que je pus dans ces sentiments , quoiqu'il me fût aisé de juger qu'une consolation si prompte venoit moins de l'état heureux où elle croyoit sa fille , que de l'état misérable , si je puis m'exprimer ainsi , où elle commençoit à s'assurer qu'elle n'étoit plus. L'image de cet enfant qui ne pouvoit se présenter à elle , sans être accompagnée de l'horrible idée des Rouintons , & du souvenir de leurs cruautés , étoit un martyr continuél dont je venois de la délivrer ; & en tournant , comme je faisois , ses pensées vers le Ciel , où son imagination ne lui représentoit rien que d'heureux & d'agréable , je l'avois mise dans une situation délicieuse , du moins en comparaison de celle d'où elle étoit sortie. Je n'avois rien de si consolant à lui proposer par rapport à son pere , mais je n'eus pas de peine néanmoins à lui faire comprendre que , de quelque maniere que les Espagnols pussent en user avec nous , nous aurions toujours plus de liberté parmi eux que parmi les Sauvages , & qu'il nous seroit plus facile par conséquent d'y prendre des mesures pour le salut de Milord.

Pendant que j'étois avec elle dans cet entretien , les Marchands Espagnols traitoient avec les Sauvages du prix des Esclaves. Ce marché se faisoit entr'eux par signe. La marchandise de part & d'autre étant présente , ils pouvoient s'entendre & s'accorder sans beaucoup d'explication. Tous les Esclaves étoient prêts à être comptés & examinés ; & les richesses des Espagnols qui consistoient dans un grand nombre de petits barils d'eau-de-vie , en miroirs , en sifflets & en petits cou-

teaux étoient étendues sur l'herbe , comme pour exciter les desirs des Sauvages par une si belle montre. Lorsqu'ils furent convenus de prix , & que les marchandises furent livrées , les Sauvages se retirèrent avec de grands cris. Les Espagnols nous firent alors avancer vers le rivage pour nous faire entrer dans leurs barques. Quoique je fusse couvert de peaux avec toute ma famille , ils étoient bien éloignés de s'imaginer qu'il y eût six Européens parmi leurs Esclaves. S'ils nous eussent connus , peut-être leur avarice leur eût-elle fait refuser de nous acheter , parce qu'il n'y avoit nul profit à attendre de nous. Cette pensée qui m'étoit venue d'abord , m'avoit fait ordonner à tous mes gens de se contenir dans un silence exact , jusqu'à ce que le marché fut entièrement conclu. Il y a des Sauvages de toutes sortes de stature & de couleur en Amérique ; & la fatigue d'ailleurs nous avoit tellement changés , qu'à la réserve d'un peu plus de blancheur , nous n'étions guere différens de nos compagnons d'esclavage.

Ce fut donc au moment qu'on alloit nous faire entrer dans la barque , que j'adressai honnêtement quelques mots aux Marchands Espagnols. Je parlois assez leur langue pour me faire entendre. Mon épouse que je pris par la main , ses deux Femmes , Rem & mes deux Anglois , composant un petit cercle autour de moi , attirèrent d'abord leur attention. Mais ce fut toute autre chose lorsqu'ils m'eurent entendu. Leur surprise se déclara par leurs regards curieux , qu'ils jetterent long-temps sur nous sans rompre le silence. Mon épouse , craignant qu'ils n'eussent point compris mon discours , parce que je ne m'exprimois pas exactement , reprit la parole & leur expliqua , en peu de mots , que nous étions

Anglois, & que nous avions une reconnoissance infinie du service qu'ils venoient de nous rendre. Enfin, ils ouvrirent la bouche pour nous demander par quel hazard nous nous étions trouvés dans une si misérable condition. Je leur répondis que nous leur donnerions la satisfaction d'en être instruits, lorsqu'ils auroient eu la générosité de nous procurer un lieu de sûreté & de repos.

Quoiqu'il ne parût nulle trace de contentement sur leur visage, ils ne purent se dispenser de nous faire quelques civilités, & de nous séparer de la troupe des Esclaves. La première chose dont je les priai de nous informer, fut en quel lieu & dans quelle partie de l'Amérique nous nous trouvions avec eux. Ils m'apprirent que nous étions sur la rivière des Conchagues, qui va se jeter dans la grande rivière de la Mobile, & qui se décharge avec elle dans la partie la plus septentrionale du golfe du Mexique; qu'ils étoient habitants d'une Bourgade nommée Saint-Joseph, qui est située sur la Côte du golfe, à l'Orient de l'embouchure de cette rivière; qu'ils avoient accoutumé de remonter ainsi dans les terres plusieurs fois chaque année, pour entretenir différentes sortes de commerces avec les Sauvages; avec les uns, commerce d'Esclaves; commerce de pelletteries avec d'autres, & qu'ils en tiroient un avantage considérable. Je me contentai de cette explication qui convenoit assez à nos intérêts & à nos desseins. Ces Marchands ne paroissant ni riches ni polis, je comptai aussi peu sur leurs honnêtetés que sur leurs secours, & je résolus de ne m'ouvrir à eux, qu'autant que j'y serois déterminé par les occasions. Ils ne furent pas long-temps, néanmoins, sans s'appercevoir

que notre condition naturelle ne répondoit point à l'état où ils nous avoient trouvés. Cette découverte piqua extrêmement leur curiosité, mais je ne jugeai point à propos de la satisfaire.

Nous fûmes douze jours à gagner l'Habitation de Saint-Joseph. Il y avoit peu d'Espagnols dans ce Bourg qui valussent mieux que ceux qui nous y avoient amenés. On ne put nous y refuser la liberté, mais on ne l'accompagna de nulle offre de service, & de nulles marques de générosité qui pussent nous faire estimer ceux de qui nous la recevions. A peine obtînmes-nous parmi eux de quoi satisfaire aux nécessités les plus communes de la vie. Nous fûmes contraints néanmoins d'y passer plus de six semaines, en attendant, pour les quitter, une occasion qui ne devoit pas se présenter plutôt. Ce temps ne pouvoit nous sembler que bien long, dans l'ardente impatience où nous étions d'entreprendre quelque chose pour l'éclaircissement de la destinée de Milord. Après mille réflexions sur tout ce qui pouvoit servir de fondement à mes conjectures & de motifs à mes résolutions, je m'étois déterminé à prendre un parti qui m'avoit paru le plus solide, auquel je pusse m'arrêter. J'étois destitué de toutes sortes de secours; il m'en falloit néanmoins de plus d'une espèce pour me rendre capable de servir Milord. J'avois résolu de gagner l'isle de Cuba, qui n'est point à une distance extrême de Saint-Joseph, & d'aller implorer l'assistance du Gouverneur, qui étoit mon grand-pere, depuis que j'étois l'Epoux de Fanny. Quoiqu'il eût refusé autrefois son secours à Milord pour faire la guerre à l'Angleterre, j'étois sûr qu'il se hâteroit de me l'accorder dans une circonstance si différente. Je comptois avec cela de laisser mon

épouse auprès de lui , tandis que je retournerois au continent avec tout ce qui me seroit nécessaire pour servir efficacement Milord. Mais cette résolution , qui étoit approuvée aussi de mon épouse , je ne pouvois l'exécuter faute de commodités pour la route , avant un certain temps auquel les barques de Saint-Joseph se rendroient à Carlos , pour le commerce des Esclaves. Cette dernière ville étant située vers la pointe de la presqu'Isle de Tégeste , je ne doutois point qu'il s'offrît là tous les jours des occasions pour passer à la Havana.

Nous attendions donc ce temps avec une impatience & un ennui qui croissoient tous les jours. Le tendre cœur de Fanny , qui avoit été soulagé d'une partie de ses peines , lorsque son inquiétude avoit cessé pour sa fille , n'en étoit pas devenu pourtant plus tranquille & plus heureux : les mortelles alarmes où elle étoit continuellement pour Milord ne lui permettoient pas de s'occuper un moment d'autre chose. De mon côté , je n'avois point d'autre occupation que de m'affliger de mes propres douleurs , & de la consoler dans les siennes. Nous passions ainsi des jours & des nuits dont la longueur nous paroissoit éternelle. Un jour quelques-uns des Espagnols qui avoient marqué le moins de dureté pour nos peines , vinrent nous avertir qu'il étoit entré dans la rade une barque de Pensacola , & que celui qui paroissoit y commander ayant déclaré qu'il alloit à la Havana , il y avoit apparence qu'il ne nous refuseroit pas le passage , si nous étions toujours dans le dessein de suivre la même route. Je me hâtai de l'aller trouver. La pauvreté de mes habits n'empêcha point qu'il ne me reçût honnêtement , lorsqu'il eut reconnu que j'étois étranger. Il parloit notre langue.

Je lui dis naturellement qu'étant appelé à la Havana pour des affaires d'importance, & cherchant depuis long-temps l'occasion d'y passer, je lui demandois pour moi & pour six personnes qui m'accompagnoient, la faveur de nous recevoir dans sa barque. Il me fit voir aussi-tôt, mais avec beaucoup de civilité, que, si nous étions sept, sa barque étoit trop foible pour supporter un si grand nombre. Je suis porté en général, me dit-il, à rendre service à toutes les personnes malheureuses; mais particulièrement à des Etrangers. Le voyage même que j'ai entrepris, n'est qu'un effet de ce sentiment. Mais, quoique j'aie dessein de suivre les côtes, comme j'ai fait depuis Pensacola, & que vous puissiez m'accompagner peut-être sans péril jusqu'à la pointe de Tégeste, je n'oserois risquer de passer avec vous la mer de Bahama. Je le quittai sans le presser davantage. J'aurois pu accepter du moins l'offre qu'il sembloit me faire de nous prendre avec lui pendant une partie de la route; mais les barques de Saint-Joseph devant partir peu de jours après pour Carlos, je ne voulus point lui causer la moindre incommodité.

Etant retourné dans la petite cabane qu'on nous avoit donnée pour demeure, je racontai à Fanny ce qui venoit de m'arriver, & j'ajoutai que la physionomie du Commandant Espagnol m'ayant plu beaucoup, j'étois fâché qu'il n'eût pu nous recevoir dans sa barque. Comme nous continuions à nous entretenir, je le vis, à quelques pas de notre cabane, qu'il se la faisoit montrer par quelques Habitants de nos voisins. Il fut à la porte en un instant, & il entra d'un air honnête. Après avoir jetté les yeux pendant quelques moments sur notre logement & sur nous, il me reconnut pour le même qui lui avoit parlé un

quart-d'heure auparavant. Vous êtes surpris de me voir ici , me dit-il ; mais je vous avoue que , dans le chagrin que j'ai eu de ne pouvoir vous accorder le passage , je me suis informé un peu plus particulièrement de ce qui vous regarde , & ce que j'ai appris de votre misère , m'inspire une compassion dont je foudraierois de pouvoir vous donner des marques. Je vais à la Havana. Avez - vous là quelqu'un qui s'intéresse pour vous ? Puis-je vous en apporter des nouvelles , ou leur en apprendre de vous ? Puis-je d'ailleurs vous être utile en quelque chose ? Il me fit ce compliment & toutes ces questions , avec tant de naturel , & un air si prévenant de générosité & de bonté d'ame , que , ne pouvant m'exprimer assez facilement en Espagnol pour le remercier d'une manière qui répondit à la faveur qu'il nous faisoit , je priai mon épouse de prendre ce soin pour moi. Elle le fit avec grace , & , comme elle parloit parfaitement Espagnol , il eut peine à la prendre pour une Angloise. Ce doute lui ayant fait naître l'occasion de la considérer de plus près , il apperçut bientôt , malgré la difformité de ses habits & l'altération que la tristesse & la fatigue avoient causé sur son visage , qu'il ne parloit point à une femme ordinaire. C'étoit un jeune homme de fort bonne famille , qui , ayant reçu de la Nature un caractère tendre & généreux , s'étant rempli la tête d'aventures extraordinaires , comme font la plupart des Espagnols en lisant des Romans , rappelloit tout à ses idées , & ne respiroit que les occasions d'exercer en Héros son courage , sa tendresse & sa générosité. Charmé donc de ce qu'il crut avoir découvert , il fit connoître à Fanny que ses yeux ne pouvoient être trompés en la voyant , & que la fortune n'avoit pu

la maltraiter si fort , qu'il lui fût aisé de découvrir qu'elle n'étoit point dans sa situation naturelle. Il ajouta à ce discours de nouvelles offres de service. Mon épouse lui répondit que le seul qu'elle eût à desirer étoit d'être transportée promptement dans l'Isle de Cuba.

Le jeune Espagnol nous ayant marqué qu'il sentoît redoubler son chagrin de ne pouvoir nous donner ce témoignage d'estime & de bonne volonté , en prit occasion de nous raconter la cause de son voyage. Je suis, nous dit-il , le fils du Corrégidor de Pensacola. Quelques-uns de nos Habitants qui font un commerce d'Esclaves avec les Sauvages , nous en amenèrent plusieurs il y a quinze jours , & parmi eux un Européen , dont je suis encore à savoir le nom & le pays particulier. Il fait plusieurs langues , & les parle toutes en perfection. J'étois à le voir arriver avec les compagnons de sa misère : je fus frappé de son air ; & la curiosité me l'ayant fait aborder , je démêlai aisément qu'il méritoit une meilleure fortune. Je lui offris une retraite chez mon pere. Il n'y eut point été deux jours , que ce passage subit de la misère dont il sortoit , à la vie douce que je pris soin de lui faire mener , lui causa une maladie dangereuse. Elle dure encore ; mais n'en ayant pas eu moins d'assiduité à le voir & à l'entretenir , je lui ai trouvé tant de politesse , d'esprit & d'élévation d'ame , que je me suis accoutumé à le regarder comme un des premiers hommes du monde. Je l'ai sondé plusieurs fois sur sa naissance & sur les aventures de sa vie , il est impénétrable là-dessus ; seulement , il m'a fait entendre qu'il souhaitoit une occasion pour l'Isle de Cuba. Je me suis imaginé qu'il vouloit y passer lui-même , & je me suis offert pour l'y conduire ; mais

il m'a témoigné qu'il n'avoit qu'une lettre à faire tenir au Gouverneur, qui est de ses amis. Le zèle que j'ai pour son service, m'a fait prendre cette commission moi-même. Sur quelques mots, ajouta l'Espagnol, qui lui sont échappés dans nos entretiens, je crois qu'il a été séparé par la fortune de quelques personnes qui lui sont fort chères, & que c'est la raison qui l'empêche de penser à quitter le Continent; où il craint de les laisser après lui.

Nous ne pûmes entendre la fin de ce discours sans être saisis d'une émotion extraordinaire. Il fut impossible sur-tout à mon épouse d'arrêter l'impétuosité des mouvements de son cœur. Ses larmes, ses sanglots se firent un passage malgré elle. Ah! c'est mon pere, répéta-t-elle vingt fois, quoiqu'elle eût à peine la force de le prononcer. C'est mon pere, c'est lui; je n'en puis douter! Elle vouloit partir sur le champ, pour se rendre à Pensacola, lorsque je la retins pour l'empêcher de fortir; elle s'assit en me tenant par le bras, & en continuant de me dire avec un renouvellement de pleurs: c'est mon pere, n'est-il pas vrai, Cléveland, que c'est mon pere? Ah! courons, ne perdons pas un moment. J'étois persuadé, comme elle, que ce ne pouvoit être un autre que Milord. Tout s'accordoit à me confirmer heureusement dans cette opinion. Je m'expliquai néanmoins avec l'Espagnol; & lui ayant appris en deux mots ce que nous cherchions, & ce peu de lumieres que nous avions reçues en divers temps sur le sort de notre cher pere, il ne douta pas plus que nous que ce ne fût lui-même qu'il avoit dans sa maison.

Un événement si heureux parut le pénétrer de joie & d'admiration. Il leva les mains au Ciel, il protesta qu'il se croyoit le plus fortuné de tous les hommes, de pouvoir contribuer au chan-

g ment de notre fortune ; il nous pria de disposer de son bien , de ses forces & de sa vie. Jamais la générosité Espagnole ne s'exprima avec un tour plus noble & plus éloquent. Je le remerciai , avec un vif sentiment de reconnoissance. Il est clair , lui dis-je , que c'est le pere de mon épouse , que vous nous faites retrouver. C'est un présent plus cher que la vie , que vous nous allez rendre à tous trois. Votre cœur généreux a la plus belle occasion qui fut jamais de se satisfaire. Mais , s'il est possible , hâtez-vous de nous conduire à Pensacola. Comptez que la commission dont vous vous êtes chargé est inutile à présent , & que vous n'avez point de plus précieux service à rendre à votre hôte , que de nous mettre promptement entre ses bras. Il vouloit se donner le temps du moins de nous faire faire des habits ; nous le priâmes de remettre ce soin à Pensacola , où nous accepterions volontiers de lui toutes sortes de bons offices , assez sûrs désormais de pouvoir lui en marquer par mille moyens notre juste gratitude.

Pensacola est une assez bonne habitation des Espagnols , située à l'Occident de Saint-Joseph , sur la côte de la même Mer. Sans savoir au juste l'éloignement de ces deux places , je juge qu'il n'est pas considérable , puisque nous fîmes le trajet par mer en moins de deux jours. En arrivant dans le Port , l'Espagnol qui apperçut quelques habitants de sa connoissance , leur demanda s'il n'étoit rien arrivé de nouveau depuis son départ. Rien , lui répondit-on , excepté que l'étranger que vous avez retiré chez vous est à l'extrémité de sa vie. Mon épouse & moi n'entendîmes que trop cette fatale réponse. Elle changea notre joie dans la plus mortelle frayeur , Nous nous hatâmes , en tremblant , de gagner

La maison du Corrégidor. Son fils entra d'abord seul dans la chambre de Milord. Cette précaution étoit nécessaire , pour le prévenir par degrés sur notre arrivée. Nous attendions à la porte ; & , dans la confusion des mouvements de joie , de crainte , & de tristesse qui nous agiterent , nous nous tenions embrassés , en versant un torrent de larmes que nous ne sentions pas couler. Milord fut instruit en un moment que nous étions proches de lui. Dieu ! que les sentimens de la nature sont tendres ! Sa foiblesse ne l'empêcha pas de faire tous ses efforts pour se jeter hors de son lit. Nous entendîmes le bruit de ses mouvements & le nom de Fanny qu'il prononçoit d'une voix comme étouffée par ses pleurs & ses soupirs. Nous entrâmes dans le moment que l'Espagnol l'arrêtoit. Il se retint lui-même en nous voyant paroître , & , demeurant assis sur son lit , il ouvrit les bras qu'il tendit vers nous d'une manière toute passionnée. Ah , ma fille ! ah , Cléveland ! Il étoit si ému qu'il ne trouva point de voix pour s'exprimer davantage ,

Nous nous jettâmes à genoux auprès de lui. Je lui baisois une main ; Fanny tenoit ses lèvres ferrées sur l'autre , & l'arrosoit de ses larmes. Nous faisons entendre quelque chose , mais c'étoit moins des mots articulés , qu'un murmure tendre & plaintif qui marquoit à quel point nous étions touchés & attendris. Nous demeurâmes quelque-temps dans cette situation , & Milord tenoit la tête penchée sur nous , sans être capable , non plus que nous , de prononcer une parole. Enfin je fus le premier qui rompit ce tendre & passionné silence. Nous nous revoyons donc , lui dis-je : Ah ! Milord , nous avons le bonheur de vous revoir ! Votre absence & l'incertitude de votre sort , ont toujours été le plus

insupportable de mes malheurs. Je les oublie tous : je les pardonne à la fortune ; elle vous rend donc à nous ! Qu'avions-nous de plus cher à lui demander ? Mais nous vous retrouvons malade , & dans le dernier danger. Quoi ! le Ciel n'achevera-t-il pas le miracle qu'il a commencé en notre faveur ? Ne nous aura-t-il amenés si heureusement auprès de vous , que pour nous ravir peut-être aussi-tôt la satisfaction qu'il nous accorde ? Qu'il prenne du moins notre vie avec la vôtre ; qu'il ne nous sépare plus , si c'est par bonté & par compassion qu'il nous a réunis. J'ajoutai mille autres choses , tandis que ce cher Seigneur & mon épouse se remettoient un peu de leur agitation. Il prit la parole à son tour , & , quoiqu'il fût en effet dans un état très-dangereux , il tira assez de force de sa tendresse pour nous exprimer sa joie dans les termes les plus touchants. Mais ce qu'il ajouta à la fin , étoit trop capable de nous empêcher d'en sentir. Je vois , nous dit-il , qu'il me reste peu de temps à vivre. La mort me sembloit affreuse , il y a un quart-d'heure , je ne pouvois l'envisager sans horreur ; mais je ne vois plus rien à présent qui doive me la faire craindre. Vous êtes ici tous deux en sûreté. Il vous sera facile de gagner l'Ile de Cuba , où vous trouverez votre grand-pere , qui vous verra arriver avec plaisir. Vous y ferez transporter mon corps , si vous le pouvez commodément , & vous prendrez soin de ma sépulture. O Ciel ! reprit-il avec une nouvelle ardeur , vous m'avez donc rendu mes chers enfants , ma chere Fanny , mon cher Cléveland ! Ils fermeront mes yeux , ils recevront mes derniers soupirs , je mourrai dans leurs bras ! Il recommença ensuite à nous embrasser avec de nouveaux transports de joie & de tendresse.

Je ne pus répondre que par mes pleurs à un discours dont chaque mot me pénétoit l'ame. Mon épouse continuoît aussi de pleurer, sans pouvoir s'exprimer autrement que par quelques mots entrecoupés. Le jeune Espagnol, qui paroissoit attendri jusqu'au fond du cœur d'une scène si touchante, & qui savoit mieux que nous l'extrémité du péril où étoit Milord, nous exhortoit à nous retirer pendant quelques moments, pour lui laisser rappeler un peu de tranquillité. C'étoit mon dessein : je fis même un effort pour lui dire que nous espérons pour sa vie plus que lui-même, & que nous allions le quitter un instant, de peur qu'une émotion si excessive n'augmentât son mal. Mais il s'y opposa absolument. Ne m'ôtez pas, nous dit-il, la seule douceur qui me reste à prétendre dans la vie. Ne voyez-vous pas que votre présence m'a ranimé ? J'étois dans les langueurs du trépas il n'y a qu'un moment, c'est vous qui retenez mon ame dans ce corps foible & épuisé ; & , si je ne sentoie que ma guérison est impossible, je l'attendrois de votre vue, bien plus sûrement que des remèdes. Il fallut demeurer auprès de lui. Il nous raconta, autant que sa foiblesse put le permettre, les malheurs qui lui étoient arrivés depuis notre séparation. Il y avoit peu de circonstances qui ne s'accordassent avec le récit que nous avoit fait le prisonnier Abaquis. Iglou & les Anglois, qui l'avoient accompagné, avoient péri en le défendant. Il avoit été long-temps Captif, obligé de suivre les Sauvages dans toutes leurs courses, & exposé continuellement à une misère & à des fatigues si excessives, qu'elles avoient achevé de ruiner son tempérament, qui étoit déjà affoibli depuis long-temps par les chagrins qu'il avoit essuyés pendant une grande

partie de sa vie. C'étoit depuis quinze jours seulement qu'il avoit été amené par les Sauvages sur la même rivière où l'on nous avoit conduits , & qu'il y avoit été vendu avec un grand nombre d'autres Esclaves aux Espagnols de Pensacola.

Après nous avoir fait ce récit , il voulut entendre à son tour celui de nos Aventures. Je le fis en peu de mots , & j'omis à dessein tout ce qui eût été capable de lui causer une nouvelle émotion. Il ne fut point que le Ciel nous avoit accordé une chère fille. Mon épouse me regardoit tendrement , lorsque je fus à cet endroit de ma narration. Je lisois dans ses yeux , qu'elle eût souhaité de pouvoir lui apprendre cette intéressante circonstance , qui eût eu sans doute quelque douceur pour lui , s'il eût été possible de la détacher de ses funestes suites. J'affectai aussi de ne pas prononcer le nom de Madame Riding. Mais , quoique le trouble où il avoit été jusqu'alors l'eût peut-être empêché d'y penser , il ne fut pas long-temps à me demander où nous l'avions laissée , & pour quelle raison il ne la voyoit point avec nous. Le déguisement m'auroit trop coûté , dans ce tendre mouvement de communication & d'ouvertures de cœur. Je lui déclarai naturellement qu'il avoit plu au Ciel de la retirer à lui , & qu'elle étoit morte en chemin. Nous donnâmes tous ensemble des larmes à sa mémoire. Milord arrêta du moins les siennes. Pourquoi la pleurer , nous dit-il ? je ne tarderai pas deux jours à la rejoindre. Hélas ! ajouta-t-il , vous serez plus à plaindre qu'elle & moi. Je vous laisse peut-être pour héritage la haine du Ciel , qui ne s'est point lassé de me poursuivre , & qui va sans doute s'attacher désormais sur vous. O Dieu ! comment puis-je espérer d'é-

tre tranquille après ma mort, s'il faut que j'emporte cette triste pensée en expirant ? Mais, reprit-il en s'interrompant lui-même, pourquoi me tourmenter ainsi volontairement ? N'est-il pas naturel au contraire que j'explique favorablement notre rencontre inespérée, & la satisfaction de vous embrasser qui m'est accordée aux derniers moments de ma vie ? Le Ciel n'est point trompeur : il commence à me traiter en ami. J'en veux tirer un augure favorable pour vous, mes chers enfants, & pour moi-même.

Je m'efforçai, pendant le peu de temps qui lui restoit à vivre, de le confirmer dans cette idée consolante, & je remarquai quel contribua beaucoup à lui procurer une mort paisible. Il ne se trompoit pas, sans doute, en espérant pour lui-même les plus libérales faveurs du Ciel. Sa vertu, si long-temps éprouvée, touchoit au moment de sa récompense ; & cet heureux sentiment, qui rendit ses derniers soupirs tranquilles, en étoit déjà une. Mais ses malheureux enfants n'étoient point compris dans la sentence qui finissoit ses peines, & qui l'appelloit au bonheur.

Nous le perdîmes le troisième jour après notre arrivée. Il avoit employé une partie du jour précédent, non-seulement à nous donner des conseils sur notre retour en Europe, & sur la conduite que nous devions tenir en arrivant, mais encore à nous expliquer toutes les ressources que nous pouvions y trouver pour l'établissement de notre fortune, soit dans la faveur du Roi, soit dans les biens considérables qu'il avoit laissés entre les mains de Milord Terwill, & qu'il comptoit que ce généreux ami nous remettrait fidèlement. Il s'affoiblit beaucoup vers la nuit. Cependant, comme il conservoit toute sa ra-

son, il ne laissoit pas de trouver de temps en temps assez de force pour nous adresser quelque mots tendres & touchants. Il baisoit les mains de sa fille, il serroit les miennes ; il nous prioit instamment de retenir nos larmes, & de conserver l'un pour l'autre une immortelle affection ; enfin, il nous avertit lui-même qu'il se sentoît prêt d'expirer, & il expira en effet un moment après, comme il l'avoit désiré, c'est-à-dire, entre les bras de sa fille & les miens.

Dans l'excès inexprimable de tristesse & d'abattement que je ressentis à cette vue, j'aurois souhaité de pouvoir me dérober aux yeux des hommes, & renoncer à tout autre sentiment que celui de la douleur. J'aurois souhaité d'être seul, dans la plus déserte contrée de l'Amérique, occupé en silence à méditer sur mes malheurs, à me contempler moi-même dans ce triste état, à demander raison au Ciel de sa rigueur, à solliciter sa justice ou sa bonté par mes gémissements, supposé qu'il m'eût donné assez de patience pour ne pas l'irriter encore plus par mes murmures & par mes plaintes. Je me mis, pendant quelques moments, dans cet état par la force de mon imagination, & je trouvai de la douceur à m'entretenir d'une si funeste image. Mais les soupirs & les pleurs de mon épouse m'ayant ramené de cette espece d'égarement, j'éprouvai en la voyant, qu'on peut être remué tout-à-la-fois par diverses passions, dans un degré presque égal de violence. Elle embrassoit le corps pâle & froid de son pere. Sa douleur s'exprimoit d'une maniere si touchante, que le Corrégidor, son fils & toute sa maison, qui étoient présents, fondoient en larmes auprès d'elle. Je ne pus la voir si émue, sans l'être moi-même jusqu'au fond de l'ame. Cette bonté

de naturel, qui me répondoit si bien de sa sincère affection pour moi ; son air de douceur qui ne l'abandonnoit pas, même dans un désordre qui tenoit quelque chose du désespoir ; ce torrent de pleurs aimables qui couloient avec tant de graces au long de ses joues, & plus que tout cela le sentiment de ma tendresse, toujours vive & dominante, m'emportèrent à un tel point, que je me livrai sans réflexion au mouvement de mon cœur. Je la pris brusquement entre mes bras. Je m'assis en la tenant ainsi embrassée. Viens, lui dis-je, d'un ton tout de feu & d'amour, viens, mon aimable Fanny, mêle tes larmes aux miennes, n'en verse pas une qui ne tombe dans mon sein ; fais passer toutes tes peines dans mon cœur. Je veux être seul à les supporter toutes, & mourir mille fois pour t'en épargner une. Quelque remplie qu'elle fût du sujet de sa douleur, elle fut sensible à ce transport de tendresse. Je n'ai plus que vous, me répondit-elle languissamment, pere, mere, fille, j'ai vu mourir tout ce que je devois aimer. Hélas ! si je ne vous avois, que ferois-je de la vie, & voudrois-je la conserver un moment ? Nous continuâmes ainsi un entretien, tel que pouvoit nous l'inspirer l'amour & la tristesse. Le Corrégidor & son fils prirent ce temps, avec beaucoup d'adresse pour transporter le corps de Mylord dans une chambre voisine, & nous le redemandâmes en vain, lorsque nous nous fûmes apperçus de ce qu'ils avoient fait.

Ce n'est pas sans raison que jè mêle au récit d'une de mes plus grandes infortunes, celui d'un mouvement d'amour & de quelques expressions de la tendresse de Fanny & de la mienne. Cette observation ne paroîtra pas indifférente à ceux d'entre mes Lecteurs qui auront assez de lumie-

res pour juger de la nature d'une passion que deux ans de mariage, & une chaîne continuelle de malheurs avoient été si peu capables d'affoiblir, qu'elle avoit la force de se faire écouter avec cet empire parmi les transports mêmes de la plus vive de toutes les douleurs. Sera-t-on surpris de lui voir produire après cela les effets terribles qu'on doit s'attendre à lire, & que je me suis engagé à raconter ? Fanny m'aimoit plus qu'elle-même. Je lui devins encore plus cher après la perte de son cher pere. Hélas ! moi qui rends ce témoignage à son amour, de quels termes me servirois-je pour exprimer le mien ? Aurois-je jamais dit assez, si je ne confesse naturellement qu'elle étoit mon Idole ? Je l'adorois donc. J'en étois tendrement aimé. Par quel charme s'est-il pu faire que la défiance & les noirs soupçons aient succédé à une si douce certitude ? C'est le seul point sur lequel on doit se préparer à l'étonnement ; car on sait assez que la confiance une fois éteinte, l'amour le plus ardent est le plus prompt à se changer en fureur & à causer tous les effets de la haine.

Je ne fais quel triste plaisir je trouve ; à mesure que j'avance dans cette Histoire, à m'interrompre ainsi moi-même, & à prévenir, comme je fais, mes Lecteurs sur ce qui me reste à leur raconter. Chaque événement de ma vie n'a-t-il pas de quoi les attacher par des singularités touchantes ? L'un a-t-il besoin du secours de l'autre pour se faire lire avec quelque attention ? Non ; mais c'est le goût de ma tristesse que je consulte, bien plus que les regles de la narration & que les devoirs de l'Historien. En quelque nombre que soient mes infortunes & que soit leur diversité, elles agissent aujourd'hui toutes à-la-fois sur mon cœur ; le sentiment qui m'en

reste , n'a point la variété de sa cause ; ce n'est plus , si j'ose parler ainsi , qu'une masse informe de douleur , dont le poids me presse & m'accable incessamment. Je voudrois donc , si cela étoit possible à ma plume , réunir dans un seul trait toutes mes tristes aventures , comme leur effet se réunit dans le fond de mon ame. On jugeroit bien mieux de ce qui s'y passe. L'ordre me gêne : ne pouvant représenter tous mes malheurs à la fois , les plus grands sont ceux qui s'offrent le plus vivement à ma mémoire , & que je souhaiterois du moins de pouvoir exposer les premiers.

Je continuerai néanmoins de suivre le cours des événements. Après quelques jours passés dans l'excès de la douleur , & employés pourtant à la déguiser pour rendre mon épouse plus capable de consolation par mon exemple , je pensai à quitter Pensacola & à faire mettre le corps de Milord en état d'être transporté avec nous. Le Corrégidor & son fils ne relâchoient rien de leurs civilités & de leurs attentions. J'avois cru pouvoir leur découvrir quelque chose de la naissance & du rang de Milord , pour animer leur zele pendant les derniers jours de sa maladie. Quoiqu'ils fussent généreux par inclination , cette connoissance ne fut pas inutile pour les disposer encore mieux en notre faveur. Le pere & le fils n'épargnerent plus ni soins ni dépenses. Nous consentîmes à accepter d'eux des habits , pour nous & pour nos Domestiques qui étoient toujours au nombre de cinq ; & , lorsque le jour que nous avions marqué pour notre départ fut arrivé , non-seulement nous trouvâmes une barque bien ornée & prête à nous recevoir , mais nous fûmes surpris de voir nos Bienfaiteurs disposés à nous accompagner pour nous

servir eux-mêmes de Conducteur. Je ne m'y opposai point, étant bien aisé au contraire de les voir avec nous à la Havana, où je me promettois que Dom Pedro d'Arpez ne nous refuseroit pas les moyens de lui marquer notre reconnoissance. L'unique chose qui nous causa de l'inquiétude en partant, fut la petitesse de notre barque, qui pouvoit à peine nous contenir au nombre de neuf, avec quelques Matelots. Il n'y en avoit point de plus grande ni de plus commode dans la rade de Pensacola. Rien n'auroit pu me faire consentir à exposer mon épouse au moindre péril ; ainsi je pris la résolution de nous rendre à Carlos en côtoyant la terre, & de faire partir de - là un de mes Anglois, pour aller donner avis de notre approche au Gouverneur de Cuba, qui ne manqueroit point de nous envoyer prendre dans un bon vaisseau. Nous arrivâmes heureusement à Carlos. Je fis partir *Drink*, un de mes Anglois. Il fut de retour en moins de huit jours, avec un Vaisseau du Gouverneur, sur lequel nous montâmes aussi-tôt. Le vent nous mit en vingt-quatre heures dans le Port de la Havana.

Dom Pedro d'Arpez nous reçut avec toute la tendresse d'un grand-pere, qui n'avoit point d'autre enfant que Fanny sa petite fille. Il ne se laissoit point de nous embrasser & de nous dire que nous allions être la consolation de sa vieillesse. Le corps de Milord, que nous apportions dans un cercueil, étoit un triste présent à lui offrir. Il versa des larmes en se souvenant des efforts qu'il avoit faits pour arrêter cet infortuné Seigneur lorsqu'il avoit passé à Cuba. Il vivoit encore, nous dit-il, il auroit été le maître ici plus que moi, & rien ne lui auroit manqué pour rendre sa vie douce & agréable.

Ses regrets furent plus vifs , lorsqu'il eut appris dans quelle extrémité de misère nous avions vécu depuis deux ans , & par combien d'infortunes le Ciel avoit conduit Milord à sa dernière heure. Ce bon vieillard ne pouvoit revenir de son étonnement. Tantôt il se reprochoit nos malheurs , comme s'il en eût été la cause , tantôt il prenoit le Ciel à témoin , que , loin d'y avoir contribué , il n'avoit rien épargné pour les prévenir. N'ai-je pas fait , nous répétoit-il à tous moments , tout ce qui a dépendu de moi pour le retenir ? Ne lui ai-je pas prédit même une partie des funestes accidents qui lui sont arrivés ? Pouvois-je lui accorder le secours d'armes & de troupes qu'il me demandoit , lorsque la paix venoit de se conclure entre l'Espagne & l'Angleterre ? N'étoit-ce pas ses vrais intérêts que je lui remettois devant les yeux ? Pourquoi ne me laissoit-il pas du moins sa fille ? Ne devoit-il pas avoir plus de confiance en moi , qui étois son pere , que dans tout le reste du monde ? Que ne revenoit-il du moins à Cuba , lorsqu'il eut manqué son entreprise dans la Virginie ? Quelques inutiles que fussent ces plaintes , elles servirent à me faire connoître que nous pouvions tout attendre de la bonté & de l'affection de notre grand - pere. Il nous en donna peu de jours après des marques éclatantes , par la magnificence avec laquelle il rendit les derniers devoirs à Milord. Cette triste cérémonie renouvella toutes nos peines. Le seul motif qui eut quelque force pour me consoler , fut qu'étant désormais sans péril & sans crainte à la Havana , j'aurois la liberté de me rendre à l'étude de la sagesse , que je n'avois pu cultiver depuis plusieurs années que par mes réflexions. J'ai Fanny , disois-je , & je trouve de

Livres. Voilà deux puissants remèdes qui pourront rendre peu à peu mon esprit tranquille, & fermer toutes les plaies de mon cœur.

Dom Pedro commença, dès le jour de notre arrivée, à nous traiter comme ses chers enfants, & jamais il ne se relâcha de cette disposition dans la suite. Sa reconnoissance se signala d'abord pour les services que nous avions reçus du Corréridor de Pensacola. Il fit au père un présent des plus considérables, & il retint le fils auprès de lui dans un des premiers Emplois de l'Isle. Comme je n'avois point encore avec mon épouse d'autre lien que celui de la bonne foi & du consentement paternel, Dom Pedro me pressa beaucoup d'y ajouter les cérémonies de l'Eglise. Cela fit naître un embarras. Nous n'étions pas Catholiques Romains; ce n'étoit point parmi des Espagnols qu'il falloit chercher un Ministre Protestant; de sorte que le desir de Dom Pedro, aussi-bien que le nôtre, n'eût point été satisfait de long-temps, si nous eussions absolument refusé de recevoir la bénédiction Nuptiale d'un Prêtre de l'Eglise Romaine. Mais quoiqu'à parler proprement, je ne fusse attaché à aucune Religion particuliere, je ne crus point qu'il y en eût une seule de toutes celles qui font profession de reconnoître & de servir un seul Dieu, dont les Ministres ne fussent respectables, par l'honneur qu'ils ont de le représenter. Ainsi j'exhortai Fanny à ne pas se faire un scrupule de prononcer ses promesses en présence de l'Aumonier de Dom Pedro. C'eût été un sujet de joie extrême, non-seulement pour lui, mais pour tous les Habitants même de la Havana, de nous voir entrer dans la Communion de leur Eglise; mais le culte est si bizarre & si superstitieux parmi les Espagnols, qu'un

homme de bon sens, qui n'y est point attaché par les préjugés de l'éducation, n'en sauroit prendre une idée favorable. Je priai donc le Gouverneur de me laisser libre sur cet article. Je lui promis seulement d'accorder de ma part la même liberté à Fanny, quelque parti qu'elle jugeât à propos d'embrasser.

Cette chere épouse, malgré toutes les fatigues de nos voyages, & les douleurs de nos pertes, ne laissoit pas d'être dans une grossesse fort avancée. J'avois tremblé mille fois parmi tant d'agitations, pour ce qu'elle portoit dans son sein. Mais le repos de la Havana ayant bientôt rétabli sa santé, elle fit trois mois après notre arrivée une double couché des plus heureuses. Elle mit d'abord au monde un garçon. Cette premiere délivrance ne l'ayant pas entièrement soulagée, j'avois quelque inquiétude sur les fâcheuses suites qui naissent quelquefois de ces accidents. Elle dura six semaines entieres, au bout desquelles Fanny me fit pere d'un second fils; qui nâquit aussi heureusement que l'autre. Je remerciai le Ciel de ce présent; mais sans pouvoir néanmoins me livrer à la joie, trop pénétré encore du terrible souvenir de la mort de ma fille. O Dieu! m'écriai-je dans l'amertume de cette pensée, vous me donnez plus que vous ne m'avez ôté; mais, quelque satisfaction que je reçoive jamais de la naissance de mes deux fils, égalera-t-elle les excès de douleur que le sort cruel de ma fille m'a fait sentir? Dom Pedro & mon épouse ne virent, dans l'augmentation de notre famille, qu'un sujet de joie & de consolation.

Mes occupations à la Havana furent pendant quelque-temps fort simples & fort unies. Je me répandois peu au-dehors. Tout le temps que je

ne passois pas auprès de mon épouse ou avec Dom Pedro, je l'employois à l'étude. Quoique je n'eusse guère que des livres Espagnols, & que je ne goûtasse point le plus souvent la matière de penser ni le style des écrivains de cette Nation, je ne laissois pas de trouver quelquefois, dans leurs ouvrages, d'excellents traits qui me servoient comme d'ouverture pour entrer dans des méditations plus profondes & plus utiles. Lectures & réflexion, je rapportois tout au règlement de mes mœurs & à l'établissement du repos & de la fermeté de mon ame. Mes anciens principes, ce précieux héritage que j'avois reçu de ma mere, n'étoient pas sortis tellement de ma mémoire, qu'il ne me fût encore aisé d'y en découvrir les traces. Si mon esprit s'en étoit moins occupé depuis quelques années, parce qu'il avoit été rempli presque continuellement d'une infinité d'autres objets qui avoient partagé mon attention, j'en avois conservé la racine dans le cœur; & l'on a vu jusqu'à présent qu'il s'en étoit toujours répandu quelque chose sur ma conduite. Je me les rappelai tous dans le même ordre que je les avois appris. Je me remis en même-temps dans toutes les situations où je m'étois trouvé, depuis que j'avois abandonné la caverne de Rumney-hole & le tombeau de ma mere. Je comparai toutes mes actions, mes vertus & mes foiblesses, mes peines & mes plaisirs, mes bonnes & mes mauvaises fortunes, l'usage que j'en avois fait, avec ces regles de morale dont j'avois autrefois connu si clairement la sagesse. J'examinai dans quelles occasions, & par quel motif il m'étoit arrivé de m'en écarter. Etoit-ce ma faute ou la leur? Foiblesse d'ame, emportement de passions de ma part; ou de leur côté, défaut de vérité pour me conduire,

duire, & de force pour me soutenir ? Je démêlai mieux que jamais la source de tous mes mouvements, & les ressorts les plus secrets de mes passions. Enfin, je ne me contentai point d'avoir porté le flambeau au fond de mon cœur, pour le connoître ; je n'y découvris rien que je ne m'efforçasse d'en bannir si c'étoit un mal, ou d'y établir d'une manière encore plus ferme, si je trouvois que ce fût quelque chose qui appartint à la vertu. Tâchant même d'étendre mes soins jusques dans l'avenir, je me fis comme un magasin d'armes morales & philosophiques, propres à me servir dans des occasions inconnues, & dans mille circonstances que le temps pouvoit faire naître, & que je ne prévoyois point.

Il faut que je le reconnoisse, à la gloire de la Philosophie & de la raison : ces deux Guides de ma conduite se trouverent encore plus puissants que tous mes maux. Après tant de troubles, & de douleurs, ils eurent le pouvoir de rétablir un certain calme dans mon ame, & de la mettre dans une situation d'où je recommençai du moins à envisager le bonheur comme un état auquel il m'étoit encore permis d'aspirer. Il me resta bien un fond de mélancolie, que je n'espérai pas que le temps ni mes efforts fussent jamais capables de surmonter ; mais je m'accoutumai à le regarder moins comme une maladie de mon ame, que comme un de ces changements climatiques qui viennent quelquefois de la différence des âges, & dont il y a peu de personnes qui n'éprouvent quelque chose, à mesure que les années se multiplient. Ajoutez que la seule fatigue de mes voyages, jointe aux agitations continuelles de l'inquiétude & de la douleur, avoit pu produire cette altération dans mes humeurs. Je parvins donc, sinon à oublier mes in-

fortunes, du moins à les supporter avec ce degré de patience & de résignation qui fait qu'on s'afflige sans trouble, & qu'on se plaint, si j'ose parler ainsi, sans douleur & sans murinure. Tels furent assez long-temps mes dispositions & mes sentiments à la Havana.

Pendant ce temps-là, j'avois été informé de toutes les révolutions qui étoient arrivées dans ma patrie depuis mon départ de la France. J'avois appris le renversement de la République, celui de la famille du Protecteur, le rétablissement de la Maison Royale, toutes les circonstances du rappel de Charles II, & le bonheur qui l'avoit accompagné dans ses premières entreprises. Ces heureuses nouvelles nous eussent fait naître l'envie de retourner en Europe, si nous eussions pu quitter l'Isle de Cuba avec bienséance; mais nous devions de la reconnoissance & de l'attachement à Dom Pedro d'Arpez, qui ne cessoit point de nous combler de bienfaits. Mon épouse étoit portée à demeurer auprès de lui jusqu'à ce qu'il plût au Ciel de l'appeller à une meilleure vie, pour lui donner la consolation d'avoir quelque personne chère qui lui fermât les yeux. Je ne me fis pas presser pour y consentir. Pour lui, il comptoit tellement que nous étions avec lui pour toujours, qu'il ne lui vint pas même là-dessus le moindre doute. Il étoit en effet ce que mon épouse avoit de plus proche, & il la regardoit; elle, ses enfants, comme le seul rejetton direct qui restât de son sang. Cependant, malgré la tendre affection que nous portions à ce bon vieillard, la différence des Nations faisoit toujours que nous nous regardions chez lui comme des étrangers; de sorte que nous étions bien éloignés de nous attendre qu'il dût nous instituer, comme il l'a fait dans la suite, ses seuls & universels héritiers.

Il m'arriva, avant la fin de cette année, de prendre part à une aventure si extraordinaire, qu'elle mérite bien que j'interrompe un moment le récit des miennes, pour la faire servir d'ornement à mon Histoire. C'est un délassément qui sera agréable à mes Lecteurs.

Le Capitaine d'un vaisseau espagnol arrivé de Porto-Rico, étant venu rendre ses devoirs à Dom Pedro d'Arpez, lui raconta en ma présence qu'il avoit essuyé une tempête des plus violentes entre la Jamaïque & la côte de Nicaragua; & qu'il avoit été jetté par le vent sur le rivage d'une petite Isle déserte, qu'on nomme *Serranc*. Il y avoit passé deux jours, nous dit-il, pour attendre la fin de l'orage, pendant lesquels ses gens étoient descendus à terre, & s'étoient répandus dans l'Isle, qui n'a guère plus de trois lieues de circuit. Quoiqu'elle leur parût inhabitée, ils avoient aperçu dans plusieurs endroits les traces du pied d'un homme, & ne doutant point qu'avec plus de recherches ils ne découvrirent celui qui les avoit formées, ils n'avoient pas laissé un seul coin de l'Isle à parcourir & à visiter. Enfin, continua le Capitaine, ils virent sortir d'un trou, dans l'enfoncement d'une petite vallée, un homme d'une haute taille, couvert d'habits assez riches, mais sales & déchirés, qui prit promptement la fuite vers un petit bois, aussi-tôt qu'il les eut aperçus. Ils n'eurent point de peine à le rejoindre, & s'en étant saisis ils me l'amenerent. Je lui demandai en espagnol qui il étoit. Il me répondit, dans sa langue naturelle, qu'il étoit Anglois, & qu'il étoit surpris que n'ayant offensé personne de mon équipage, on l'eût arrêté avec violence. Je lui fis des excuses honnêtes, & des offres de service. Il parut rêver un moment, & reprenant la

parole, il me dit qu'il avoit besoin de deux choses, & qu'il m'auroit obligation, s'il pouvoit les obtenir de moi. La premiere, étoit une petite provision de tout ce qui est nécessaire pour écrire, c'est-à-dire, d'encre, de plumes & de papier; la seconde quelques Livres, si j'en avois sur mon vaisseau, pour lui servir quelquefois d'amusement dans sa solitude. Je lui promis sans difficulté deux faveurs si légères; mais, étant bien aise de le connoître davantage, je lui demandai ce qui pouvoit l'attacher à cette demeure déserte, & pourquoi il ne vouloit pas profiter de l'occasion qu'il avoit d'en sortir avec nous. Si je croyois, me répondit-il brusquement qu'il y eût un honnête homme au monde, je ne tarderois pas un moment à y retourner. Mais, après les trahisons que j'ai essuyées, je me cacherois volontiers dans le sein de la terre, pour être plus éloigné de ceux qui en habitent la surface. Il refusa absolument de s'expliquer davantage; & m'ayant pressé de lui donner ce qu'il m'avoit demandé, il me quitta, en me suppliant de ne pas permettre que mes gens le troublassent par leurs visites. Je le plains, ajouta le Capitaine Espagnol, parce que sa physionomie & ses manieres me parurent celles d'un honnête homme & d'une personne de distinction. Mais, ne pouvant l'arracher delà malgré lui, je profitai le lendemain du vent favorable, qui ne m'a point abandonné jusqu'ici.

Ce récit, qui n'avoit rien dont je dusse être touché plus particulièrement que tous ceux qui l'avoient entendu avec moi, ne laissa pas de me frapper assez pour me faire remarquer que j'y prenois un extrême intérêt. Il ne sortit point de ma mémoire pendant plusieurs jours. Je méditois sans cesse sur cette force de raison & de coura-

ge , dont je supposois qu'un homme devoit être rempli , pour avoir pu prendre volontairement un parti aussi extraordinaire que celui de vivre seul dans une Île déserte. J'y joignois la cause qui l'avoit déterminé , c'étoit la haine de l'injustice & de la trahison. Je me formai de ces deux réflexions une idée admirable du caractère de l'Inconnu. Voilà , disois-je , un homme que j'aimerois infailliblement , si j'étois assez heureux pour le connoître. Il m'aimeroit aussi , car il me trouveroit cette droiture qu'il croit assurément bannie d'entre les hommes. Je n'ai plus d'ami. Qui m'empêche de chercher à m'en faire un , d'une personne dont l'humeur & les principes me paroissent s'accorder entièrement avec les miens ? C'est d'ailleurs un office de charité naturelle & de générosité que je rendrai à un malheureux qui semble ne pas mériter de l'être , que de contribuer à le consoler de ses peines , & à lui faire goûter peut-être plus de douceurs qu'il ne s'en promet à présent dans la vie. Je me sentis ainsi fort porté à entreprendre exprès dans ce dessein le voyage de Serrane. Je m'informai de sa situation & de son éloignement. Tout ce que j'appris étoit plutôt un nouvel engagement qu'un obstacle. Cette Île est au Sud de la Jamaïque ; de sorte qu'ayant dessein depuis quelque-temps d'aller à Port-Royal , pour y être éclairci certainement de l'état de l'Angleterre , je pouvois sans détour passer en chemin par cette ville. C'étoit un voyage à finir en fort peu de temps ; & toutes les Nations qui ont des établissemens dans cette partie de l'Amérique , étoient dans une profonde paix , il n'y avoit pas à craindre le moindre danger. Mon épouse ne laissa point de s'alarmer de mon départ ; mais je vins à bout de lui

faire goûter mon entreprise. Vous ne vous opposeriez pas , lui dis-je , à un voyage que j'entreprendrois pour m'aller mettre en possession de quelques trésors , & vous en condamnez un qui m'est inspiré par la compassion & par la vertu. Laissez-moi chercher les richesses que j'estime. Si vous m'aimez assez pour souhaiter de me voir heureux , que vous importe par quels biens je le devienne , pourvu que je le sois effectivement ? Et puis , bonne & généreuse comme vous êtes , pouvez-vous penser autrement que moi sur ce qui est capable de faire la félicité d'un bon cœur ? Quand je vous dis qu'il me manque un ami , & que c'est l'espérance d'en acquérir un qui me fait mettre en chemin , ne sentez-vous pas que ce que je desirerai vaut bien la peine d'être recherché. Elle ne fit à cela qu'une objection. Ne suis-je donc que votre épouse , me dit-elle ? Ne suis-je pas encore votre tendre & fidelle amie ? Espérez-vous trouver dans un autre quelque chose que vous n'appercevez point dans moi ? Je lui répondis que ce que j'appellois le bonheur de l'amitié , devoit être pris dans un autre sens. Par rapport à moi , lui dis-je , il suppose si peu que je ne trouve point dans vous tout ce qui m'est nécessaire pour être heureux , que c'est au contraire parce que je le suis infiniment , que j'ai besoin aujourd'hui de cette autre félicité que je cherche dans l'amitié. Ecoute-moi , chere Fanny , ajoutai-je , & comprends , si tu peux , cette énigme-là : tu me rends heureux , ma chere ame ! Mais pour sentir tout le bonheur que je goûte avec toi , il faut que j'aie quelqu'un qui ne soit pas toi , non-seulement à qui je puisse le dire , mais en qui j'aie assez de confiance pour le dire avec goût , & qui m'aime assez pour trouver du plaisir à l'entendre.

Je partis de la Havana , dans un bon vaisseau & bien accompagné. Le vent me fut si favorable , que je fus le jour d'après à la Jamaïque. J'y trouvai un vaisseau Anglois nouvellement arrivé de Londres , dont le Capitaine me confirma tout ce que j'avois appris de Dom Pedro d'Arpez , concernant l'heureux rétablissement de la Maison Royale. Ce n'étoit point un événement nouveau , puisqu'il y avoit déjà plus de deux ans que le Roi Charles étoit monté sur le trône ; mais j'en ignorois un grand nombre de circonstances , que je me fis raconter avec plaisir. Je m'informai ensuite si l'on avoit quelque connoissance à Port-Royal d'un Anglois retiré dans l'Isle de Serrane , & obstiné à y vivre seul par haine contre les hommes. Personne n'en avoit entendu parler ; mais on m'apprit quelques particularités de cette Isle , qui augmentèrent l'empressement que j'avois d'y arriver. On m'assura qu'elle tiroit son nom d'un Gentilhomme espagnol nommé *Serrano* , qui y avoit passé un grand nombre d'années dans la même solitude que l'Anglois dont j'avois parlé ; que l'approche en étoit non-seulement difficile à cause des rochers dont elle est environnée , mais terrible même sur-tout pendant la nuit , parce que du côté de Nicaragua elle paroît vomir des tourbillons de flammes ; que cela n'avoit point empêché que la curiosité n'eût porté plusieurs personnes à la visiter , & qu'il y étoit arrivé quelques aventures qui marquoient assez que ces flammes apparentes avoient une cause fort extraordinaire.

Là-dessus on me raconta que Sir *Georges Aiskew* , après s'être rendu maître , au nom du Parlement , de l'Isle des Barbades , dont Milord *Willoughby* étoit Gouverneur pour le Roi , avoit entrepris , sur le rapport qu'on lui avoit fait dans

L'Isle de Serrane , d'en faire le voyage pour satisfaire sa curiosité. Il y arriva heureusement à l'entrée de la nuit , quoiqu'un peu effrayé par les flammes qui paroissent s'élever de tous les endroits de l'Isle. L'étonnement succéda à sa frayeur , lorsqu'en approchant du rivage , il crut remarquer que les flammes se retiroient devant lui à mesure que son vaisseau s'avançoit. Il mit pied à terre avec sa suite , qui étoit composée de gens aussi entreprenants que lui ; & , ne voulant point remettre au lendemain à approfondir la cause de ce phénomène , il pénétra sur le champ dans l'Isle , en remarquant toujours que les flammes continuoient à fuir , en quelque sorte , devant lui. Enfin , lorsqu'il commençoit à croire que ce n'étoit qu'un jeu de son imagination , elles s'arrêtèrent si bien qu'il lui fut impossible d'avancer. Surpris au dernier point , il tourna long-temps autour de l'endroit enflammé. Le feu sembloit sortir de la terre même , & n'avoit point d'autre aliment. Il en approcha ses mains , qui ne purent en soutenir la chaleur. La nuit s'étant passée sans autre accident , il vit la flamme disparaître avec l'obscurité. Mais , comme il appercevoit toujours une épaisse vapeur qui s'élevoit du même endroit , il ordonna à quelques-uns de ses gens de retourner au vaisseau , & d'en apporter des instruments propres à creuser. Il y en eut quatre qui entreprirent d'ouvrir la terre. A peine eurent-ils levé une couche de pierres chaudes & presque brûlantes qui couvroient la superficie , que le fond s'ouvrant sous leurs pieds , ils furent engloutis tous vivants , sans que leurs compagnons osassent s'approcher pour leur donner du secours. Sir George consterné de ce malheur , & peut-être fort effrayé , voulut reprendre aussitôt le chemin de son vaisseau ; mais & lui-même & ses gens se trouverent comme

étourdis & enivrés , soit que ce fût un effet de la vapeur , ou de quelqu'autre cause ; de sorte qu'ils eurent beaucoup de peine à gagner le rivage. Ils souffrirent même des douleurs très-aiguës dans tous les membres en s'éloignant de l'Isle ; & ce ne fut qu'après quelques jours de repos , qu'ils furent entièrement rétablis.

Sans chercher à approfondir la vérité de cette aventure , qu'il sembloit d'ailleurs qu'on pouvoit expliquer d'une manière fort naturelle , je ne pensai qu'à partir promptement pour Serrane. Le vent continuant à me favoriser , j'y arrivai en peu de temps , & je n'apperçus point de flammes en approchant du rivage. Il est vrai que nous étions au milieu du jour & que nous venions du côté du Nord. Je trouvai une Isle des plus nues , sablonneuse & stérile sur ses bords. Il y avoit un si grand nombre de tortues sur le sable , que je jugeai avec raison que ceux qui y avoient vécu dans la solitude , n'avoient jamais eu d'embarras pour leur nourriture. L'Isle n'avoit guere plus de trois lieues de circuit : je comptai qu'il ne me seroit pas difficile de la parcourir avant la fin du jour , & de rencontrer quelque part le principal objet de mon voyage. Cependant , lorsque je me fus un peu écarté du rivage , je remarquai tant de petits bois & un terrain si inégal , que je craignis d'y trouver plus de peine que je ne m'étois imaginé. Je marchai de côté & d'autre avec quelques-uns de mes gens , pendant une partie de l'après-midi. Le soir s'approchant , je pris le parti de monter sur le sommet d'une colline d'où je découvris non-seulement la Mer qui environnoit l'Isle , mais plusieurs petites vallées que je n'avois point encore apperçues. Je n'y avois pas été dix minutes que je vis environ à un mille de distance un homme qui marchoit d'un pas lent vers le fond d'une

vallée. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût celui que je cherchois. J'ordonnai à mes gens de m'attendre ; & n'en prenant qu'un pour m'accompagner , je me hâtai d'avancer pour joindre l'inconnu avant la nuit.

J'arrivai auprès de lui sans qu'il se fût aperçu de mon approche. Il n'étoit plus qu'à deux pas de son logement. Je m'arrêtai pour lui laisser le temps d'y entrer. C'étoit moins un trou , comme nous l'avoit représenté le Capitaine espagnol , qu'une cabane assez commode , quoiqu'elle ne fût composée que de bâtons de bois & de gazons. Je me présentai aussi-tôt à l'entrée. Sa surprise me parut grande. Cependant , sans donner la moindre marque de crainte , il me demanda en Anglois ce qui m'amenoit là , & si je desirois quelque chose de lui. Comme mon dessein étoit de le connoître avant que de lui parler avec ouverture , je me contentai de lui faire une réponse assez honnête pour l'empêcher de s'alarmer. Il reprit aussitôt la parole , & il me fit tout-à-la-fois plusieurs questions : si j'étois Anglois ? Où j'allois ? D'où j'étois parti ? L'ayant satisfait , il parut apprendre avec plaisir que je devois repasser à la Jamaïque , & il me proposa de l'y transporter avec moi dans mon vaisseau. Cette demande m'étonna beaucoup. Apparemment , lui dis-je , que vous vous lassez de la solitude , & que vous voulez quitter tout-à-fait cette Isle ? Oui , me répondit-il d'un air chagrin. J'y étois venu dans le dessein d'y passer le reste de ma vie ; mais les justes sujets que j'ai de haïr les hommes , ne peuvent l'emporter sur le fond de tristesse & d'ennui qui ne m'abandonne point ici nuit & jour. Je veux quitter l'Isle & retourner en Europe. Le monde n'est plein que de perfides ; mais , puisque c'est un mal nécessaire , il faut prendre patience , & vivre comme on peut parmi eux.

Je le considérois avec attention pendant qu'il tenoit ce discours. Sa physionomie étoit assez heureuse ; mais je lui trouvois quelque chose de rude dans le regard, & je ne sentoie point cette douce satisfaction que je m'étois promise à le voir. Il étoit pâle, & son habillement paroissoit en fort mauvais ordre. J'ai peine à concevoir, lui dis-je, comment des raisons qui ne sont point assez fortes pour vous retenir ici, ont pu l'être assez pour vous y conduire. Sont-elles si secrètes, ajoutai-je, que vous ne puissiez m'en rien apprendre ? Il me pria de m'asseoir auprès de lui, & ayant paru rêver un moment, il me dit qu'il n'avoit point d'intérêt à me cacher qui il étoit ; que je lui paroissais d'ailleurs honnête homme, & que le service que j'allois lui rendre, en lui donnant le moyen de retourner en Europe, méritoit bien qu'il s'ouvrit à moi avec quelque confiance.

Mon nom est célèbre, me dit-il, je suis le Général *Lambert*. *Cromwel*, qui me devoit toute sa fortune, & pour qui j'ai tout sacrifié, m'abandonna si perfidement, qu'il n'eut point honte à la fin de m'ôter jusqu'à mes emplois, le prix de mon sang & de mes services. *Fleetwood* & *Desborough*, qui n'ont jamais été capables de rien entreprendre sans mes conseils, & qui ne se feroient pas soutenus un moment sans mon appui, m'ont trahi encore plus cruellement, & cela dans le temps même que j'exposois pour eux ma vie & ma fortune. *Ingoldshy*, le plus perfide de tous les scélérats, & celui néanmoins de tous les hommes qui me devoit le plus de reconnoissance & d'attachement, a porté l'ingratitude & la perfidie, non-seulement jusqu'à abandonner mes intérêts, mais jusqu'à m'attaquer armes en mains, se saisir de ma personne, vendre ma tête à *Monk* pour une somme d'argent, & me charger de fers

dans un des plus noirs cachots de Londres. Vous raconterai-je toutes les trahisons particulières que j'ai essuyées de la part de mes amis, de mes créatures, de mes domestiques? J'occuperois aujourd'hui la place de Cromwel, si j'eusse pu mettre dans ceux que j'ai comblés de bienfaits, je ne dis pas un vif sentiment de gratitude, mais ces premiers traits d'humanité, qui doivent du moins empêcher de trahir & de perdre ceux à qui l'on doit tout. Misérable que je suis! Je n'ai trouvé de fidélité dans personne; ni pour la vertu, ni pour le crime. J'ai été abandonné, trahi, livré, condamné à mort par une Sentence cruelle; pardonné ensuite, mais avec des marques si insupportables de mépris & de dédain, que je n'ai pu regarder la vie comme une faveur. Le Roi m'a relégué pour le reste de mes jours dans l'Isle de Garnesey. J'ai balancé si je ne ferois pas mieux de les finir tout-d'un-coup par la mort, que d'aller m'enfvelir dans cette triste retraite. J'étois dans cette incertitude, lorsque j'ai été replongé dans de nouveaux malheurs, par une rencontre qui me cause à présent autant de honte, qu'elle m'a causé successivement de plaisir & de douleur.

Etant prisonnier à la Tour, continua Lambert, j'avois lié une intime connoissance avec *Venables*, qui y avoit été renfermé à son retour de la Jamaïque. Quoique cette expédition eût réussi heureusement, & qu'il eût soumis cette Isle à l'Angleterre, le Protecteur eut moins de joie de cet avantage, que de ressentiment de ce que *Venables* avoit manqué une entreprise plus considérable sur l'Isle d'Hispaniola. Les mesures que *Cromwel* avoit prises lui-même à Londres pour la conquête de cette Isle, lui avoient paru si infailibles, que, ne pouvant en attribuer le mauvais succès qu'à l'imprudence de *Venables* qu'il

avoit choisi pour les exécuter , il le fit mettre à son retour dans une étroite prison , où il demeura jusqu'au rétablissement du Roi. Ayant eu le même sort quelque-temps après , & la liberté de nous voir ne nous étant point refusée , j'appris de lui-même les causes secrètes qui avoient fait échouer son dessein. Il étoit parti d'Angleterre avec cinq mille hommes ; & , quoiqu'il eût reçu les ordres du Protecteur , il les ignoroit encore , parce qu'ils étoient renfermés dans un papier cacheté qu'il ne devoit ouvrir qu'à une certaine hauteur. La flotte Angloise rencontra , peu de jours après son départ , un vaisseau espagnol qui faisoit la même route , & s'en étant emparé , Venables y trouva une jeune espagnole toute charmante , qui retournoit à S. Domingue où elle étoit née. Il la vit , il l'aima : sa passion devoit être vive en naissant , puisqu'ayant ouvert à-peu-près dans le même temps le papier cacheté du Protecteur , & y ayant trouvé l'ordre de se rendre maître d'Hispaniola , en commençant par S. Domingue , qui en est la Capitale , il n'eut point la force de cacher à sa maîtresse le dessein de cette expédition. Cette fille étoit adroite. Elle sut profiter de la foiblesse de Venables , pour lui faire trahir son devoir, Il est vrai qu'elle en fut le prix ; & que soit par reconnoissance pour un tel sacrifice , soit par zèle pour sa patrie dont elle se crut obligée d'empêcher la ruine , même aux dépens de son honneur , elle se livra entièrement à son Amant , lorsqu'il eut exécuté sa promesse. Venables négligea donc , sous divers prétextes , de suivre le plan tracé dans le papier de Cromwel. Il fit sa descente si loin de S. Domingue , qu'avant qu'il pût se mettre en état de l'attaquer , les Espagnols eurent le temps de se fortifier assez pour rendre

tous ses efforts inutiles. Il n'en fit même que de très-foibles , & seulement pour déguiser le motif de sa conduite. La conquête de la Jamaïque lui coûta ensuite d'autant moins , qu'il y porta toute son ardeur , comme s'il eût espéré de justifier par-là ce qui venoit de lui arriver à S. Domingue. Mais il avoit affaire à un maître dont le foible n'étoit pas de se laisser tromper facilement , & qui , sans connoître le fond du mystère , lui fit payer sa faute par la perte de sa liberté. Cependant son Espagnole , qu'il avoit amenée en Angleterre , le consolait de cette disgrâce. Il la mit pendant sa captivité entre les mains de quelques personnes de confiance , qui la lui restituèrent fidèlement. Etant sorti de prison , il se retira avec elle dans une maison de campagne , où elle n'étoit vue que de lui. Je ne sais si cette dangereuse créature se lassa de la contrainte , ou si elle pensoit dès-lors à se procurer les moyens de retourner dans sa patrie ; mais je n'eus pas de peine à reconnoître , lorsque je la vis pour la première fois , que son attachement pour Venables étoit fort refroidi. Ce fut après que j'eus obtenu grace du Roi , qui changea ma sentence de mort en un bannissement perpétuel. J'étois encore sous la garde d'un Messager d'Etat ; mais j'avois la liberté de visiter mes connoissances. J'allai voir Venables à sa campagne. Je fus charmé de sa maîtresse. Elle s'aperçut de mes sentiments , & me jugeant propre , apparemment sur la connoissance qu'elle avoit de l'état de ma fortune , à la servir dans le dessein de quitter l'Angleterre , elle ménagea si adroitement la disposition où je ne lui cachai point que j'étois pour elle , qu'elle fit de moi une dupe des plus aveugles & des plus crédules. Je dois confesser à ma honte , que j'y allois de la meilleure

foi du monde. Elle m'avoit paru infiniment aimable. Moins accoutumé aux plaisirs de l'Amour, qu'aux intrigues de l'ambition & aux exercices de la guerre, je fus flatté de la trouver si facile à m'écouter. Je devins amoureux jusqu'au transport, & je remerciai la fortune, qui me préparoit une consolation si douce, après m'avoir si cruellement maltraité. Mon premier dessein fut de lui proposer de me suivre à Garnesey. Mais elle eut l'adresse de me persuader que nous serions plus agréablement & avec plus de sûreté à S. Domingue. Je ne m'opposai que foiblement à ce projet. J'étois enivré d'amour : elle me donna la commission de chercher un vaisseau pour l'Espagne. J'en trouvai un qui étoit prêt de faire voile pour Cadix. Nous nous dérobaâmes tous deux si heureusement, que nous étions en mer avant qu'on pût avoir le moindre soupçon de notre départ & du côté vers lequel nous devions tourner. Mon artificieuse compagne fut complaisante pour tous mes desirs. Nous trouvâmes aisément à Cadix une occasion favorable pour Hispaniola. Nous y arrivâmes ; & dans l'espece d'enchantement où j'étois, il ne me vint pas même une fois à l'esprit que j'eusse la moindre défiance à concevoir. Ses parents la reçurent avec beaucoup de joie. Elle leur apprit publiquement, & en ma présence, qu'ayant été prise par les Anglois & menée prisonnière en Angleterre, elle m'avoit l'obligation de sa liberté. Elle n'ajouta rien, quoique nous fussions convenus qu'elle me feroit passer pour son époux, & que je continuerois de vivre avec elle sous ce titre. Il est vrai que son silence sur cet article me causa quelque chagrin, & que j'attendois le moment de me trouver seul avec elle pour lui en faire un reproche ; mais étant encore sans

défiance , je m'imaginai qu'elle vouloit s'expliquer en particulier avec sa famille , & je m'écartai exprès pour lui en donner l'occasion. Elle en profita effectivement , mais ce fut pour me tromper avec la dernière perfidie. Elle confessa toute son Histoire à son pere & à ses freres. Ils prirent ensemble la résolution de se défaire de moi , de quelque maniere que ce fût , pour enterrer avec moi les aventures de leur sœur & le déshonneur de leur famille. Je ne parle point de leur dessein par conjecture , c'est d'eux-mêmes que je l'ai appris ; & je dois regarder comme un miracle le bonheur que j'ai eu d'échapper de leurs mains. Le coup se seroit sans doute exécuté la nuit suivante : mais un d'entr'eux ayant su heureusement qu'il devoit partir le lendemain un vaisseau pour Carthagene , cette nouvelle leur fit changer de résolution. Ils prirent le parti de m'y faire embarquer , & de m'accompagner eux-mêmes jusqu'à ce port , où il se trouve continuellement des vaisseaux pour l'Europe. Leur dessein , en m'accompagnant , étoit d'être sans cesse auprès de moi , pour me forcer au silence jusqu'à ce que j'eusse quitté les côtes de l'Amérique. Ils étoient trois , qui devoient ainsi me servir de gardes. N'ayant pu me ménager jusqu'au soir un moment pour entretenir ni même voir ma maîtresse , je commençai à former quelques soupçons sur cette absence affectée. La cause m'en fut expliquée à l'entrée de la nuit , par les trois freres ; & de peur , apparemment , qu'il ne me prît envie de leur donner quelques embarras par ma résistance , ils me déclarerent que la grace qu'ils me faisoient de m'accorder la vie , étoit contraire à leurs premières résolutions , & qu'il falloit m'en rendre digne par ma promptitu-

de à me rendre au vaisseau , & ma facilité à me laisser conduire. Je compris aussi-tôt que j'avois été la dupe de la sœur , & que j'allois être le jouet des freres ; cependant je fus gardé de si proche que je ne pus rien entreprendre pour ma liberté. On me fit sortir de la ville & gagner le port avant le jour , & l'on mit à la voile presque aussi-tôt. Vous pouvez concevoir quelle étoit ma rage. Je priai mille fois le Ciel de nous abîmer en sortant du Port. Les trois freres m'observoient avec tant de soin , qu'il me fut impossible de prendre un moment pour me précipiter dans la mer. Ce n'étoit plus l'amour qui me tourmentoit avec cette violence ; c'étoit la honte & le désespoir d'avoir été trompé si indignement. Pour comble de malheur , j'entendois à peine quelques mots d'Espagnol. Mes guides , à la vérité , savoient parfaitement l'Anglois ; mais j'eusse souhaité de pouvoir m'exprimer dans toutes les langues , pour me donner la consolation , lorsqu'ils jugeroient à propos de me laisser libre , de publier la vérité de mon aventure , & de déshonorer à jamais l'infame créature qui s'étoit jouée de moi avec tant de perfidie. Pendant que j'étois dans ces agitations , un vent d'Est assez violent écarta notre vaisseau de la route. Les trois freres qui afflictoient de me traiter avec une grande apparence d'honnêteté , me firent remarquer quantité de petites Isles dont cette mer est parsemée. En me montrant celle-ci , ils raconterent l'histoire d'un certain Serrano qui a vécu long-temps dans la solitude , & ils ajouterent à leur récit des particularités si intéressantes de la bonté de l'air & du terroir , qu'ils me firent naître tout-d'un-coup l'envie de m'y retirer comme dans un asyle. Je ne balançai point à leur en faire la proposition. Ils n'avoient

point d'intérêt qui dût les empêcher d'y consentir. J'obtins du Capitaine, par leur moyen, permission d'y passer dans la chaloupe. Jamais résolution ne fut prise avec tant d'ardeur, & exécutée avec tant de courage. A peine consentis-je à recevoir quelques provisions, qui m'étoient néanmoins nécessaires jusqu'à ce que je pusse acquérir un peu de connoissance des lieux, & me mettre en état de ne devoir plus mes aliments qu'à la nature. Je vis partir ceux qui m'avoient amené dans la chaloupe, sans daigner la regarder & leur dire adieu. Périrait toute la race perfide des hommes, m'écriai-je vingt fois dans le transport de haine dont j'étois animé contre le genre humain ! Périssent toutes les parties habitées de la terre, puisqu'elles ne contiennent que des traîtres & des ingrats ! Je vivrai seul ici. Je n'y ferai trahi de personne. Dans quel autre lieu irai-je chercher plus de repos & de consolation ? L'entrée de ma patrie m'est fermée pour toujours. L'Isle de Garnesey, dont on me permet le séjour, vaut-elle le chemin qu'il faudroit faire pour m'y rendre ? je pourrois peut-être me faire valoir dans quelque Cour étrangère, & m'y procurer honorablement de l'emploi dans les armes ; mais que de contraintes & de grimaces pour m'y concilier des amis & des protecteurs ! Et puis, ne trouverai-je point de tous côtés des hommes, c'est-à-dire, des perfides & des scélérats, dont le commerce m'est odieux, & avec lesquels je n'ai jamais goûté de satisfaction sincère, même en marchant sur leurs traces, & m'efforçant de leur ressembler ?

Ces réflexions, ajouta Lambert, ont été assez fortes pour me soutenir ici pendant quelques mois, contre l'ennui de la solitude & les misères de l'état où vous me voyez. Mais je confes-

se que ma patience n'est plus égale dans tous les moments du jour. Je ne trouve point assez de ressources dans moi-même pour remplir continuellement le vuide de mon imagination, & pour fixer cette activité inquiète qui me fait sentir sans cesse que mon cœur a quelque chose à désirer. Un heureux hazard m'a procuré des livres ; mais, si vous songez que la guerre & les affaires politiques ont toujours fait ma principale occupation, vous ne serez pas surpris que j'aie peu de goût pour les sciences, & que je lise peut-être les meilleures choses du monde, sans les connoître, ou du moins sans les sentir de cette manière qui attache l'esprit & qui satisfait le cœur. Ainsi vous me ferez une extrême faveur, si vous consentez à me recevoir avec vous pour passer à la Jamaïque. J'ai dessein de me rendre de-là au lieu de mon exil. Je sais que j'y trouverai des hommes. Ils me persécuteront. Ils me trahiront encore. Mais, après les effets que j'ai ressentis de leur fureur, il me semble que je dois moins les appréhender. Je les connois. Leur malignité ne surpassera point mon attente.

Quoique Lambert ne m'eût point fait ce récit sans émotion, il s'en falloit beaucoup qu'elle approchât de celle que je sentoís en l'écoutant. Son nom seul m'avoit d'abord glacé le sang. Je ne savois que trop qu'il avoit été un des principaux Ministres des injustices de mon pere ; & s'il n'étoit pas du nombre de ces parricides qui prononcèrent la Sentence de notre malheureux Roi, personne n'ignore qu'il avoit eu beaucoup de part à ce crime par ses insinuations & ses conseils. Loin donc de sentir croître le premier penchant qui m'avoit fait prendre intérêt à sa mauvaise fortune, j'eus besoin de plus d'un effort pour modérer d'abord mon indignation &

retenir les mouvements de ma haine. Cependant le récit de ses malheurs & de ses peines causa ensuite dans mon cœur un combat de quelques moments. Ce que je ne me sentoient pas porté à faire par inclination, la pitié l'auroit peut-être produit, si j'eusse pu m'assurer que son horreur pour l'ingratitude & la perfidie lui fût venue d'un sentiment de vertu, & de quelque goût pour le bien. Il est homme, disois-je, il est dans l'infortune, deux titres qui lui donnent droit à ma compassion & à mon secours. S'il s'est écarté long-temps de son devoir, il peut arriver qu'un heureux repentir l'y ramène; c'est un effet que les disgrâces qu'il a essuyées doivent produire naturellement. Etant occupé en partie par ces réflexions, dans le temps même que j'étois attentif à son discours, je ne pouvois avoir qu'un air extrêmement rêveur & appliqué. Il s'en aperçut en finissant, & il me demanda avec inquiétude ce que je pensois de son sort & de son récit.

Je le regardai fixement, & je ne repris la parole qu'après avoir cherché mes expressions pendant quelques moments de silence. Lambert, lui dis-je d'un ton ferme, vous avez manqué de prudence. Votre intérêt demande que vous cachiez soigneusement votre nom, qui n'est propre qu'à inspirer de l'horreur à tous ceux qui vous connoîtront. Croyez-moi, il est de mauvaise grace de se plaindre des hommes & de les traiter de perfides, lorsqu'on a vos crimes à se reprocher. Ecoutez, ajoutai-je, vous ne savez pas à qui vous vous êtes ouvert. Tout autre que moi, avec autant de détestation que j'en ai pour vos attentats & ceux de vos semblables, ne balanceroit peut-être pas à se servir de l'occasion & du pouvoir que j'ai ici de délivrer la terre d'un homme aussi méchant que

vous. Mais le Roi vous a pardonné, c'est au Ciel maintenant à vous punir. Je souhaite qu'un prompt repentir vous fasse éviter ses châtimens. Retournez en Europe, & vivez-y, s'il se peut, en honnête homme. Je vous accorde volontiers le passage jusqu'à la Jamaïque.

Il étoit d'un caractère brusque & violent. Cette réponse le mit presque en fureur. Ses yeux étincelèrent. Qui que tu sois, me dit-il avec une fierté extrême, tu es un lâche de m'insulter dans l'état où je suis. Je suis seul & sans armes. Tu es armé & bien accompagné. Prie le Ciel de ne me rencontrer jamais dans un autre lieu. Il me pressa ensuite de sortir de sa cabane, en ajoutant qu'il périroit plutôt que de m'avoir obligation, & que je pouvois quitter l'Isle sans le troubler davantage. Lambert, repris-je d'un ton paisible, je n'ai pas eu dessein de vous faire insulte. Je vous ai dit naturellement ce que je pense de votre conduite passée; & je ne m'exprimerois pas avec moins de liberté quand vous seriez encore en Angleterre, avec la même puissance, & à la tête d'une armée. Vous devriez regarder ma sincérité comme une faveur, puisqu'après le reproche que je vous ai fait de vos crimes, elle m'a porté aussi à faire des vœux pour votre changement. Ne vous emportez point mal-à-propos, & si vous vous ennuyez du séjour de cette Isle, profitez de l'occasion d'en sortir, comme vous l'avez souhaité. Son orgueil se trouva si blessé de me voir continuer à lui parler sur ce ton, qu'il paroïssoit prêt à crever de rage. Il sortit brusquement de la cabane, en jurant qu'il sauroit quelque jour me rencontrer dans un autre état, & me faire payer cher mes injures. Je ne fis point d'effort pour le rappeler. Je quitterai moi-même sa demeure, je rejoignis

mes compagnons. Il me sembla que j'avois fait assez pour un homme de cette sorte, en consentant à le prendre dans mon vaisseau, & à le conduire à la Jamaïque.

Cependant, pour remporter du moins quelque fruit de mon voyage, je continuai de visiter l'Isle, sur-tout du côté du midi, où j'étois bien aise de vérifier, par mes propres yeux, une partie de ce qu'on m'avoit rapporté à l'occasion de Sir Georges Aiskew. La nuit n'étoit pas assez obscure pour m'empêcher d'appercevoir tout ce qui pouvoit s'offrir d'extraordinaire. Je côtoyai long-temps le rivage qui répond à la côte de Nicaragua. Je n'y apperçus point de flammes, ni rien qui ressemblât à l'effrayante description qu'on m'avoit faite de cette partie de l'Isle. Seulement, je vis, sur le revers d'une colline, un mélange de blancheur & d'obscurité, qui a peut-être une apparence de flammes & de fumée pour ceux qui passent pendant la nuit dans ces mers, sans s'approcher de l'Isle. Quoique ce spectacle n'eût rien de fort extraordinaire, nous marchâmes droit à la colline pour en découvrir la cause. La blancheur nous paroissoit augmenter à mesure que nous avançons. Il se trouva à la fin que ce n'étoit qu'un fond de terroir gras & bitumineux, qui n'étoit couvert d'herbe en nul endroit, & qui étoit comme divisé d'espaces en espaces par des fosses fort profondes. Quelque claire que fût la nuit, nous ne pûmes connoître parfaitement ce que c'étoit que ces fosses, & nous résolûmes d'attendre le jour pour nous en éclaircir. Nous passâmes le reste du temps à nous reposer dans une prairie. Le jour étant arrivé, nous remarquâmes distinctement qu'il sortoit de la fumée de plusieurs de ces ouvertures, & que le fond en étoit noir & sec, comme l'est un

lieu où le feu a passé. Elles avoient trop de profondeur pour être examinées davantage ; mais je conjecturai que, soit que le feu du Ciel fût tombé sur cette terre grasse & l'eût enflammée, soit que la chaleur fut venue de quelque cause intestine, il y avoit eu dans cet endroit une violente inflammation ; ce qui servoit à expliquer, du moins en partie, l'aventure de Sir Georges Aiskew.

Etant retourné au vaisseau, la première chose que j'appris de mes gens, fut qu'il venoit de leur arriver un étranger, qui avoit demandé d'abord où j'étois, & qui, ne me trouvant point de retour, les avoit priés de le recevoir à bord pour passer à la Jamaïque. C'étoit le Général Lambert. On me dit qu'il s'étoit retiré dans un coin du vaisseau où il étoit à rêver seul, d'un air chagrin, & qu'il n'y avoit parlé à personne, excepté pour s'informer, en peu de mots, qui j'étois, & quel dessein m'avoit amené à Serrane. Mais les Espagnols auxquels il s'étoit adressé n'étant point dans le secret de mes affaires, n'avoient pu l'éclaircir qu'en général sur ma patrie & sur mes liaisons avec le Gouverneur de l'Isle de Cuba. Je jugeai que, malgré tout son ressentiment, il avoit fait des réflexions qui avoient refroidi son humeur bouillante, & qu'il aimoit mieux m'avoir l'obligation de son passage, que de manquer cette occasion de quitter sa solitude. Je résolus non-seulement de ne pas m'y opposer & de le faire traiter avec honnêteté, mais de lui épargner même la confusion de reparoitre devant moi, en évitant de le voir jusqu'à Port-Royal. Je donnai ordre à quelques-uns de mes gens de prendre soin de lui & de lui offrir toutes sortes de rafraîchissements. Il n'accepta que le nécessaire, & il continua de garder

un profond silence. Après avoir employé une partie du jour à visiter toutes les parties de l'Isle, nous nous remîmes en mer. Le vent nous reconduisit heureusement à la Jamaïque. Comme nous touchions à terre, & que l'équipage commençoit à débarquer, Lambert me fit demander un moment d'entretien particulier dans ma chambre. J'y consentis volontiers. Il me plaisanta d'un air honnête. Le service, me dit-il, que vous venez de me rendre, en m'accordant le passage, me fait oublier la maniere dure & offensante dont vous m'avez traité. Je ne sais quelle raison vous avez eu de le prendre sur ce ton avec moi qui ne vous connois point, & qui ne vous découvrois mon nom & mes malheurs que pour m'attirer votre secours & votre compassion. Cependant, je vous quitte sans ressentiment, & je serois même ravi de pouvoir vous marquer de la reconnoissance. Ce discours, qu'il me fit avec beaucoup de douceur, me rendit incertain, pendant quelques moments, de la maniere dont je devois lui répondre; mais enfin je conclus, après un peu de réflexion, qu'il y avoit trop peu de fond à faire sur un homme de son caractère, pour en attendre des sentiments constants de la vertu, & par conséquent, pour prendre un intérêt particulier à ce qui le touchoit. Ainsi, sans entrer dans la moindre explication, je me contentai de l'assurer que je ne lui souhaitois point de mal, & que j'étois même disposé à lui continuer mes services. Le seul que je vous demande, reprit-il, est de ne révéler ici mon nom à personne, & d'ordonner la même chose à ceux de vos gens qui peuvent le connoître. Je le lui promis, & nous nous séparâmes. Je ne l'ai pas vu depuis; mais j'apprends, dans le temps même que j'écris ces

Mémoires,

Mémoires , qu'il est à Garnesey depuis longtemps , & qu'il y mene une vie douce & tranquille.

Quoique je n'eusse point de motif particulier qui m'obligeât de repasser dans la Jamaïque , je revis avec plaisir Port-Royal , par cette seule inclination qui fait trouver de la douceur à se voir avec ses compatriotes , & à s'entretenir du pays où l'on est né. Je n'y avois nulle habitude ; mais plusieurs personnes , auxquelles j'avois eu l'occasion de parler en y passant la première fois , me reçurent encore avec honnêteté. Je ne leur avois appris ni mes desseins , ni ma fortune. Ils me connoissoient seulement sur le rapport de mes gens , pour un Anglois qui avoit épousé la fille du Gouverneur de Cuba. En s'entretenant avec moi , ils me demanderent si je n'avois pas entendu parler de Milord Axminster. L'émotion que je sentis à ce cher nom , faillit d'abord à me faire répondre avec une franchise que je m'étois proposé de ne point avoir. Cependant , m'étant remis avec un peu d'effort , je jugeai à propos , avant que de m'expliquer , de savoir de celui qui m'interrogeoit , dans quelle vue il me faisoit cette question. Il me répondit naturellement qu'il n'avoit point d'autre vue que d'apprendre des nouvelles de ce Seigneur , qui avoit fait du bruit en Amérique quelques années auparavant , & qui avoit disparu ensuite , sans qu'on eût pu savoir ce qu'il étoit devenu ; qu'on s'étoit imaginé qu'il avoit péri malheureusement par les mains des Sauvages ; que le Roi , depuis son rétablissement , avoit donné ordre plusieurs fois qu'on le cherchât avec soin ; qu'on s'y étoit employé inutilement ; que depuis fort peu de temps , c'est-à-dire , que depuis que j'étois venu à la Jamaïque , en allant à l'Île de Serrane , il avoit passé

à Port-Royal un vaisseau, dont le Capitaine, qui étoit Anglois, quoique son équipage fût composé de diverses Nations, s'étoit informé extraordinairement de tout ce qui regardoit ce malheureux Seigneur & quelques Anglois de sa fuite ; & que, n'en ayant pu rien apprendre de certain, il avoit remis à la voile aussi-tôt, sans s'expliquer autrement sur le dessein de son voyage.

Je ne crus pas pouvoir douter, après avoir entendu ce récit, que ce ne fût Madame Lallin qui faisoit chercher Milord, moi & toute notre malheureuse famille. Je m'imaginai même qu'elle étoit dans le vaisseau dont on me parloit, & que, ne nous trouvant point à la Jamaïque, elle auroit tourné apparemment vers l'Isle de Cuba, pour tirer quelque information du Gouverneur, dont elle n'ignoroit pas que Milord Axminster avoit épousé la fille. Je me hâtai, dans cette pensée, de quitter Port-Royal pour regagner promptement la Havana. Ce devoit être pour moi un sujet de joie infinie, de revoir une Dame que j'avois de véritables raisons d'estimer. Le temps me parut long, dans cette espérance. Enfin, nous arrivâmes, & je trouvai que j'étois attendu sur le rivage. Mais par qui ? le devinera-t-on ? Par mon frere Bridge, & son ami Gelin. Leur vue me causa une vive satisfaction. Je ne me souvins nullement de mes démêlés passés, & je fus encore plus éloigné de prévoir les maux qu'ils devoient me causer à l'avenir. Je me livrai au plaisir de les voir & de les embrasser.

Ils étoient arrivés huit jours avant moi, & s'étant fait connoître à mon épouse & au Gouverneur, ils en avoient été traités avec beaucoup d'amitié. Ils eurent le temps, en marchant par la ville, de me raconter la conclusion de leurs

aventures. C'étoit un mélange de peines & de plaisirs , comme il arrive dans tous les événements qui dépendent de la fortune. Ils avoient découvert leur Isle , cet objet de tant de recherches & de desirs ; mais ils n'avoient dû ce bonheur qu'à un accident des plus funestes. Après avoir continué leurs courses pendant plusieurs mois depuis notre séparation , ils étoient retournés à Sainte-Hélène , autant par le désespoir de voir toutes leurs peines inutiles , que par la nécessité de renouveler leurs provisions qu'ils avoient eu le temps de consommer. Ils avoient passé l'hiver dans le dessein de se remettre en mer au printemps. Lorsqu'ils commençoient à s'y préparer , ils virent un jour arriver dans le Port une barque de la Colonie , avec un petit nombre d'Habitants qui la conduisoient. Leur joie étant égale à leur surprise , ils s'empressèrent de leur parler & de leur faire toutes sortes de caresses , bien résolus en même-temps de les observer avec tant de soin , qu'il leur seroit impossible de se dérober , & de cacher leur départ & leur route. Mais ils n'eurent besoin , pour cela , d'adresse ni de précautions. Ces malheureux habitants venoient volontairement découvrir leur demeure , leurs infortunes , & le besoin qu'ils avoient de la charité & du secours du Gouverneur. Une maladie contagieuse qui s'étoit répandue l'été d'auparavant dans la Colonie , en avoit emporté la plus grande partie. A peine étoit-il échappé cent personnes. Ce triste reste n'avoit pas laissé de se roidir contre la crainte & le danger ; ils avoient rendu les derniers devoirs à leurs compagnons , & la force du mal s'étant rallentie au commencement de l'hiver , ils avoient espéré de pouvoir se rétablir peu-à-peu , & réparer leurs pertes. Cependant , le mauvais

état de leurs terres qui étoient demeurées sans culture, l'air de tristesse & de solitude qui régnoit continuellement parmi eux, mille difficultés présentes, & des craintes encore plus fâcheuses pour l'avenir, les avoient enfin portés unanimement à chercher du secours au-dehors, & à souhaiter même d'abandonner tout-à-fait l'Habitation. Ce desir s'étoit fort augmenté par la connoissance qu'ils avoient acquise de la situation de leur Isle. Ceux qui étoient les dépositaires de ce secret, avoient été obligés de le communiquer en mourant; & dans le trouble continuel que la présence de la mort ne pouvoit manquer de causer à tout le monde, on n'avoit point gardé les mesures ordinaires pour l'empêcher de se répandre. Tout ce qui restoit d'Habitants en fut donc bientôt informé, & l'on vit arriver à la fin ce que la prudence des Anciens leur avoit fait appréhender dès l'origine de leur établissement; c'est-à-dire, que la connoissance du lieu fit naître l'envie de le quitter.

Pour éclaircir tout ce qu'on a pu trouver d'extraordinaire dans la description que j'ai faite de cette mystérieuse Colonie, je dois rapporter ici ce que j'en ai vu moi-même en retournant en Europe. La partie méridionale de l'Isle de Sainte-Hélène est environnée de rochers, dont les uns sont d'une hauteur extraordinaire, & bordent ce côté de l'Isle, comme autant de remparts; les autres ne paroissant qu'à fleur d'eau, en défendent l'approche aux grands vaisseaux, & ne la permettent pas même aux plus petites barques, si ceux qui les conduisent ne connoissent parfaitement les détours & les passages. C'est ce qui a fait que cette côte, qui d'ailleurs n'a rien d'agréable en apparence, a été négligée longtemps par les Habitants de l'Isle. C'étoit d'abord

des Portugais. Ils étoient en petit nombre , & ils n'avoient qu'un très-médiocre établissement dans la partie qui regarde le nord. Mais ce qui est singulier , c'est que des roches escarpées , qui bordent l'Isle au midi , renferment dans leur sein une plaine qui n'a pas moins de cinq ou six lieues de longueur ; & que , l'environnant aussi-bien du côté de la terre que de la mer , ils la dérobent aux regards , non-seulement de ceux qui s'approchent par mer en venant du midi , mais de ceux mêmes qui habitent le corps de l'Isle , & auxquels il peut prendre envie d'en faire le tour. Ceux-ci qui apperçoivent les rochers qui sont entr'eux & la plaine , s'imaginent qu'ils sont au bout de l'Isle & que c'est la mer qui se trouve de l'autre côté. Les autres , au contraire , croient que les rochers qu'ils apperçoivent du côté de la mer , bornent la partie de l'Isle qui est connue & habitée. Ainsi , de l'un & de l'autre côté , ce sont des rochers différents qu'on apperçoit , au milieu desquels est située la plaine dont je parle , & que leur hauteur escarpée fait prendre pour une même masse , quoique le terrain qu'ils contiennent intérieurement ait plus de trois lieues de largeur.

Cet espace de terre , si bien caché , & défendu si heureusement par la nature , est le lieu même où la Providence avoit conduit les Rochelois , & auquel Bridge donne , dans sa relation , le nom de l'Isle de la Colonie. On conçoit à présent comment les Habitants de cette retraite paisible y avoient pu passer tant d'années sans être connus de leurs voisins , & sans savoir eux-mêmes que leur demeure faisoit partie de l'Isle de Sainte-Hélène. Ce secret , après avoir été découvert par Drington , s'étoit conservé parmi un petit nombre d'Anciens qui l'avoient gardé religieusement ,

jusqu'à ce que le désordre causé par le mal contagieux , servît insensiblement à le faire révéler. Les Habitants que la peste avoit épargnés , ne purent savoir long-temps qu'ils avoient d'autres hommes auprès d'eux , sans souhaiter de lier avec eux quelque commerce ; & , dans l'embarras où ils se trouvoient par la mort de leurs compagnons , l'ennui ayant bientôt succédé à la satisfaction qu'ils avoient goûtée pendant tant d'années dans leur solitude , ils prirent enfin le parti de faire avertir le Gouverneur de Sainte-Hélène , par leurs Députés , du besoin qu'ils avoient de son secours.

Si le premier mouvement de mon frere & de ses deux amis les avoit portés à se réjouir à la vue de ses Députés , l'étrange nouvelle de la ruine de la Colonie leur inspira d'autres sentimens. A peine osèrent-ils s'informer si leurs épouses étoient du malheureux nombre de ceux qui avoient péri. Le tendre Bridge craignoit cet éclaircissement , comme l'Arrêt de sa mort. Il se trouva néanmoins , par une favorable disposition du Ciel , que la plus grande perte tomba sur celui qui étoit le plus capable de la supporter. Je veux dire que Gelin fut le seul qui eût perdu son épouse. Mon frere se fit répéter cent fois que sa chere Angélique étoit vivante , qu'il la reverroit , qu'il la posséderoit librement. Johnston se livra au même plaisir. Leur joie ne fut troublée qu'en apprenant la mort de Madame Eliot , de l'aînée de ses filles , & de quantité d'autres personnes qui leur étoient chères. Les trois jeunes infidèles qui avoient trahi leurs épouses & leurs compagnons , étoient morts aussi. Gelin fut d'abord affligé jusqu'au transport : mais , grâces à son caractère qui le rendoit aussi peu capable d'une longue douleur que d'une

douleur modérée, il se consola assez-tôt, pour empêcher ses Amis d'appréhender les suites de son désespoir. L'impatience de Bridge lui permit à peine d'attendre que les Députés eussent fait leurs propositions au Gouverneur. Il contribua beaucoup à les faire écouter favorablement. Tout ce qu'ils demandoient leur fut accordé. Une partie des Habitants de Sainte-Hélène se mit dans des Barques pour les accompagner à leur retour, & la curiosité porta le Gouverneur même à les suivre. Ils trouverent encore, dans les misérables restes de la Colonie, assez d'ordre & de traces de l'ancienne discipline, pour ne les voir qu'avec admiration. L'arrivée imprévue de mon frere & de Johnston combla de joie leurs épouses. Il n'y avoit plus de Ministre ni de farouches Anciens, qui pussent s'opposer à leur bonheur. L'amour, la vertu & même la fortune, s'unirent pour les récompenser, & leur faire oublier leurs peines. Heureux Epoux ! qui virent enfin leur tranquillité solidement établie pour durer sans interruption jusqu'à la mort.

Le Gouverneur ayant offert à tous les Habitants de la Colonie de les faire transporter avec tous leurs biens dans l'autre partie de l'Isle, pour ne composer qu'un même corps avec ceux qui étoient sous son Gouvernement, ils y consentirent, & l'on travailla aussi-tôt à ce changement. Ils partagerent avec égalité l'argent qui étoit en dépôt dans le Magasin. Ce trésor étoit si considérable, que chacun eut de quoi mener une vie douce & commode. Cependant ils firent réflexion qu'étant Protestants, il leur seroit peut-être difficile de vivre long-temps en paix avec les Portugais, qui sont, comme on le fait, le Peuple le plus intolérant de la Communion Romaine. Une sage prévoyance de ce qu'ils

avoient à craindre pour l'avenir, les porta à prier le Gouverneur de leur accorder, à quelque distance de son habitation, un endroit commode pour en former eux-mêmes une nouvelle. Ils s'engagerent à le reconnoître pour leur Chef à condition qu'il les laissât libres dans l'exercice de leur Religion, & qu'il leur accordât tous les privilèges des autres Habitants de l'Isle. Cet accord fut conclu de part & d'autre avec serment solennel. Quelques Anglois qui étoient mêlés avec les Portugais, s'unirent à leurs Compatriotes, pour jeter les fondemens d'une nouvelle Ville. Elle prit en peu de temps une forme régulière, & elle s'est depuis augmentée considérablement par la jonction d'un grand nombre d'Anglois & de François réfugiés. Mon frere y fixa sa demeure avec ses deux amis. Ils y passèrent plus d'un an, pour se remettre de leurs fatigues, & s'accoutumer tranquillement à leur bonne fortune. Mais l'excellent naturel de mon cher frere ne lui permit pas d'oublier tout-à-fait que j'étois moins heureux que lui. L'état où il m'avoit laissé à la Havana venoit sans cesse à sa mémoire, & troubloit son repos. Si l'intérêt de son épouse & celui de son propre bonheur lui avoit fait négliger le mien, dans un temps où il étoit en effet aussi à plaindre que moi, il revint naturellement à sentir que j'étois son frere, & que j'avois quelque droit à son secours. Ayant communiqué à Gelin la résolution où il étoit de me chercher, ou du moins d'aller jusqu'à l'Isle de Cuba pour s'informer de ce que j'étois devenu, il l'engagea à se faire le compagnon de son voyage. Il pria Johnston de se charger, pendant son absence, du soin de son épouse & de sa fille; &, montant sur le même vaisseau dont il s'étoit servi si long-temps dans ses courses, il se rendit

droit à la Jamaïque , & de là à la Havana.

Sa présence m'avoit pénétré de joie , son récit excita ma plus vive reconnoissance. Non-seulement je retrouvois une personne de mon sang , moi qui étois accoutumé à me regarder comme une branche détachée & sans racine , qui ne tenoit à rien sur la terre , du moins par les liens de la nature ; mais j'acquérois , sans m'y être attendu , ce que je desirois avec tant d'ardeur , & ce que je venois de chercher inutilement à Serrane , un ami , un compagnon de fortune un témoin de ma conduite & de mes sentiments , un confident de mes plaisirs & de mes peines. Je lui marquai toute la satisfaction que ces deux pensées devoient m'inspirer. Vous ne me quitterez plus , lui dis-je en le serrant tendrement , ou , si quelque nécessité vous appelle ailleurs , vous souffrirez que je vous y accompagne. Vous êtes mon frere : mais je sens que vous m'allez être encore quelque chose de plus précieux & de plus tendre ; vous serez mon cher & fidele ami. La fortune me traitera comme il lui plaira : mais elle n'a rien que j'apprehende , si elle me laisse à présent tout ce que je possède. En effet , mon cœur étoit si content , & mon imagination si agréablement remplie , que je dois compter ce moment pour un des plus tranquilles & des plus heureux de ma vie. En un instant d'attention , je réunis dans le même point de vue toutes les circonstances de mon bonheur , & je m'attachai avec complaisance à les considérer. J'avois mon aimable frere dans mes bras , j'allois me retrouver dans ceux de mon épouse ; les souvenirs les plus affligeants du passé ne pouvoient tenir contre l'émotion d'un plaisir si vif & si présent. Il n'y manquoit que d'avoir ma belle-sœur à la Havana , non-seulement pour la satisfaction que

j'attendois de sa présence, mais parce que je prévoyois que mon frere s'ennuieroit bientôt de vivre sans elle, & qu'il se hâteroit de nous quitter pour retourner à Sainte-Hélène. Cette réflexion me porta à lui proposer de faire partir sur le champ quelque personne de confiance sur le vaisseau qui m'avoit apporté. Il n'eut pas de peine à se laisser persuader de changer de demeure, & de s'établir avec nous à la Havana : mais je ne pus l'engager à se reposer sur un autre du soin d'y amener son épouse. Il me témoigna qu'il étoit absolument résolu de se remettre en mer quelques-jours après, & d'aller chercher lui-même sa famille à Sainte-Hélène.

Fanny avoit été charmée de le voir. Elle le fut encore plus de l'espérance d'avoir bientôt ma belle-sœur auprès d'elle. Cependant je formai un dessein qui l'affligea. Ce fut d'accompagner Bridge dans son voyage. L'habitude où j'étois de voyager & de traverser les mers, me faisoit compter la distance des lieux pour rien. Mon épouse étoit en sûreté à la Havana. Quelques mois d'absence ne pouvoient servir qu'à nous faire trouver de nouvelles douceurs à nous revoir. Faits comme nous sommes, nous avons besoin quelquefois de ce préservatif contre le refroidissement de l'amour. J'avois fait cette réflexion plusieurs fois. Le fond des sentimens ne s'éteint jamais dans un cœur naturellement tendre & constant ; mais la familiarité avec ce qu'on aime, & l'habitude continuelle de se voir, fait perdre tôt au tard à l'amour quelque chose de sa vivacité. Un peu d'art l'empêche de s'endormir ; & ce secours qu'un homme qui pense peut tirer de son esprit pour nourrir ses sentimens, le rend plus capable que le commun des hommes, d'une passion forte & du-

nable. S'il entroit un peu d'expérience dans ce raisonnement , elle ne m'étoit pas venue de la moindre diminution de ma tendresse pour Fanny : mais j'avois remarqué que ces petits ménagements que j'appelle art dans un amant qui raisonne , avoient servi plus d'une fois à redoubler son ardeur & la mienne ; & je conclus que ce qui pouvoit causer quelqu'augmentation dans une passion telle que la nôtre , devoit être capable , à plus forte raison , de l'empêcher de s'affoiblir.

Il m'arrivoit souvent , par exemple , de passer la plus grande partie du jour au milieu de mes livres , & de n'admettre personne dans cette solitude. L'image de Fanny me revenoit alors cent fois. J'aurois souhaité d'être auprès d'elle. Il me manquoit quelque chose pour être dans une situation tranquille. J'obtenois sur moi néanmoins de me faire cette violence. Mais, lorsque j'avois rempli le temps que je m'étois proposé de passer à l'étude , je retournois à elle avec tous les empressements de l'amour , & je trouvois un goût plus délicieux que jamais à la caresser & à l'entretenir. Elle ne me cachoit point qu'elle éprouvoit la même chose : j'appercevois moi-même le renouvellement d'ardeur qui se faisoit dans ses sentiments. Elle se plaignoit avec une grace charmante de la dureté que j'avois de m'éloigner d'elle , pour m'ensevelir dans mon cabinet. L'ennui qu'elle sentoit hors de ma présence , lui fit desirer d'être avec moi dans les temps mêmes que j'étois résolu d'employer toujours aux occupations de l'esprit. Je serai dans votre chambre , me dit-elle , je ne vous causerai pas le moindre trouble ; j'y serai tranquille , occupée à lire un bon livre , ou à faire quelque ouvrage de main. J'y consentis ; mais

je m'aperçus bientôt que sa présence n'étoit point compatible avec l'application que demande l'étude. Au moindre mouvement qu'elle faisoit, mes yeux se tournoient comme naturellement vers elle. Elle demouroit sans parler ; mais un regard, un souris me caufoit plus de dérangement & de distraction, que n'auroit fait le bruit d'une compagnie nombreuse. Quelquefois je n'étois pas le maître de demeurer assis sur ma chaise, & d'arrêter le mouvement qui me portoit à m'aller placer auprès de la sienne. Elle en paroissoit pénétrée de joie, & elle me reprochoit en riant cet excès de foiblesse, qui déshonorait, disoit-elle, la philosophie. Le reste du temps se passoit ensuite en tendresses & en badinages.

Dans le fond je ne pus réfléchir sérieusement sur ce mélange bizarre d'occupations graves & badines, sans en ressentir quelque honte. L'objet de mes études étoit si sérieux qu'il méritoit d'être respecté, même par l'amour. Je priai instamment Fanny de demeurer désormais dans son appartement, & de me laisser suivre mon premier ordre de conduite. Elle ne me l'accorda qu'avec peine. Son dédommagement fut de venir de temps en temps dans mon cabinet, où elle me promettoit en entrant de ne demeurer qu'un instant ; mais elle s'y oubloit des heures entières, soit à s'amuser autour de moi avec mes papiers & mes livres. Enfin j'eus assez de force pour lui dire un jour que je voulois absolument être tranquille, & qu'elle me chagrinoit de me troubler si souvent. Je ne fais si mon air fut assez sérieux pour lui faire croire que j'étois effectivement mal satisfait ; mais, ayant demeuré quelque-temps sans me répondre, & me voyant continuer ma lecture sans lui parler davantage, elle sortit de ma chambre en silence pour se re-

tirer dans la sienne. Je ne fis attention qu'un moment après , à la manière dont elle étoit sortie. J'en eus de l'inquiétude ; & la connoissant extrêmement sensible , je me hâtai d'aller chez elle pour adoucir ce qu'il y avoit eu de trop dur dans mon expression. Je la trouvai allisée , la tête appuyée sur sa main , & les yeux tout en larmes. Elle s'efforça de prendre une autre contenance en m'apercevant , mais , lorsque je lui eus expliqué que c'étoit la crainte de l'avoir offensée qui m'amenoit , elle ne put arrêter ses larmes qui recommencerent à couler avec abondance. Je la pressai de m'apprendre ce qui pouvoit l'émouvoir jusqu'à ce point. Ce ne fut qu'après de longues instances qu'elle ouvrit la bouche , en baissant les yeux , pour se plaindre de ce que j'étois tout-à-fait changé pour elle , & de ce que je l'aimois si peu , que je trouvois plus de plaisir dans un livre que dans sa présence & son entretien. Elle ajouta qu'elle ne reconnoissoit que trop , qu'en perdant son pere elle avoit perdu le principal lien qui m'attachoit à elle ; & que , si je la traitois avec cette dureté , je la rendrois la plus malheureuse de toutes les femmes.

Quoique je ne me sentisse point assez coupable pour mériter des reproches si amers , je n'examinai point s'ils étoient justes , & je m'efforçai de la consoler par les plus tendres assurances d'amour & de fidélité. Nous fîmes la paix. Loin de lui savoir mauvais gré de cette querelle , & d'en prendre sujet d'estimer moins son caractère , je l'expliquai comme l'effet d'une extrême délicatesse de sentiments , qui ne devoit servir qu'à me la rendre plus chère , & à me la faire trouver plus aimable. Je m'accusai d'avoir mal conçu jusqu'alors un des principaux devoirs de

la vertu & de la sagesse. Le but de mes études devoit être non-seulement de travailler à mon bonheur & à ma perfection , mais de me rendre utile , autant qu'il m'étoit possible , au bonheur des autres ; car ces deux obligations touchent presque également un homme raisonnable & vertueux , qui sent qu'il est fait pour la société , & qu'il se doit par conséquent aux autres presque autant qu'à lui-même. Or quel étrange fruit me proposois-je dans mes études , si l'application même que j'y apportois , produisoit un effet tout opposé à celui que la raison devoit me faire desirer ? J'étudie , disois-je , pour me former à l'humanité , à la douceur , à la complaisance , & le travail par lequel je crois tendre à ce but , m'en écarte lui-même , & me fait commettre ce qui doit servir à me le faire éviter. Il choque mon épouse , il me rend distrait , farouche , dur même & grossier , puisque j'ai été capable de la traiter si brusquement qu'elle en est touchée jusqu'aux larmes. Je ne suis donc point dans la voie qui conduit à la sagesse & à la vertu , ou plutôt j'y suis , mais j'y marche mal. Je ressemble à un homme qui chercheroit à plaire , & qui , faute d'art & de ménagements dans ses soins & ses services , ne réussiroit qu'à les rendre importuns : il parviendrait ainsi à se faire haïr , par les moyens qui servent à faire aimer.

Mais , indépendamment de ce motif , qui n'étoit tiré que des idées de l'ordre , & qui n'agissoit , si j'ose ainsi parler , que sur ma raison , je n'avois qu'à suivre le mouvement de mon cœur , pour me porter à tout ce qui pouvoit plaire à ma chère épouse. Je réglai mes études , & la durée de ma solitude , de concert avec elle : j'y mis les bornes qu'elle desira ; & une des principales conditions auxquelles il fallut

consentir , fut qu'elle auroit la liberté d'entrer à toutes les heures dans mon cabinet , & de me faire mêler un peu d'amour dans mes occupations les plus sérieuses. Elle en abusa ; car telle étoit encore la force de sa passion , qu'elle ne pouvoit être contente un moment loin de moi. Je ne cacherais point que ma foiblesse étoit égale pour elle. Je ne l'avois jamais vue si charmante. On a dû comprendre que , dans les premières années de notre mariage , elle étoit dans l'âge le plus proche de l'enfance ; ses charmes étoient encore naissants. Mais elle entroit alors dans cette fleur de jeunesse , où il ne manque rien à la perfection de la beauté. Ajoutez que les fatigues qu'elle avoit essuyées en Amérique l'avoient extrêmement changée , & que le repos , où elle vivoit à la Havana , lui rendoit un air d'embonpoint qui relevoit toutes ses graces. Je l'aimois donc avec plus d'ardeur que jamais. Chere Fanny ! Hélas ! je l'aimois plus que moi-même. Pourquoi rougirois-je d'une passion si juste , & autorisée de toutes façons par le devoir ? Et comment réussirois-je d'ailleurs à exprimer bientôt l'excès de mon infortune , si je ne confessois ici celui de mon amour.

Cependant , comme je veillois toujours assez sur moi-même pour conserver de la modération dans mes desirs , je ne me livrois pas aux sentimens de ma tendresse présente avec si peu de mesures , que je ne portasse souvent mes réflexions sur l'avenir. Si le cœur de Fanny étoit tel que je le desirois , il falloit pour le bonheur du mien qu'il le fût toujours. C'étoit dans cette vue que je méditois souvent sur la nature de nos inclinations & de nos attachemens , & que , mettant mon propre cœur à toutes les épreuves , je tâchois de démêler ce qui étoit capable d'affoiblir ou d'aug-

menter ses sentiments. Je ne faisois point de découverte ; que je ne vérifiâsse aussi-tôt par l'expérience. Sans avertir Fanny de mon dessein, j'essayois sur elle, en quelque sorte, l'efficacité de mes remèdes, semblable à un médecin qui feroit son étude continuelle de la santé d'une personne qu'il aime, & qui, sans attendre le temps de la maladie, s'attacheroit à pénétrer le fond de son tempérament, à découvrir de quel côté il peut s'altérer, à lui préparer les potions les plus salutaires, & à lui en présenter quelquefois un léger essai, soit pour s'assurer seulement de l'effet qu'elles peuvent produire au besoin, soit dans l'espérance qu'elles préviendront la naissance du mal, ce qui est encore mieux que de les réserver pour les guérir. J'employois ainsi toute mon attention & mon adresse à chercher ce qui pouvoit fixer l'amour dans le cœur de Fanny. De petites absences, ménagées avec art, m'avoient déjà paru d'un secours admirable. J'en avois éprouvé plus d'une fois l'effet, même avant mon voyage de Serrane & l'arrivée de mon frere. Quoiqu'il ne m'en coûtât guere moins qu'à mon épouse pour me résoudre à ces séparations volontaires, j'étois déterminé par la raison, & soutenu par l'espoir d'un redoublement d'amour & de plaisir sur lequel je comptois à mon retour.

Je persistai donc dans la résolution de partir avec Bridge & Gelin pour Sainte-Hélène. Ils passèrent environ six semaines à la Havana, au bout desquelles nous montâmes sur le vaisseau qui leur appartenoit. J'avois eu soin de le faire mettre en si bon état, qu'il n'y en avoit point qui valût mieux dans le port. Sur la route nous relâchâmes à la Jamaïque, uniquement pour apprendre quelque nouvelle de l'Europe. Il y étoit arrivé tout récemment un vaisseau parti de Londres. Je

parlai au Capitaine. S'il ne m'apprit rien de fort intéressant touchant l'Angleterre, il m'entretint du sujet de son voyage ; & en m'apprenant qu'il devoit faire voile au premier jour à la Virginie, il me fit naître un dessein que je devois regarder comme l'époque du plus horrible de tous mes malheurs. Je ne manquai point de m'informer d'abord s'il iroit jusqu'à Powhatan. Il me dit que c'étoit le terme de sa route. Je le priai instamment de demander des nouvelles d'une dame françoise, nommée madame Lallin ; & , s'il la trouvoit dans cette ville, de lui dire que je faisois ma demeure dans l'Isle de Cuba, chez le Gouverneur de la Havana, & que je l'invitois à profiter de la première occasion qui s'offriroit pour m'y venir joindre. Non-seulement il se chargea volontiers de cette commission, mais il ajouta qu'il pouvoit lui-même rendre service à cette dame, en la transportant où je souhaitois de la voir. Son vaisseau étoit marchand. Il s'étoit défait à la Jamaïque d'une partie de sa cargaison ; & les marchandises qu'il apportoit d'Europe n'étant que pour l'usage de notre nation, il se proposoit de vendre le reste dans nos colonies du Nord. Delà son dessein étoit de revenir, chargé des denrées du pays, dans le golfe du Mexique, pour les débiter aux Espagnols, & de prendre d'eux de nouvelles marchandises qu'il devoit porter en Europe. Cet arrangement étoit si favorable pour madame Lallin, que je ne doutai point qu'elle ne pût être à la Havana, même avant mon retour de Sainte - Hélène. En réfléchissant sur les facilités de son voyage, il me vint à l'esprit d'accompagner moi-même le Capitaine jusqu'à Powhatan. Je devois assez de reconnaissance à madame Lallin pour lui faire cette civilité. Bridge & Gelin ne pouvoient s'offenser que je les

abandonnasse pour remplir un devoir si juste. Ma compagnie ne leur étoit d'aucun secours , & notre séparation ne changeoit rien à la promesse qu'ils m'avoient faite de revenir à la Havana. Je leur proposai mon dessein. Ils le trouverent juste , & ils ne marquerent point d'autre peine, en me quittant , que celle qu'ils alloient sentir pour mon absence. Enfin , que dirois-je pour justifier ce funeste voyage ? Si tous les événements sont conduits par la Providence , de sorte qu'il n'arrive rien que par sa direction & par son ordre, dois-je donner à mon entreprise une autre cause que sa volonté ? & ne dois-je point reconnoître qu'il n'y avoit ni réflexion , ni prudence qui pussent me faire éviter ce qu'elle avoit résolu ?

Je quittai mes amis après être convenu avec eux du temps auquel ils tâcheroient de me rejoindre. Je comptois que mon retour seroit infailliblement plus prompt que le leur. Je me mis en mer avec joie , me faisant un plaisir extrême de la surprise agréable que j'allois causer à madame Lallin. Mes aveugles desirs tendoient ainsi à ma perte, car je ne faisois plus un pas qui ne m'approchât du précipice. J'allois moi-même allumer le feu qui devoit me consumer , & causer avec ma ruine celle de mon épouse , de mes amis , & de tout ce qui m'étoit cher. Que je devrois haïr madame Lallin ! horrible furie , dont je devrois détester jusqu'au souvenir ! C'est elle qui m'a perdu. Sans elle, ne serois-je pas heureux ? Ma fortune n'avoit-elle pas repris une face riante & tranquille ? Avois-je quelqu'autre raison de craindre qu'elle pût changer ? Hélas ! j'étois si satisfait de ma condition , que je commençois à perdre le souvenir de mes infortunes passées ; je ne les voyois déjà plus que dans l'éloignement , lorsqu'un tison fatal de haine & de discorde vint ral-

lumer des flammes presque éteintes , rouvrir dans mon ame les sources de la douleur , & joindre à mes anciennes blessures des coups si terribles & si imprévus , qu'ils ont mis dans le même danger mon bonheur , ma vie & ma raison. Cependant , en accusant cette dame de tous mes maux , je dois confesser qu'elle n'en fut qu'innocemment la cause. En quelque endroit du monde que son désespoir & son mauvais sort l'aient conduite , je lui dois cette justice. Elle étoit bonne , douce , obligeante , attachée à ma famille , amie de la paix , & incapable de contribuer volontairement aux malheurs qu'elle m'a causés. Elle m'a perdu sans le vouloir. Mais son innocence ne met point de changement dans ma misère !

Le vent n'ayant pas cessé de nous être favorable jusqu'à l'entrée de la rivière de Powhatan , nous arrivâmes heureusement dans cette ville. J'appris du premier venu que madame Lallin y étoit toujours , & qu'elle y avoit vécu jusqu'alors fort honorablement. Je me fis conduire sur le champ à sa maison. Mon arrivée lui causa une des plus grandes joies qu'elle eût jamais ressenties. Je ne lui en marquai pas moins de la revoir , & j'augmentai beaucoup sa satisfaction , en l'assurant que c'étoit uniquement pour l'amour d'elle que j'avois entrepris le voyage. Elle accepta avec empressement l'asyle que je lui offris dans l'Isle de Cuba auprès de mon épouse ; & elle me pria de la regarder , après Fanny , comme la personne du monde qui auroit toujours le plus d'affection pour moi , & qui tâcheroit le plus sincèrement de se conserver la mienne. Elle me fit un long récit de ses aventures , qui étoient assez touchantes pour intéresser beaucoup ma compassion. Le Capitaine Will avoit mis le comble à sa perfidie , en l'obligeant à l'épouser , ou plutôt en lui faisant recevoir , malgré

elle, du Ministre de son vaisseau, une bénédiction vaine & sans effet, puisqu'elle étoit forcée, & que ni caresses ni menaces n'avoient pu engager cette malheureuse dame à y consentir. Lui-même n'avoit jamais eu dessein de regarder cet engagement comme un mariage légitime. Il avoit voulu ménager sa réputation, en donnant un voile honnête à son infamie, & prévenir non-seulement sa honte, mais le châtement même qu'il pouvoit craindre pour une action de cette violence, lorsqu'il seroit de retour en Angleterre. Etant le maître absolu dans son vaisseau, il avoit fait subir ensuite à madame Lallin toutes les loix que sa passion l'avoit porté à lui imposer. Il l'avoit conduite à la Jamaïque & dans la Virginie; & s'il l'avoit toujours traitée honnêtement, c'avoit été moins sur le pied d'une épouse, que d'une maîtresse dont il croyoit s'être acquis le pouvoir de disposer. Pour elle, qui gémissoit sans cesse de l'esclavage où elle étoit retenue, il ne s'étoit pas présenté d'occasion de fuir, dont elle n'eût tâché de profiter; mais ses efforts avoient été inutiles, tant que le Capitaine avoit eu assez d'amour pour veiller sur elle avec une continuelle attention. Enfin, lorsqu'il commença à se refroidir, & que pensant à retourner en Europe, il souhaita peut-être d'être défait d'elle & de la laisser en Amérique, elle s'aperçut qu'elle étoit moins observée. Will étoit alors revenu de la Jamaïque, où il devoit laisser une partie de ses troupes. Il lui avoit accordé la liberté de sortir du vaisseau, pour prendre quelques jours de repos à Port-Royal. Elle fit la confidence de ses peines à un honnête homme, qui lui promit de faciliter sa fuite, & qui trouva en effet le moyen de la faire embarquer secrètement dans un vaisseau qui partoît pour *Lucayoneque*. Ce ne fut qu'après diverses aven-

tures, & un nombre infini de peines, qu'elle gagna la Virginie, où elle espéroit de trouver Milord Axminster, & moi peut-être avec lui. Ayant conservé les sommes d'argent qu'elle avoit apportées de France, il ne lui manqua rien pour mener une vie douce à Powhatan, & elle s'y mit en si bonne réputation, par son honnêteté & sa sagesse, qu'elle inspira assez d'estime pour elle à quelques Anglois des plus considérables de cette ville, pour leur faire naître l'envie de l'épouser.

Elle fut si satisfaite de ce que j'avois entrepris pour elle, & de l'espérance que je lui donnois de vivre tranquillement dans ma famille, où elle se promettoit beaucoup de douceur dans la compagnie de mon épouse, qu'elle marqua une impatience extrême de quitter Powhatan. Les affaires du Capitaine ne nous arrêterent pas plus de quinze jours. Nous partîmes avec un bon vent. J'eus le plaisir, en quittant cette ville, de voir tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens marquer à ma compagne le regret qu'ils avoient de son départ, & la combler des témoignages de leur estime.

Sur la route, je trouvai dans les entretiens continuels que j'eus avec elle, que son esprit & son cœur n'avoient rien perdu par l'infortune. Il me parut au contraire que ses chagrins avoient fortifié sa raison, & je l'en estimai davantage d'avoir su tirer un si excellent fruit de l'adversité. Elle pensoit juste; elle s'exprimoit avec grace, & tout ce qu'elle disoit avoit quelque chose de réfléchi, qui flattoit extrêmement le penchant que j'avois moi-même à me recueillir & à méditer. Je ne lui cachai point la satisfaction que j'avois de la trouver dans un si bon goût. Je gagne bien plus que vous, lui dis-je, à vous avoir rencontrée. Vous allez servir au bonheur de ma vie, Ce que j'ai cru vous devoir

par reconnoissance , je vais le faire à présent par un motif d'intérêt & de propre utilité. Votre conversation sera pour moi une espece charmante d'étude , dont je suis sûr de recueillir plus de fruit que de mes livres. Je lui appris là-dessus , que j'attendois à la Havana mon frere Bridge , dont le caractere avoit beaucoup de ressemblance avec le nôtre. Quelle douceur , continuai-je , ne trouverons-nous pas dans la maniere dont nous allons vivre ? Notre vie sera toute composée de raison. Nous en passerons une partie à lire , une autre à nous communiquer nos réflexions. Mon épouse elle-même n'est point incapable d'entrer dans ce projet. Il ne nous manquera rien pour être heureux ; car , ajoutai-je , il n'y a plus d'apparence que nous ayons rien à démêler désormais avec la fortune. Notre condition est fixée. Je ne vois plus par quel endroit nous pourrions appréhender ses coups. Tel étoit mon aveuglement sur le plus grand péril dont j'eusse jamais été menacé. J'y touchois , sans le moindre pressentiment qui pût m'en avertir ; & tout servit à me confirmer long-temps dans la plus malheureuse de toutes les erreurs.

Nous arrivâmes à la Havana. Quelques ordres que j'eus à donner pour le service du Capitaine qui nous avoit amenés , m'ayant retenu long-temps dans le port , le bruit de mon retour fut si prompt à se répandre , que mon épouse en fut assez-tôt informée pour venir au-devant de moi avec Dom Pedro d'Arpez. Je fus surpris de voir paroître le carrosse du Gouverneur , & me doutant qu'il y étoit avec Fanny , j'offris la main à madame Lallin pour nous avancer ensemble. Fanny la prit d'abord pour ma belle-sœur , avec laquelle elle s'imaginoit que

j'arrivois de Sainte-Hélène. Mais je m'expliquai aussi-tôt , & je lui appris que c'étoit cette même Dame qui m'avoit écrit chez les Abaquis , qui étoit partie de France avec moi , qui m'avoit donné , dans mille occasions , des marques d'amitié & de générosité ; enfin , que c'étoit madame Lallin , & que je la lui offrois comme une amie & une compagne , dont elle goûteroit bientôt l'esprit & le mérite. Je continuai à lui raconter , en peu de mots , par quel hazard j'avois eu l'occasion d'aller moi-même à Powhatan , pour offrir à cette Dame une retraite auprès de nous , suivant le projet qui l'avoit amenée en Amérique. C'est une autre madame Riding , ajoutai-je , que je vous présente , & que je vous prie de recevoir avec amitié.

Si l'on se rappelle tout ce que j'ai rapporté , dans plus d'une occasion , du caractère de Fanny , & de cette délicatesse inquiète qui la portoit naturellement à la jalousie , on entrera sans peine dans le sens de tout ce qui me reste à raconter. Qu'on se souvienne de cette profonde tristesse dans laquelle elle s'étoit comme obstinée chez les Abaquis ; de ces alarmes qu'elle n'avoit pu cacher , même dans les premiers jours de notre engagement ; de ses distractions , de ses pleurs même & de ses soupirs ; & quiconque lira cette funeste partie de mon Histoire , sera bien mieux instruit de la cause de mon malheur , que je ne l'étois moi-même au temps qu'il m'est arrivé. Qui le comprendroit , sans cette clef ; mais , après le soin que j'ai pris de préparer de si loin mes Lecteurs à ce récit , ils ne trouveront rien d'obscur dans les ténèbres où ils me verront marcher. Ils jouiront clairement du spectacle de mes peines. Hélas ! que n'avois-je alors pour les éviter , les lumières que je donne ici pour les faire entendre !

Eloigné, comme j'étois, de toute ombre de défiance, je n'observai pas même de quel air mon épouse écoutoit ce discours; je n'étois occupé que du plaisir de la revoir & de lui procurer une amie. Cependant, si j'y eusse fait réflexion, dès ce premier moment, j'aurois pu découvrir, comme je l'ai su trop certainement dans la suite, quelque altération sur son visage, & beaucoup de contrainte dans ses manières. L'opinion qu'elle avoit prise de mes sentiments pour madame Lallin, depuis qu'elle avoit su que cette dame avoit quitté son pays pour m'accompagner jusqu'en Amérique, & la confirmation qu'elle croyoit en avoir eue dans le soin avec lequel je lui avois caché longtemps cette circonstance de mon voyage; ces deux raisons, dis-je, eussent suffi seules pour lui rendre madame Lallin odieuse, & sa présence désagréable. Lorsqu'elle vit non-seulement que c'étoit moi-même qui souhaitois de l'avoir avec nous, mais que je m'étois donné la fatigue de faire exprès le voyage de la Virginie pour l'amener à la Havana, & pour lui offrir une retraite auprès de moi, elle se crut trop assurée qu'il entroit de la passion dans une civilité si excessive, & que je l'avois par conséquent trompée elle-même dès le commencement de notre mariage, ou abandonnée dans le cœur depuis que j'avois recouvré sa rivale. Quels progrès cette pensée ne fit-elle pas tout-d'un-coup dans un caractère tel que celui de mon épouse! Tendre au-delà de mes expressions, timide & facile à s'alarmer, toujours pleine de la crainte de n'être pas assez aimée, possédée avec cela d'une mélancolie douce qui lui faisoit chercher la solitude, pour s'y livrer à la rêverie dans tous les moments qu'elle ne passoit pas avec moi. Hélas !

las ! l'instant de mon arrivée fut le dernier de son repos. Cette chère épouse n'eut plus que des joies feintes qu'elle eut la constance d'affecter pour sauver les apparences , & sa disposition habituelle fut la douleur avec tous les tristes effets qui l'accompagnaient.

Je m'aperçus si peu de ce changement , que je me crus au contraire dans une des plus agréables circonstances de ma vie. Il ne me manquoit que mon frere & son Angélique pour me persuader absolument que je n'avois plus rien à désirer. Je témoignai ces sentiments à mon épouse. Elle y répondit avec sa tendresse ordinaire. Je l'excitai à marquer de l'amitié à Madame Lallin ; & cette Dame m'ayant paru tout-à-fait revenue de la foiblesse qu'elle avoit eue long-temps pour moi , je ne fis pas difficulté , dans toutes les occasions , de lui prodiguer mille caresses innocentes , qu'elle recevoit comme autant de marques de la sincere affection que j'avois pour elle. Fanny se faisoit assez de violence , pour lui donner de temps en temps quelques démonstrations extérieures de son estime. Mais il est facile de juger qu'elles n'étoient pas sinceres. Elle souffroit mortellement , lorsqu'il lui arrivoit d'être témoin des miennes. C'étoit un supplice pour elle que de me voir entretenir quelquefois son ennemie en particulier , ou faire avec elle un tour de promenade dans le jardin du Gouverneur. Elle venoit souvent nous interrompre ; & , quoiqu'elle tâchât de prendre alors un visage riant , j'ai fait réflexion dans la suite qu'il m'eût été aisé d'y remarquer de l'agitation , si je n'eusse été accoutumé à regarder ses petites inégalités comme un effet ordinaire de sa mélancolie.

Deux mois se passerent , sans qu'il lui fût encore rien échappé qui pût me faire connoître son

trouble & me causer de l'inquiétude. L'arrivée de mon frere avec son épouse & Gelin, devint bientôt pour elle & pour moi une nouvelle source de maux irréparables. Dom Pedro, qui étoit attentif à prévenir tous nos desirs, jugea, par la satisfaction que nous eûmes de les voir arriver, qu'il ne pouvoit nous obliger davantage qu'en leur offrant sa maison pour demeure. Je les fis consentir par mes instances à l'accepter. Bridge aimoit inséparablement Gelin; ainsi, c'étoit les retenir tous deux que d'en engager un. Il y avoit d'autant moins de difficulté, que la maison, ou plutôt le palais du Gouverneur, étoit d'une si vaste étendue, que nous pouvions y occuper chacun notre appartement sans y causer le moindre trouble. Nous nous trouvâmes donc tous logés sous le même toit.

Lorsque nous fûmes un peu revenus du premier mouvement qu'inspire la joie de revoir des personnes qu'on aime, chacun pensa à se faire des occupations de son goût, pour remplir les moments que nous ne pouvions pas toujours passer ensemble. Mon choix étoit fait : c'étoit l'étude. Bridge, qui n'y étoit pas moins porté que moi par inclination, prit le même parti. Madame Lallin se détermina aussi à demeurer une partie du jour occupée de quelque lecture; & comme j'avois formé dans mon cabinet une Bibliothèque de tout ce que j'avois pu découvrir de bons livres à la Havana, elle s'accoutuma à venir souvent m'y trouver, soit pour choisir ceux qu'elle jugeoit les plus agréables, soit pour se procurer avec moi quelques moments de conversation. J'avois compté que mon épouse choisiroit aussi ce genre sérieux d'amusement, pour lequel elle avoit toujours eu du goût. Ce-

pendant elle déclara ouvertement que son dessein étoit de tenir sans cessè compagnie à ma belle-sœur , pour s'occuper avec elle de quel- qu'ouvrage de main. Ce fut son désespoir se- cret , & son aversion pour Madame Lallin qui lui fit prendre cette résolution ; sur-tout lorsqu'elle eut remarqué que cette Dame venoit sou- vent dans mon cabinet. Pour elle , il ne lui arriva plus d'y mettre le pied. Cette ancienne ardeur qu'elle marquoit pour me voir & pour m'entre- tenir , parut s'éteindre tout-à-fait. Si elle quittoit quelquefois ma belle-sœur , c'étoit pour se reti- rer seule dans une allée écartée du jardin , & pour s'y livrer à toutes les agitations de son ame. Je ne pus manquer de faire quelque réflexion sur le changement de sa conduite : mais quelle raison aurois-je eu de l'attribuer à une si cruelle cause , & comment l'aurois-je soupçonnée de se défier de mon cœur , lorsque je n'y sentoie pour elle que les mouvements les plus tendres de l'a- mour , & le témoignage assuré d'une constance immortelle ?

Gelin , qui n'avoit pas autrement d'inclination pour l'étude , s'attacha à la compagnie de ma belle-sœur & de Fanny. Dans les idées de poli- tesse & de galanterie qui sont communes à tous les François , il auroit cru blesser l'honneur de sa nation , s'il eût abandonné ces deux Dames , lorsqu'il pouvoit les amuser par son entretien. Sa vivacité soutenue de beaucoup de facilité à s'exprimer , ne laissoit guere de vuide dans la plus longue conversation , & je suis obligé , mal- gré le mal qu'il m'a fait , de confesser qu'il étoit d'un commerce agréable. Il passoit donc une partie du jour auprès de mon épouse & d'Angé- lique. Je veux croire qu'il n'eût point d'abord d'autre vue que de satisfaire sa politesse , ou tout

au plus de se procurer un plaisir plein d'innocence, dans la compagnie des deux Dames infiniment aimables. Si je ne me trompe point dans cette opinion, je dois le plaindre : je connois la tyrannie des passions, & je puis me persuader encore, même en détestant sa mémoire, qu'il fut peut-être plus malheureux que coupable. Mais, si c'est volontairement qu'il se jetta dans le crime, si c'est de dessein formé qu'il conjura sa perte, & sur ces principes trop ordinaires aux François, qui leur font regarder une intrigue d'amour comme un badinage, se trouvera-t-il quelqu'un qui ne le haïsse point avec moi, comme un monstre qui viola les droits les plus saints, & qui se rendit coupable des plus noirs de tous les crimes ?

Il devint amoureux de mon épouse. Dans un caractère comme le sien, il n'y avoit point de passion qui pût être foible & modérée. On a vu, dans la relation de son aventure de Sainte-Hélène, qu'il étoit adroit & fertile en inventions. Toute son étude s'attacha d'abord à connoître le fond du naturel de Fanny, pour attaquer sa vertu par l'endroit le plus foible. Il n'eut pas de peine à remarquer qu'elle étoit mélancolique. Mais ses yeux perçants pénétrèrent beaucoup plus loin. Il ne put la voir & l'observer continuellement, sans découvrir qu'elle étoit agitée de quelque passion violente. Il la suivit de si près, & il examina toutes ses démarches avec tant d'adresse & de persévérance, qu'il saisit enfin le secret de son cœur. Ce fut sur cette connoissance qu'il établit tout l'espoir de ses succès amoureux. J'entre ici dans un détail, dont on s'étonnera de me voir si parfaitement informé. Mais demanderai-je trop à mes Lecteurs, si je les prie de suspendre leur jugement & leur attention ?

Le cruel Gelin ne tarda guere après cette découverte, à mettre en usage tous les secours qu'il put tirer de son esprit artificieux. Le premier dessein qu'il forma fut de se servir de ses lumieres pour s'insinuer dans la confiance de mon épouse. Il prit l'occasion d'une promenade qu'elle faisoit seule au jardin, pour avoir avec elle un entretien particulier. Là, après mille protestations de respect & de sincere estime, il lui fit entendre, non pas qu'il se fût apperçu de sa tristesse, mais qu'il avoit découvert quelque chose qui pourroit lui en causer beaucoup. Il lui fit même des excuses d'avoir différé peut-être trop long-temps à lui faire cette ouverture; &, quelque pressé qu'il en eût été, lui dit-il, par la reconnoissance dont il se croyoit redevable à notre famille, il avoit été retenu par la crainte d'y causer du trouble, ou du moins quelque refroidissement d'amitié. Mais le mal paroissant croître de jour en jour, & les conséquences n'en pouvant être que très-fâcheuses, il se croyoit obligé de lui dire que Madame Lallin étoit passionnée pour moi, & qu'elle gardoit si peu de mesure, qu'elle en donnoit des marques scandaleuses; qu'elle étoit seule avec moi dans mon cabinet à toutes les heures du jour; qu'il avoit entendu des choses qu'il ne jugeoit point à propos de répéter; qu'à la vérité il ignoroit absolument si je répondois à cette passion; mais que c'étoit cette raison même qui l'obligeoit à rompre le silence, afin que mon épouse pût remédier au mal, s'il étoit encore temps de l'arrêter.

Un discours si adroit eut tout l'effet que Gelin s'en étoit promis. La bonne & crédule Fanny n'y apperçut que l'avis d'un ami fidele & désintéressé, qui s'accordoit parfaitement avec ses pro-

pres idées , & qui confirmoit toutes les préventions de sa jalousie. Elle n'y répondit d'abord que par un ruisseau de larmes , & par des plaintes de sa mauvaise fortune. Gelin affecta de la vouloir consoler ; mais ce fut d'une manière qui l'engagea à s'ouvrir davantage. Elle lui confia toutes ses peines. Elle lui confessa qu'elle n'avoit rien entendu de lui dont elle ne fût bien instruite depuis long-temps. Elle eut même l'imprudence de lui avouer qu'elle se croyoit trahie de moi , & qu'elle étoit trop certaine que j'aimois Madame Lallin autant que j'en étois aimé. Rien ne pouvoit être plus favorable pour Gelin. Son but étoit de se rendre , en quelque sorte , nécessaire à mon épouse , sous prétexte de la servir ou de la consoler. Il avoit remarqué qu'elle m'aimoit encore avec trop d'ardeur , pour qu'il osât se flatter que son cœur fût une conquête aisée ; mais il espéra que dans la relation étroite qu'il se promettoit d'avoir avec elle , il trouveroit par degrés le moyen de l'attendrir. Les ouvertures de cœur , les communications de sentiments , l'air mystérieux de confiance , sont autant de symptômes qui appartiennent à l'amour , & qui ne manquent guère d'en être la cause , quand ils n'en sont pas l'effet. Gelin parvint effectivement à une partie de ce qu'il prétendoit auprès de Fanny ; & , s'il n'obtint pas sa tendresse , il eut du moins le premier rang dans son estime & dans son amitié.

Ce ne fut plus entr'elle & lui que rendez-vous secrets , rapports , mystères , signes particuliers d'intelligence. Il n'échappoit plus à Madame Lallin de me dire un mot , ni de me jeter un regard , qui ne fût interprété dans le sens le plus malin. Gelin avoit l'œil sur nos moindres mouvements. Il en tenoit un compte exact , qu'il ne manquoit point de rendre tous les jours à mon épouse. S'il

n'appercevoit rien qui fût susceptible d'un mauvais sens, sa malignité suppléoit au défaut de la matiere. Il portoit l'impudence jusqu'à se glisser dans mon appartement, & prêter l'oreille à la porte de mon cabinet, pour recueillir quelque chose de mes entretiens avec Madame Lallin. Les expressions les plus innocentes de l'amitié & de la confiance prenoient dans sa bouche un tour corrompu & empoisonné. Cet indigne confident achevoit ainsi de perdre de plus en plus ma malheureuse épouse. Il est vrai que les fruits qu'il en tiroit, n'étoient guere favorables à sa passion. Il vouloit lui inspirer de l'amour, & il ne faisoit entrer dans son cœur que du trouble & de la tristesse. Trop certaine de son malheur, & comme accablée par les nouvelles confirmations qu'elle en recevoit de jour en jour, elle vivoit moins qu'elle ne languissoit dans un continuel désespoir. Elle n'avoit plus que deux occupations, mais toutes deux funestes & violentes : l'une, de se livrer à la douleur lorsqu'elle étoit seule & qu'elle pouvoit éviter d'être observée ; l'autre, de faire des efforts infinis pour la cacher, lorsqu'elle étoit obligée de paroître en compagnie. Aussi, sa santé ne put-elle résister long-temps contre des agitations de cette nature. Elle s'affoiblit à vue d'œil. Sa couleur & son embonpoint diminueoient tous les jours. Le poison, qu'elle avoit eu la force de tenir si long-temps renfermé, gagnoit peu-à-peu les dehors, & commençoit à corrompre son sang & ses forces, après avoir infecté toutes les facultés de son ame.

Je vivois pendant ce temps-là dans une confiance & une sécurité qui rendoient mon malheur infiniment plus déplorable. Loin de former le moindre soupçon contraire à mon repos, s'il m'arrivoit de faire quelque réflexion sur le chan-

gement que j'apercevois dans la conduite de Fanny, c'étoit pour m'en réjouir, comme d'une chose que j'avois souhaitée, & que je croyois d'un extrême avantage pour elle. Je m'imaginois qu'elle trouvoit dans la compagnie de ma belle-sœur & de Gelin un amusement si agréable, qu'il triomphoit de sa mélancolie. Si ma tendresse y perdoit quelque chose, parce que je passois une partie du jour sans la voir, je trouvois de la douceur à penser qu'elle étoit tranquille & satisfaite. Je lui marquois même souvent la joie que j'en avois, & je remerciai plus d'une fois Gelin & Angélique d'avoir eu le secret de changer ainsi son humeur. C'étoit souffler sur les flammes & attirer le feu qui la dévorait; car elle ne manquoit point d'expliquer ces marques de satisfaction comme une preuve manifeste de mon infidélité. J'étois charmé qu'elle me laissât libre avec Madame Lalin. Sa présence m'étoit devenue odieuse & importune. Tels étoient les tristes raisonnements de son cœur malade, & de son esprit troublé. Nous ne laissions pas de nous voir plusieurs fois le jour, mais c'étoit en public. Le soir il arrivoit toujours que la nuit étoit fort avancée lorsqu'on se retiroit. J'attribuois sa pesanteur & son abattement au sommeil. Elle ne se refusoit point à mes caresses; mais j'avois peine à tirer d'elle quelques paroles. Elle faisoit semblant de s'assoupir presque aussitôt. Je passois néanmoins la nuit délicieusement auprès d'elle: heureux de cette seule pensée, que je régnois dans son cœur, & qu'il étoit aussi tranquille que le mien.

Cependant sa santé continuant à s'altérer tous les jours, il parut visiblement sur son visage qu'elle souffroit quelque douleur dont elle ne se plaignoit point. Je lui marquai de l'inquiétude. Elle confessa qu'elle se trouvoit mal, & elle en prit

occasion de se faire préparer un lit différent du mien. Alarmé de ses moindres maux, j'interrompis l'ordre de mes études pour demeurer plus régulièrement auprès d'elle. Je remarquai en l'observant qu'elle étoit agitée. Elle parloit peu. Ses yeux s'attachoient languissamment sur moi, & malgré l'effort qu'elle faisoit pour se vaincre, il lui échappoit souvent des soupirs. Ma belle-cœur me dit en confidence qu'elle croyoit s'être aperçue que la source du mal étoit moins dans le corps que dans le cœur & l'esprit, & qu'elle ne doutoit pas que Fanny n'eût quelque sujet considérable de chagrin. Je me ménageai un moment de solitude avec elle. Je l'embrassai avec toute ma tendresse. Je la conjurai de s'expliquer, & de m'ouvrir son cœur, à moi qui étois son cher époux, qui l'adorois, & qui ne pouvois vivre un instant tranquille, s'il manquoit quelque chose à son repos & à son bonheur. Elle me parut incertaine pendant quelques moments, comme si l'ardeur de mes expressions l'eût émue, & qu'elle eût été prête à me communiquer le secret de ses peines. Hélas ! j'en suis sûr, ce fatal secret vint jusqu'au bord de ses levres, & nous pouvions encore être heureux s'il en fût sorti tout-à-fait. Mais quelque réflexion funeste, qui étoit l'effet des malignes inspirations de Gelin, le fit rentrer dans des ténèbres que mes vœux ne purent pénétrer. Elle me répondit, en soupirant, qu'elle n'étoit point toujours la maîtresse de son imagination ; que, malgré elle, les tragiques aventures de son père & de sa mère lui revenoient souvent à l'esprit ; qu'elle ne pouvoit penser sans frémir aux cruels désastres qui avoient détruit sa famille ; que, n'ayant nulle raison d'espérer que le courroux du Ciel la ménagât davantage, elle s'attendoit à quelque fin funeste, qui répondroit aux malheureux commen-

cements de sa vie. Elle ne put retenir ses larmes en finissant ces paroles ; & son cœur qui étoit serré de tristesse , se soulagea en poussant une infinité de soupirs.

Je me sentis si attendri de la voir dans cet état , que , pour peu qu'elle eût conservé de liberté d'esprit & de raison , il eût été impossible que des marques si sinceres de ma tendresse & de ma douleur ne lui eussent point fait ouvrir les yeux sur son injustice & sur mon innocence. Je pris une de ses mains , que je ferrai contre mon visage. O chere Fanny ! lui dis-je avec un sentiment de cœur inexprimable : ô charme tout-puissant de ma vie & de mes peines ! comment pouvez-vous vous affliger par des craintes si injustes , & par des souvenirs que vous devriez avoir effacés ? Le passé n'est point en notre pouvoir : mais où voyez-vous de quoi trembler pour l'avenir ? Ne sommes-nous pas l'un à l'autre ? Tout le pouvoir de la nature empêchera-t-il que je ne vous adore , que vous ne m'aimiez , que vous ne soyez à moi pour toujours ? Et , si cela est aussi sûr qu'il doit le paroître , qu'y a-t-il à présent dans la vie qui puisse être un malheur pour vous & pour moi ? Non , non , ajoutai-je en l'embrassant , ce n'est point sentir le prix du bonheur dont on jouit , que d'être troublé continuellement par la crainte de le perdre. Votre cœur est trop inquiet. Je veux vous donner un moyen de le rassurer : c'est que la place de la crainte y soit toujours occupée par l'amour.

Comme je n'avois nul sujet de me défier de sa sincérité , je pris la réponse qu'elle m'avoit faite pour l'aveu de ses véritables peines , & je ne pensai qu'à lui procurer des amusements qui pussent écarter les pensées qui l'affligeoient. Je fis prier les principales Dames de la Havana de

se rendre chez nous tous les jours après dîner , & de former dans sa chambre des parties de jeu & de plaisir. J'y assistois moi-même constamment. Soit par un effet de dissipation , soit que ma présence continuelle servît à la tranquilliser , elle se rétablit en peu de temps ; nous reprîmes nos exercices ordinaires. Je remarquai le zèle de Gelin à la servir pendant sa maladie ; mais il ne me vint pas même à l'esprit qu'il pût y entrer autre chose que de la générosité & de l'amitié.

Je fus obligé , quelques mois après , pour faire plaisir au Gouverneur , de me charger de quelques affaires qu'il avoit à régler à la Vera Cruz. Ce voyage fut plus long & plus ennuyeux que pénible. Je trouvai , à mon retour , ma famille & mes amis dans une santé parfaite. Gelin étoit mieux que jamais avec Fanny , c'est-à-dire , qu'il continuoit à l'empoisonner par ses inclinations & ses conseils. Il ne manqua point de lui faire appercevoir qu'une absence de plusieurs mois n'avoit rien diminué de ma passion prétendue pour Madame Lallin. Si je n'avois à donner dans la suite des preuves claires & sans réplique de la vertu inébranlable de mon épouse , il paroîtroit incroyable qu'avec la confiance & l'affection qu'elle avoit pour Gelin , elle eût pu se défendre si long-temps contre ses séductions. Ce malheureux s'étoit rendu tellement maître de son esprit , qu'elle ne faisoit plus rien sans l'avoir consulté. Il n'étoit plus à lui faire l'aveu de sa passion ; mais il s'y étoit pris avec tant d'adresse , qu'elle n'avoit pu s'en offenser. Cependant , la manière dont elle avoit reçu sa déclaration lui ayant ôté la hardiesse de la renouveler ; & ce qu'il appercevoit tous les jours de son caractère ayant presque achevé de lui faire

perdre l'espérance, il s'étoit réduit à son premier dessein, qui étoit d'allumer de plus en plus sa jalousie; sûr que sa tendresse pour moi s'éteindroit tôt, & tard avec son estime, & qu'il lui deviendrait plus facile de s'insinuer dans son cœur après m'en avoir chassé. Il affectoit donc d'éviter ce qui sentoît l'amour, & de lui marquer en tout une envie désintéressée de la servir. Elle, qui étoit la douceur même, & qui n'avoit jamais eu cette sorte d'expérience qui apprend à son sexe à se défier du nôtre, ne croyoit rien risquer en accordant son estime & sa confiance à une personne qui lui témoignoit tant d'attachement. Elle avoit d'ailleurs entendu mon frere se louer mille fois de la générosité de son ami Gelin. Elle me voyoit moi-même le traiter avec amitié; &, pour lui rendre justice, il ne lui manquoit aucune des qualités qui forment, dans l'opinion commune, l'homme de mérite & l'homme aimable. Ciel! comment puis-je parler avec cette modération d'un cruel qui m'a précipité dans le dernier excès du désespoir & de la misère!

Le temps de ma ruine approchoit. Don Pedro d'Arpez, caillé de vieillesse, & se sentant proche de sa fin, fit un testament par lequel il me laissoit tout son bien. Il ne survécut pas longtemps à cette dernière disposition. Une maladie précipitée le mit au tombeau. Aussi-tôt que notre reconnoissance se fut acquittée, en lui rendant magnifiquement les derniers devoirs, je ne pensai plus qu'à recueillir son héritage & à retourner en Europe. Mon dessein étoit d'équiper exprès un vaisseau, pour être absolument le maître de ma route. Les biens que Don Pedro m'avoit laissés étoient si considérables, que cette dépense me paroissoit légère; &, dans la résolution

où j'étois de me rendre droit en Angleterre avec mes richesses, ma famille & mes amis, je n'étois point d'avis de m'exposer à la discrétion d'un Capitaine Espagnol. Mon frere avoit renvoyé à Sainte - Helene le vaisseau qui l'avoit apporté avec son épouse & Gelin : je pris donc le parti d'en acheter un qui avoit été construit peu de temps avant la mort du Gouverneur, & je donnai des ordres si pressants, qu'il fut préparé avec beaucoup de diligence. Mais, comme nous nous disposions à nous mettre en mer, j'entendis un jour Bridge qui se plaignoit avec Gelin de la nécessité où ils étoient, en retournant en Angleterre, de laisser après eux leur ami Johnston à Sainte-Helene. J'aimois Bridge comme moi-même. Je lui fis un reproche de ne m'avoir pas fait connoître plutôt qu'il prît assez d'intérêt à Johnston, pour souhaiter de l'avoir avec lui. Vous deviez l'amener, lui dis-je, lorsque vous vîntes ici pour vous y établir avec moi. Tout ce qui vous est cher ne sauroit manquer de me l'être beaucoup. Mais j'y fais un remede, ajoutai-je, c'est de prendre notre route par Sainte-Helene. Le détour n'est pas infini ; & , avec le plaisir de rejoindre Johnston & son épouse, qui sera votre principal objet, vous aurez celui de nous faire voir cette belle campagne où votre Angélique est née, & dont vous nous avez raconté tant de merveilles. Cette proposition causa une joie extrême à mon frere. Nous ne tardâmes point à partir, & ce fut pour Sainte-Helene que nous mîmes à la voile.

Notre route fut heureuse, mais nous ne l'achevâmes pas sans crainte. La Guerre étoit alors déclarée entre l'Angleterre & la Hollande. *Holms*, à la tête d'une Escadre Angloise, s'étoit emparé des Isles du Cap-Verd, & de quelques Forts

que les Hollandois ont sur les côtes de Guinée. J'avois été informé, avant mon départ de la Havana, que les Etats de Hollande avoient envoyé tout récemment dans ces mers leur Amiral *Ruiter*, avec une flotte considérable, & dans l'ardeur qui lui faisoit chercher à tirer vengeance des Anglois, il ne pouvoit être que très-dangereux pour moi de tomber entre ses mains. Ce n'est pas que nous dussions appréhender naturellement sa rencontre; mais on sait que sur mer un coup de vent rapproche quelquefois tout-d'un-coup des vaisseaux bien éloignés. Cette crainte m'avoit porté à prendre pavillon espagnol, & à prier tous les Anglois, qui étoient dans mon vaisseau, de ne pas s'exprimer dans leur langue, s'il nous arrivoit malheureusement de tomber dans la flotte de *Ruiter*. Avec cette précaution, j'évitai un danger dont rien ne m'eût pu sauver autrement; car nous rencontrâmes en effet *Ruiter* dans la mer d'Ethiopie, & nous ne dûmes notre salut qu'aux apparences & au nom d'Espagnols.

Après m'être échappé si heureusement d'un tel péril, ce n'étoit point dans le sein de la paix & de la confiance, ni par la main d'une épouse & d'un ami, que je m'attendois de périr. J'avois essuyé dans toute ma vie des infortunes & des pertes, & je n'avois déjà que trop bien acquis la qualité de malheureux; mais j'avois toujours eu du moins quelque raison de m'attendre à mes peines; j'avois eu quelques marques ou quelque pressentiment qui les avoit précédées. D'ailleurs, en perdant quelque chose de cher & de précieux, il m'étoit toujours resté quelque chose de plus cher encore, qui pouvoit servir à me consoler par cette pensée que le Ciel, en m'ôtant le bien que je regrettois, m'en avoit

du moins laissé d'autres dont la perte m'eût rendu infiniment plus misérable. Ici, sans pressentiment, sans réflexion, presque sans le moindre intervalle, la fortune, en deux tours de roue, me précipite au fond de l'abyme. Elle m'y fixe sans retour. Elle m'ôte l'espoir, le remède, les consolations ; enfin, elle me rend tel qu'on va voir, & qu'on aura peine à le croire.

Nous arrivons à Sainte-Hélène : un vaisseau françois qui venoit des Indes, y entroit dans le port au moment de notre arrivée. Nous abordons ensemble. Les premières nouvelles dont mon frere est informé, sont la mort de Johnston & celle de son épouse. Cette perte lui causant beaucoup de chagrin, je m'employai pendant quelques jours à le consoler. Rien ne pouvoit nous arrêter à Sainte-Hélène, après que nous eûmes vu la campagne de la Colonie ; & il nous fut aisé de nous procurer cette satisfaction, parce que les Portugais ayant fait sauter à force de poudre quelques parties de rochers qui la séparoient du reste de l'Isle, la communication par terre étoit devenue libre & facile. Nous pensions donc à nous remettre en mer, & n'ayant point d'autres ports à gagner que ceux d'Angleterre, je fis un compliment honnête à Madame Lallin & à Gelin qui étoient François, sur la satisfaction que je ressentois de pouvoir leur assurer une retraite tranquille dans ma Patrie. Signal funeste de ma ruine. Fanny avoit juré de ne pas mettre le pied en Angleterre, si j'y menois avec moi Madame Lallin. Les artifices de Gelin l'avoient engagée à prendre cette téméraire résolution ; & , voyant qu'elle ne pouvoit l'exécuter qu'en fuyant avec lui, elle y consentit lorsqu'elle se vit assurée que je ne pensois point à me séparer de sa rivale. La nuit suivante fut

prise pour le départ ; & , ce qui est horrible à raconter , Fanny se leva pendant mon sommeil , du lit où elle étoit avec moi ; elle quitta mon côté , pour suivre un infame , qui rioit peut-être de sa foiblesse au moment qu'il l'enlevoit comme sa proie , & qu'il se croyoit prêt à triompher de son honneur & de sa vertu.

On ne sut cette nouvelle que le lendemain , & il étoit même fort tard avant qu'on en fût assuré parfaitement. Le vaisseau françois étoit parti ; Fanny & Gelin ne paroissoient pas. On les chercha d'abord , on s'informa avec soin si personne ne les avoit vus ; & , lorsque toutes les recherches eurent été inutiles , on ne balançoit point à s'imaginer la vérité. Peut-être étois-je le seul , de tous les habitants de l'Isle , qui n'en étois pas encore instruit. Je demandai plusieurs fois où étoit mon épouse. Tant qu'on l'ignora , on me répondit d'une manière qui me causa de l'inquiétude ; & , lorsqu'on fut pleinement assuré de mon malheur , on eut l'adresse de me rendre tranquille en me le déguisant. Cependant , comme il étoit impossible de me le cacher plus longtemps que jusqu'à la fin du jour , Bridge prit le parti de me l'annoncer. Ce cher frere , qui m'aimoit avec la dernière tendresse , & qui étoit lui-même si consterné de mon malheur , qu'il avoit presque autant de besoin que moi de consolation , se trouva dans un embarras extrême lorsqu'il lui fallut ouvrir la bouche & trouver des expressions pour se faire entendre. Il savoit , par l'aveu que je lui en avois fait mille fois , qu'il n'y avoit rien dans mon cœur au-dessus de Fanny. Il connoissoit mes sentiments jusqu'au fond , par les tendres & sinceres confidences que je lui en faisois tous les jours. Toutes mes passions en effet se réduisoient à celle-là. Sans

celle attentif à veiller sur les mouvements de mon cœur, & à régler ses inclinations, je ne lui laissois que la liberté d'être tendre & de se livrer à l'amour. C'étoit toute la douceur de ma vie, le charme de mes peines, & le dédommagement de la contrainte perpétuelle où je tenois tous mes autres desirs. Raison, devoir, penchant naturel d'un cœur infiniment sensible, tout s'accordoit à rendre l'amour nécessaire à mon bonheur. Aussi m'en étois-je fait une si douce habitude, que, de même qu'il faut respirer pour vivre, il me falloit aimer Fanny & être aimé d'elle, pour être heureux. Bridge le savoit; il n'étoit que trop certain par conséquent qu'il alloit me donner le coup mortel en m'apprenant ce que j'avois perdu.

J'étois seul dans une chambre, occupé à lire. Il y entra d'un air qui me fit frémir, en me faisant connoître tout-d'un-coup une partie de ses agitations. Mais quelle apparence d'en pouvoir deviner la cause? Je le crus attaqué de quelque maladie subite; ou, si j'entrevis dans ses yeux quelque chose de plus funeste, ce fut d'abord sur lui que tomberent mes craintes & ma compassion. Il ne me laissa pas long-temps dans cette erreur. Je me levois: demenez, demeurez, me dit-il, en me faisant remettre sur ma chaise; ne quittez pas une posture dont vous aurez besoin pour m'entendre. Il s'assit auprès de moi. Sa voix étoit tremblante; & son visage si changé, que, ne pouvant rien comprendre à ce que je voyois, je demeurai interdit, en tenant les yeux attachés sur lui. O pauvre Cléveland! reprit-il aussi-tôt, comment dois-je te préparer au coup que je te vais porter! ton cœur ne saigne-t-il pas déjà? O malheureux frere! n'entendez-vous pas du moins à demi, ce que je n'ai pas la

force de vous raconter ? Ces quatre mots, prononcés du ton le plus passionné & le plus tragique, me pénétrèrent d'horreur & de saisissement. Malgré la multitude d'idées affreuses qui se présenterent sur le champ à mon esprit, je crus démêler aussitôt le plus cruel malheur que j'eusse à redouter. "Fanny est morte ! Non, interrompit-il, ce que j'ai à vous apprendre est plus terrible que la mort de Fanny ! Ah ! Bridge, achevez donc & ôtez-moi la vie tout-d'un-coup. Hélas ! c'est ce que je crains, reprit-il en s'attendrissant jusqu'aux larmes. Trop malheureux Cleveland ! je sens que je vais te percer le cœur, & je ne puis te cacher ton malheur, ni même te le déguiser. Mais, mon cher frere, ajouta-t-il en m'embrassant, vous avez de la force d'esprit & de la constance ; recevez le coup que je vais vous porter, comme vous en avez déjà reçu quantité d'autres. Songez que nous ne sommes pas faits pour être heureux, ni vous ni moi ; & que le Ciel nous ayant fait naître pour être misérables, il faut que notre triste destinée se remplisse. Je fis quelques efforts pour me remettre. Hé bien, parlez, cher Bridge, ne me ménagez pas, je suis prêt à tout entendre : si Fanny n'est pas morte, je me crois assez de fermeté pour supporter toute autre perte.

Après m'avoir répondu qu'il le souhaitoit, mais que je cesserois bientôt de regarder la mort de Fanny comme le plus grand mal qui pût m'arriver, il m'apprit la nouvelle funeste de sa fuite avec Gelin, & toutes les circonstances qu'il avoit pu découvrir. Ils étoient sortis ensemble pendant la nuit sans autre suite que le valet de Gelin & une femme-de-chambre. A peine avoient-ils emporté quelques habits ; mais ils s'étoient pourvus d'une grosse somme d'argent. Gelin n'avoit eu sans

doute nulle peine à obtenir du Capitaine François, d'être reçu à son bord avec sa proie ; & , selon les apparences, il n'avoit pas attendu le dernier moment pour se ménager son amitié. Le vaisseau avoit mis à la voile avant le jour , ce qui marquoit clairement qu'ils étoient d'intelligence. Brigde , en finissant ce récit , accabla le perfide Gelin de malédictions , & , soit pour flatter ma douleur par le témoignage de la sienne , soit que l'excellence de son caractère lui fît prendre autant de part qu'il le témoignoit à ma peine , il me fit voir , par mille marques , qu'il en étoit inconsolable.

Pour moi , qui me crus alors arrivé au comble de l'infortune & de la douleur , je ne laissai pas de résister pendant quelques moments aux assauts du plus horrible désespoir. Je me fis même une violence incroyable , pour prendre cet air de constance & de fermeté dont je m'étois fait fort à mon frere. Il est clair , lui dis-je d'une voix basse , que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je le suis au-delà même de mes craintes & de mon imagination. Ce que j'entends est plus triste sans doute que la mort de Fanny , & mille fois plus terrible & plus insupportable que la mienne. Votre rapport , ajoutai-je , en m'efforçant de le regarder d'un œil ferme , est apparemment certain ? Il ne me reste point le moindre lieu à l'espérance ? Il me répondit que je devois bien juger que le mal étoit sans remède , puisqu'il avoit cru impossible de me le cacher , & nécessaire de me l'apprendre. Il ajouta à cette confirmation , quelques raisonnemens sur le parti qu'il croyoit à propos que nous prissions ; comme de nous mettre promptement en mer , & de poursuivre le vaisseau François , qu'il ne nous seroit peut-être pas impossible de rejoindre.

dre. J'eus la force de l'écouter, & celle de répondre juste à ses propositions. Mais, si mon ame avoit encore assez d'empire sur elle-même pour se contraindre jusqu'à cet excès, elle n'en avoit point assez sur mes sens pour en arrêter plus long-temps le trouble & le désordre. Les mouvements cruels qui me déchiroient le cœur, se communiquèrent en un moment au cerveau; je sentis que ma raison s'obscurcissoit tout-d'un-coup: j'étendis les bras vers Bridge, comme si la terre se fût dérobée sous mes pieds, & que j'eusse cherché à me tenir à quelque chose. O mon frere! lui dis-je, je me meurs. En effet, je tombai sur lui sans le moindre reste de sentiment & de connoissance.

Il fit venir du secours, & l'on prit long-temps des soins inutiles pour me les rappeler. Madame Lallin & ma belle-sœur s'y employèrent avec toute l'ardeur de leur amitié. Elles y réussirent à la fin. Mais il s'étoit fait un si étrange épuisement dans mes forces, que je demurai plus d'une heure sans en trouver assez pour répondre à leurs questions, & pour leur faire connoître que j'étois revenu à moi-même. J'avois les yeux fermés, & la tête appuyée languissamment contre le dos de ma chaise. Ma respiration étoit haute & convulsive. J'entendois tout ce qui se disoit autour de moi; mais je ne me sentois ni le pouvoir, ni la volonté de remuer la langue pour y prendre part. Qu'on se figure une Victime étendue au pied de l'Autel, après avoir reçu le coup du sacrifice: j'étois dans le même état, sans autre mouvement que celui d'une palpitation violente, qui se communiquoit du cœur à toutes les parties de mon corps, & qui causoit un tremblement visible dans tous mes membres.

Cependant , étant revenu tout-à-fait à force de soins & de secours , j'embrassai ceux qui m'avoient rendu leurs services avec tant de zèle. Je leur dis : Hélas ! votre amitié s'est trompée en me rappelant à la vie. Vous savez quel fardeau je vais avoir à porter. Vous avez vu la nature se déclarer par mon évanouissement & ma longue défaillance. Pourquoi l'avez vous ranimée ? N'est-ce pas un signe qu'elle est trop foible pour soutenir long-temps des maux dont elle n'a pu même supporter le premier sentiment ? Ils me répondirent qu'ils étoient certains que mon courage seroit plus fort qu'elle. Je pris cette occasion pour les prier de me laisser seul. Si vous le croyez , leur dis-je , je vous demande en grace de m'abandonner pour quelque temps à moi-même , & de me laisser faire tous mes efforts pour le rappeler. Quoique je n'eusse réussi qu'imparfaitement à leur cacher mon désespoir , ils connoissoient si bien mon caractère , qu'ils se reposèrent sur la parole que je leur donnai de ne me porter à rien de funeste. J'obtins d'être seul , comme je le souhaitois. Mon Frere me demanda si je n'approuvois point la proposition qu'il m'avoit faite , de nous mettre promptement à la poursuite du vaisseau François. Je me reposai de tout sur son affection & sa prudence. Il fit faire les préparatifs de notre départ avec tant de diligence , que nous fûmes en état de mettre à la voile le lendemain à midi.

On s'imagine bien sans doute que ce n'étoit point par indifférence que je m'abandonnois ainsi à sa conduite. Tout étoit au contraire agité & tumultueux dans mes idées & dans mes sentiments , & c'étoit cette raison même qui me portoit à me remettre de mes soins les plus importants , sur un frere dont je connoissois la sagesse.

& le zèle pour mes intérêts. Je dois confesser que je n'étois point capable alors de prendre par choix la moindre résolution. Dans le trouble d'esprit & de cœur où j'étois, je ne pouvois même démêler quels étoient les mouvements qui dominoient dans mon ame. Il me fut impossible, après deux heures de solitude & de méditation, de me répondre nettement à moi-même lorsque je me demandai si je détestois mon épouse, ou si je l'adorois encore; si je souhaitois de pouvoir l'enlever à son perfide amant, ou s'il n'étoit pas mieux pour mon honneur, & même pour mon repos, de les abandonner tous deux à la justice du Ciel & à leur mauvais sort. Je n'avois pas la force de m'arrêter deux instants de suite à cet examen. J'avois encore moins celle de me représenter Fanny disposée à fuir avec Gelin, résolue volontairement à abandonner son époux & ses enfants, quittant mon lit pour suivre un adultère, occupée peut-être à recevoir ses caresses : Dieux ! tous mes esprits se confondoient à la seule approche de cette idée ; & ne me sentant point capable d'en soutenir un moment la présence, j'en détournais mon attention, pour me réduire à plaindre mon sort, sans oser presque penser à cette foible & malheureuse créature.

Cette disposition, que je retrace ici en peu de mots, fut pendant long-temps mon état habituel. Le poids de mes maux étoit comme renfermé au fond de mon cœur. Mon courage s'employoit moins à le guérir par mes efforts, ou à le diminuer par mes réflexions, qu'à me faire une illusion continuelle pour m'en dérober la vue. Mon ame reculoit de frayeur à cet objet, comme ma main se seroit retirée d'un fer brûlant auquel elle auroit touché sans réflexion. Ce-

pendant tout servoit à m'y rappeler : mes enfans , qui étoient sans cesse devant mes yeux lorsque nous nous fûmes remis en mer ; ma belle-sœur qui pleuroit continuellement la honte de son amie , & qui prononçoit le nom de Gelin mille fois le jour avec détestation ; Madame Lallin même qui augmentoit mes peines , & qui les renouvelloit à tout instant , en me disant mille choses qu'elle croyoit propres à me consoler. Pour Bridge , qui fut le seul à qui je ne craignois point de me laisser voir à découvert , il eût contribué sans doute plus que personne à ma guérison , si j'eusse été capable de goûter quelque remède. C'eût été dans la sagesse de ce cher frere , dans sa douceur , dans sa tendre & sincère affection , que j'eusse trouvé mes consolations les plus solides. Mais , loin de recueillir les fruits que j'avois lieu d'espérer quelque jour de son amitié , telle fut la barbarie de mon sort , qu'il servit lui-même de catastrophe à mes tristes aventures de l'Amérique. On va voir , par son exemple , si c'est ici-bas que la vertu doit s'attendre d'être récompensée ; & , par le mien , qu'il peut y avoir un progrès sans fin dans l'infortune , puisqu'on peut devenir plus malheureux qu'on ne croyoit lorsqu'on pensoit déjà l'être infiniment.

Malgré la diligence avec laquelle nous étions partis de Sainte-Hélène , les vents furent si contraires , que nous n'avancâmes pas beaucoup dans notre route. Mon frere étoit désespéré de ce retardement , qui détruisoit toute l'espérance qu'il avoit eue de joindre le vaisseau François. Pour moi dont les sentimens étoient toujours si incertains , que je ne savois ce que je devois craindre ou desirer , je m'occupois moins à réfléchir & à raisonner qu'à gémir. Nous fû-

mes plus de trois mois à gagner la hauteur de l'Espagne. J'avois reçu sur mon vaisseau à la Havana quelques Espagnols de considération , qui m'avoient prié de les débarquer à la Corogne. Bridge eut soin de faire prendre cette route à notre Pilote. Nous y arrivâmes heureusement : mais , comme notre dessein n'étoit pas de nous y arrêter , nous n'entrâmes point dans le port. Mon frere fit mouiller l'ancre à quelque distance , & , se mettant dans la plus grande de nos chaloupes , avec les Espagnols & trois Anglois de notre suite , il se rendit à terre en un moment. La curiosité étoit son unique motif. Il tâcha même de m'engager par de fortes instances à lui tenir compagnie , pour dissiper un peu mes chagrins par cet amusement ; mais , rien n'étant capable de me divertir & de m'amuser , je refusai d'avoir pour lui cette complaisance. Hélas ! je le refusai : mon dessein étoit d'éviter un plaisir , que je n'étois point capable de goûter ; & le Ciel , qui vouloit épuiser sur moi toute sa colere avant mon retour en Europe , prit cette occasion pour consommer ma ruine & rendre ma misere accomplie.

Mon malheureux frere entra donc dans le port de la Corogne. C'est de lui-même que j'appris bientôt les circonstances que je vais raconter. En abordant , il quitta les Espagnols qui devoient prendre la poste pour Madrid ; & , ne s'étant proposé que le plaisir d'y visiter la ville , il y employa la plus grande partie du jour , dans le dessein de retourner au vaisseau avant la nuit. Il revenoit au port vers le soir pour s'embarquer à l'instant. Comme il étoit prêt à mettre le pied dans la chaloupe , il se sent arrêter par le bras , & , tournant la tête aussitôt , il reconnoît Gelin. Quelle surprise ! A
peins

peine en crut-il d'abord ses yeux ; & , dans la premiere confusion de ses mouvements , il demeura interdit jusqu'à ne pouvoir s'exprimer. Cependant ce perfide se jette à son cou , l'embrasse étroitement , & , marquant une joie infinie de le revoir , il lui confesse que venant de l'appercevoir sur le Port , il n'avoit pu résister à l'envie d'accourir à lui , pour lui témoigner qu'il étoit toujours le plus tendre & le plus sincere de tous ses amis. Mon ami , lui dit Bridge , qui n'étoit revenu de son étonnement que pour se livrer à l'indignation & à la colere : Quoi , traître ! n'est-ce pas toi qui a déshonoré mon frere , & violé les droits les plus saints de l'honneur & de l'amitié ? De quel front oses-tu te présenter à moi , & comment crois-tu pouvoir éviter ici le châtimement de tes crimes ? Quoique Gelin ne dût point s'attendre à un traitement plus favorable , il parut extrêmement embarrassé de cette réponse. Il faudroit avoir connu son caractère , pour comprendre tout ce qu'il y a d'étrange dans l'aventure que je raconte. Au fond , ce malheureux avoit mille qualités excellentes. Il avoit de l'esprit , de la générosité , de la tendresse de cœur ; & tout autre motif qu'une passion amoureuse , ne l'auroit jamais rendu capable d'une lâcheté. Mais étant d'une vivacité qui l'emportoit sur ses réflexions , il n'avoit fait attention à rien pour se satisfaire du côté de l'amour. Quelque furieuse que fût sa passion pour mon épouse , & quelques crimes qu'il eût à se reprocher , il ne put voir mon frere , qu'il aimoit passionnément , sans se sentir pressé du desir de l'embrasser. Peut-être sa légèreté l'empêcha-t-elle même de penser qu'il devoit craindre sa colere , & qu'il ne pouvoit

plus prétendre d'en être traité comme un ami. Quoiqu'il en soit, il fit paroître plus de douleur que de ressentiment, après avoir écouté les reproches; &, s'attendrissant même jusqu'aux pleurs, il le conjura de lui accorder un moment d'entretien particulier.

Bridge balança si le parti qu'il devoit prendre d'abord n'étoit pas de le faire arrêter. Cependant, ayant le cœur si bon qu'il ne le put voir touché jusqu'à ce point, sans l'être un peu lui-même, & sans sentir quelques retours de son ancienne amitié, il consentit à l'entendre. Ses pleurs, & sa hardiesse même à se présenter, pouvoient être l'effet de quelque repentir. Bridge se flatta de cette pensée; &, s'écartant avec lui sur le sable, au côté le plus désert du Port, ils commencerent un entretien dont on pourroit juger par la conclusion, quand ie me dispenserois d'en rapporter la premiere partie. Gelin confessa nettement qu'il étoit coupable. Mais, rejetant son crime sur la violence d'une passion sans bornes, il tâcha d'exciter la pitié de mon frere & de lui persuader qu'il ne méritoit point sa haine. Eh! quels sentiments faut-il donc que j'aie pour vous, lui dit Bridge, lorsque vous trahissez mon amitié & ma confiance, & que vous ôtez l'honneur à ma famille, & que vous mettez le poignard dans le sein d'un frere qui m'est aussi cher que moi-même? Perfide Gelin! que vous avions-nous fait? Ne vous ai-je pas toujours regardé comme le plus cher de mes amis? Mon malheureux frere n'avoit-il pas cette opinion de vous; & ne vous a-t-il pas traité lui-même, à ma priere, avec une honnêteté & une affection qui méritoient toute votre tendresse! Ne vous a-t-il pas offert sa maison, une part à ses biens & à sa

fortune ? Auroit-il eu plus de bonté pour vous , si vous lui aviez appartenu d'aussi près que moi par le sang ? Et , pour récompense , vous le couvrez d'infamie ! vous l'assassinez cruellement en lui enlevant tout ce que son cœur aimoit ! Dites après cela que vous méritez ma compassion , & que je ne dois point vous haïr , moi qui suis obligé de vous détester plus que Cléveland. Car n'est-ce pas sur moi que retombent toutes vos perfidies ? Ne vous ai-je pas introduit dans sa maison ? N'est-ce pas sur mon témoignage qu'il a pris pour vous de l'estime & de la confiance ? Lorsque je vous reproche ici nos malheurs communs , n'a-t-il pas droit de me reprocher en particulier tous les siens ? Mais qu'avez-vous fait de son épouse , continua Bridge ? Vous êtes-vous hâté de combler bientôt notre honte ? Vos infames desirs ont-ils tardé bien long-temps à se satisfaire ? C'est sans doute de concert avec elle , que vous nous avez trahis , & que vous avez insulté ensemble plus d'une fois à notre infortune & à nos peines.

Malgré l'obstination de Gelin dans son crime , j'ai su de mon frère que ces reproches l'avoient pénétré jusqu'au fond du cœur. Il ne se défendit que par quelques paroles confuses & embarrassées. Cependant , étant pressé de nouveau , & sans doute avec trop peu de ménagement , de s'expliquer sur le lieu où il avoit laissé Fanny , & sur la manière dont il vivoit avec elle , il répondit fièrement qu'elle étoit en sûreté , & qu'il auroit toujours pour elle plus de considération que je n'en avois eu. Ces derniers mots piquèrent Bridge. Comment , perfide , reprit-il , tu prétends donc la garder ? Aussi long-temps , lui dit l'autre , qu'elle sera contente de mes services , & qu'elle aura besoin de mon secours.

Peut-être mon frere eut-il tort de ne pas lui demander l'éclaircissement de ces paroles. Quoique je n'y visse pas plus clair que lui lorsqu'il me les rapporta, j'ai conçu long-temps après, qu'avec un peu plus d'explication, elles eussent peut-être servi à me faire pénétrer dans ce fatal mystere ; & , si cette connoissance n'avoit rien changé à mes malheurs, elle auroit pu me donner un peu plus de force pour les supporter. Peut-être que Gelin, par un reste d'honneur & d'amitié, alloit lui découvrir non-seulement la retraite de mon épouse, mais encore le motif de sa fuite, & les circonstances qui pouvoient en diminuer le crime & la honte. Il y a du moins de l'apparence qu'avec un peu plus de modération, Bridge eût évité le malheur qui le menaçoit. Mais il étoit entraîné tout-à-la-fois par l'ascendant de son mauvais sort & du mien ; & lui qui étoit le plus doux & le plus patient de tous les hommes, se livra trop tôt au juste ressentiment qu'il eut de se voir insulté par un ami perfide. Aussi long-temps, s'écria-t-il, qu'elle aura besoin de tes services ? Loin de marquer du repentir, comme je me l'étois figuré, tu joins donc la raillerie à l'ingratitude, & l'outrage à la trahison ? Va, nous prendrons des voies plus sûres pour tirer raison de tes perfidies. Et en même-temps qu'il prononçoit ces paroles avec beaucoup de feu, il s'efforça de le saisir au collet & de l'arrêter, pour le conduire ensuite à mon vaisseau, où nous aurions tenu conseil sur la maniere dont nous devions en user avec lui.

Gelin étoit vigoureux. Il échappa des mains de mon frere, & il prit la fuite. Cependant, étant poursuivi de près, & se voyant dans la nécessité de repasser auprès de la chaloupe, où il ne pouvoit manquer d'être arrêté par nos An-

glois , qui paroïſſoient même l'avoir déjà apperçu & venir à ſa rencontre , il ne ménagea plus rien pour ſauver ſa liberté. Il mit l'épée à la main , & , ſe tournant tout-d'un-coup vers mon frere , il fondit ſi impétueuſement ſur lui , que , quoiqu'il eût le temps de tirer auſſi la ſienne , & de ſe mettre en déſenſe , il ne put éviter de recevoir un grand coup qui le perça d'outré en outre. L'infortuné Bridge tomba ſans force. Gelin , en retirant ſon épée du ſein de ſon ami , en vit ſortir un ruiſſeau de ſang. Ce ſpectacle l'émut juſqu'au fond du cœur. Il en oublia l'intérêt de ſa liberté & de ſa vie ; & la tendreſſe de l'amitié prenant le deſſus ſur toutes les autres paſſions , il ſe jeta par terre à corps perdu , pour embraffer mille fois celui qu'il venoit de maſſacrer.

Pendant qu'il le ſerroit de toute ſa force , en lui demandant pardon , & en pouſſant des cris pitoyables , les trois Anglois , qui avoient redoublé leur courſe en voyant de loin le combat , s'approchèrent du lieu où couloit le ſang de leur Maître. Dans la fureur qu'ils ſentirent à cette vue , ils ne s'arrêtèrent point à diſtinguer ſi c'étoit haine ou amitié qui tenoit Gelin attaché ſur ſon cadavre. Ils le percerent de pluſieurs coups , ſans que ce malheureux garçon jettât une plainte , ni qu'il fît le moindre mouvement pour ſe défendre. Mon frere reſpiroit encore ; mais il avoit perdu tout-à-fait la connoiſſance. Ils tinrent conſeil enſemble ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme ils étoient incertains de ce qu'il pouvoit leur arriver de la part des Eſpagnols , ſ'ils étoient découverts auprès de deux corps qui paroïſſoient ſans vie , ils conclurent que le plus ſûr pour eux étoit de regagner promptement le vaiſſeau avec le cadavre de leur Maître. Ils firent avancer la chaloupe vis-à-vis du lieu du combat , qui étoit le

rivage même de la mer , & s'embarquant aussitôt , ils arriverent à bord à l'entrée de la nuit.

Un si funeste accident se répandit en un instant par-tout le Vaisseau. Brigde étoit chéri de tout le monde. Sa mort , qui passa d'abord pour certaine, fit pousser des cris aux plus insensibles. Quelque peu de part que j'eusse pris , depuis notre départ de Sainte-Hélène , à ce qui se passoit autour de moi , je fus frappé d'entendre un bruit que je n'y avois jamais entendu. Je craignis que dans l'absence de mon frere , qui faisoit l'office de mon Lieutenant , il ne se fût élevé quelque désordre parmi les Matelots , & j'envoyai pour s'en informer un valet qui étoit toujours dans ma chambre auprès de moi & de ma famille. Le bruit cessa , mais mon valet ne revint point. On l'avoit arrêté par la même raison qui faisoit que ma chambre étoit le seul endroit du vaisseau où notre perte ne fût point encore connue , c'est-à-dire , pour ménager ma belle-sœur , sa fille & moi , dont on jugeoit bien que la douleur ne manqueroit point d'être extrême. Nos gens avoient eu cette attention. C'étoit rendre en effet un service considérable à ma belle-sœur & à sa fille , que de leur épargner les vifs transports que cause presque toujours une douleur subite & imprévue , & de prendre des mesures pour les y préparer. Mais pour moi , qui étois accoutumé plus que jamais à juger d'un événement au premier coup d'œil , & à le dépouiller de toutes ses circonstances , pour l'envisager en lui-même , il importoit peu de quelle maniere le plus affreux malheur me fût annoncé. Dans l'état où j'étois , la mort de mon frere étoit ce qui pouvoit m'arriver de plus funeste. Peut-être n'en aurois-je pas porté le même jugement avant qu'elle fût arrivée : mais c'est qu'il ne me seroit pas tombé

alors dans l'esprit qu'elle fut possible , ou du moins qu'elle put être si prochaine , & qu'occupé comme j'étois de l'infidélité de mon épouse , je n'avois rien de plus terrible devant les yeux , que le sujet pré sent de mes peines.

J'attendois le retour de mon valet , ou plutôt , mon inquiétude & ma curiosité avoient cessé avec le bruit , lorsque ce même garçon que j'avois envoyé , étant rentré dans ma chambre , me pria à l'oreille d'en sortir un moment. Un des trois Anglois qui avoient accompagné mon frere à la Corogne , étoit dehors à m'attendre. Il m'apprit en peu de mots , non que son maître fût mort ou mourant , mais qu'ayant été blessé à terre , il l'avoit ramené heureusement avec ses compagnons , & qu'avant que de m'informer de cette nouvelle , ils avoient eu soin de le mettre dans un endroit commode , pour lui faire rappeler ses esprits & pour panser sa blessure. Il ajouta que c'étoit la crainte de m'alarmer trop qui leur avoit fait prendre cette précaution ; & qu'ils s'étoient même crus obligés de m'avertir encore avant ma belle-sœur , afin que je pusse régler moi-même de quelle manière je souhaitois qu'on lui communiquât cette triste aventure. Je le louai de sa sagesse & de sa discrétion , & je me fis mener aussi-tôt dans la chambre où ils avoient mis mon frere. Je donnai ordre qu'on ne parlât de rien aux Dames jusqu'à mon retour. Quoique je ne fusse point sans inquiétude en allant , j'étois si éloigné de croire mon cher Bridge dans l'état où je l'allois voir , que je n'avois pas même conçu que sa blessure vînt d'une autre cause qu'une chute ou de quelque autre accident ordinaire. Cependant , l'air de langueur , & le profond silence avec lequel il me tendit les bras , au moment qu'il me vit paroître , me fit naître tout-d'un-coup d'étranges soupçons.

J'approchai pour l'embrasser. Il étoit pâle , sans force , presque hors d'état de prononcer une parole ; en un mot , tel qu'il devoit-être après avoir perdu presque tout son sang par sa blessure , & après un évanouissement de deux heures dont il ne faisoit que revenir. Je lui demandai à lui-même , par quelle funeste aventure il se trouvoit réduit à cette extrémité. Quoiqu'il pût à peine ouvrir la bouche , sa réponse me fit pressentir toute l'horreur du sort qui m'attendoit , en réunissant à mes peines présentes l'idée des nouvelles douleurs dont j'étois menacé. Il m'apprit la rencontre qu'il avoit faite de Gelin , l'entretien qu'il avoit eu avec lui , le peu de lumieres qu'il en avoit tirées ; mais qu'il jugeoit suffisantes , me dit-il , pour confirmer la honte de mon épouse , & pour me faire oublier éternellement cette misérable. Il me parla de son combat , & de l'action de Gelin qui s'étoit jetté sur lui pour l'embrasser , après l'avoir percé d'un coup d'épée. Pour sa mort il ne put m'en apprendre que ce qu'il s'étoit fait raconter lui-même par ses gens depuis qu'il étoit revenu de son évanouissement. Il demeura quelques moments en silence après ce discours , comme pour reprendre haleine , & il me regardoit d'un œil aussi abattu par la douleur , que par l'épuisement de ses forces. Voilà , mon cher Cléveland , reprit-il , l'état de votre fortune & de la mienne. J'ai cet avantage sur vous ; que je touche au moment où l'on perd le sentiment des plaisirs & des peines , & où tout devient égal & indifférent par la mort. Cependant , en faisant réflexion , ajouta-t-il , sur ce qui se passe actuellement dans mon cœur , j'ai peine à comprendre que je puisse être aussi insensible qu'on le prétend , lorsque j'aurai perdu le peu de vie qui me reste. C'est de quoi je m'entretenois lorsque vous êtes entré dans ma cham-

bre. Je fais dans quelle situation je vous laisse , troublé , languissant , accablé de douleur , & privé de la consolation que vous étiez sûr de trouver toujours dans un frere , qui n'avoit rien de plus cher que vous. Je laisse dans le même état mon épouse & ma fille. O Dieu ! serai-je tranquille dans votre sein même avec de si tristes souvenirs ?

Quoique le témoignage de mes propres yeux m'assurât , autant que son discours , de l'extrême péril où étoit sa vie , je ne lui répondis qu'en l'exhortant à bien espérer de la bonté de son tempérament & de la force des remèdes ; & , malgré les incroyables agitations de ma douleur , je me rendis le maître de tous mes mouvements. Les efforts que je fis pour étouffer jusqu'à mes soupirs , furent si violents que je sentis plus d'une fois cette espece de frémissement que je m'imagine que l'ame doit éprouver lorsqu'elle est prête à se séparer du corps. Cependant , un moment de réflexion sur la nécessité dont il étoit pour l'intérêt de mon frere , de ma belle-sœur , de mes enfants , & pour le mien même , de conserver toute la liberté de mon esprit , me fit trouver assez de force pour suspendre ainsi les effets du plus vif & du plus invincible désespoir. Qu'on ne s'imagine point qu'en faisant étalage de ma fermeté , j'aie ici en vue cette fumée qu'on appelle gloire , & l'estime de ceux qui appréhendent mes malheurs & ma constance. Hélas ! si je ne l'ai point dit assez , je veux le répéter encore ; je ne demande que leur compassion.

Le Chirurgien du vaisseau , à qui j'ordonnai en particulier de me dire naturellement ce qu'il pensoit de sa blessure , me confirma dans l'opinion que j'en avois formée. Elle est si mortelle , me dit-il , que je ne conçois point comment il a pu vivre un moment après l'avoir reçue. Tous les

intestins sont percés , & vous ne devez espérer à présent de le conserver qu'aussi long-temps que le Ciel voudra faire un miracle. Je me rapprochai du malade après cette sentence. Il prévint ce que j'avois dessein de lui dire , en me priant instamment de lui procurer la vue de son épouse & de sa fille. Je trouvai cette demande si juste , & je craignis si fort qu'il ne fût privé de la consolation de les embrasser pour la dernière fois , que je le quittai sur le champ , pour aller préparer ma belle-sœur à cette visite. Mes gens , qui me virent passer , me proposèrent de mettre à la voile avant la nuit , de peur que nous ne fussions exposés le lendemain , de la part des Espagnols , à quelques recherches qui pourroient nous causer de l'embarras. J'y consentis. On leva l'ancre aussi-tôt. Je ne m'arrêtai point un instant à donner un ordre , & je ne fus guère plus long-temps à déclarer à ma belle-sœur qu'il falloit s'armer de courage & de résolution , pour voir son époux dans un état auquel elle ne s'attendoit point. Cette courte absence m'ôta néanmoins la satisfaction de recevoir les derniers soupirs de mon cher frere. Il expira avant que je pusse être de retour dans sa chambre , c'est-à-dire , quatre minutes après que j'en fus sorti.

Quelque habitude que j'eusse prise de dépouiller , comme j'ai dit , tous mes malheurs de leurs circonstances , pour n'y considérer que ce qu'ils avoient de réel , j'avoue que c'en fut une bien terrible & bien insupportable que cette tromperie du sort qui sembloit ne m'avoir éloigné de mon frere pendant un instant , que pour saisir aussi-tôt cette occasion de me le ravir. A peine lui avois-je dit quatre mots , depuis que j'avois été averti de sa blessure. Mille sentimens tendres

que la douceur & l'amitié avoient fait naître en confusion dans mon cœur, s'y trouvoient referrés sans pouvoir éclater. Je m'étois contraint auprès de lui, pour le ménager dans l'état où je l'avois vu, & je me trouvai obligé, en apprenant sa mort, de me faire encore plus de violence pour ménager ma belle-sœur & sa fille, & pour les porter à la modération par mon exemple. Je sortois de ma chambre avec elle, lorsqu'un valet vint au-devant de moi. Il est trop tard, Monsieur, me dit-il, la larme à l'œil, mon Maître vient d'expirer. Ma belle-sœur & sa fille l'entendirent. Leurs cris & leurs efforts pour courir, l'une à son époux, l'autre à son pere, surpassent toutes mes expressions. J'eus une peine infinie à les arrêter, avec le secours de quelques-uns de mes gens, & à les faire retourner à ma chambre, où je les laissai gémir en liberté. Madame Lallin, & leurs femmes, y étoient pour s'opposer à leurs transports. Je les priai de prendre ce soin, tandis que je me retirai dans un coin opposé, & que je m'y livrai à cette sorte de douleur qui est le plus mortel poison de l'ame, parce que rien ne s'en répand au-dehors, & qu'elle s'enivre, en quelque sorte, en le dévorant tout entier.

Cependant, après avoir passé quelque-temps dans cette triste occupation, je ne pus refuser de répondre à quelques-uns de mes gens qui entrèrent brusquement dans ma chambre, en demandant à me parler. Drinck, l'un de ceux à qui j'avois donné le plus d'autorité, me dit d'un air effrayé, qu'on appercevoit sur Mer un spectacle épouvantable, & qu'il étoit à propos que je sortisse un moment pour en juger moi-même. Je montai sur le pont; il étoit encore nuit, mais l'obscurité ne servit qu'à me faire découvrir plus

aisément ce qui se présenta à mes yeux. C'étoit un globe de flammes qui paroïsoit assez éloigné , & qui s'élevoit vers le Ciel avec une activité extrême. Après l'avoir considéré long-temps sans pouvoir m'imaginer ce qui pouvoit lui servir d'aliment au milieu des eaux , je me figurai à la fin que ce devoit être quelque vaisseau où le feu avoit pris , & qui étoit par conséquent dans le dernier péril. Je donnai ordre aussi-tôt qu'on tournât la voile de se côté-là pour lui apporter du secours. Je fis même tirer quelques coups de canon , & allumer plusieurs flambeaux , pour avertir l'équipage de notre approche. Cette précaution ne fut point inutile. Un moment après nous vîmes paroître deux chaloupes , remplies chacune de quinze ou seize personnes qui nous tenoient les bras , en demandant d'un ton pitoyable d'être reçues à bord , & d'être secourues. Je ne balançai point à leur permettre de monter dans le vaisseau. Ils racontèrent leur infortune. Le feu s'étoit mis en effet dans leur bâtiment , & ils avoient couru risque d'être consumés par les flammes. C'étoient des François qui venoient de la Martinique , & qui retournoient à Nantes en Bretagne, où ils étoient nés presque tous. J'ordonnai qu'ils fussent traités avec humanité. Ils me demandèrent quelle route je tenois. Je l'ignorois moi-même. Nous n'étions pas encore bien éloignés de la côte d'Espagne. Malgré le trouble de ma douleur , & l'image présente de la mort de mon frere , je ne pouvois oublier que mon épouse étoit sans doute à la Corogne , & qu'il dépendoit peut-être de moi de me saisir d'elle. L'embarras où me jettoit cette pensée achevoit de me déchirer le cœur , & je fus long-temps avant que d'en venir même à la délibération. J'avois honte de sentir que l'amour m'inté-

ressât encore pour elle jusqu'à ce point. Je soupirois , je prenois intérieurement le Ciel à témoin de mes peines ; mais je ne pouvois me résoudre à quitter un lieu où j'avois raison de croire qu'elle étoit. Cependant , les dernières paroles de mon frere s'étant présentées à mon esprit dans toute leur force , le sentiment de ma honte se réveilla tellement que je pris mon parti tout-d'un-coup. Eloignons-nous , dis-je brusquement à mes gens , fuyons cette malheureuse côte à force de voiles ; gagnons Nantes ; puisque la charité m'oblige , après avoir reçu ces honnêtes François , de les remettre dans leur pays. C'est notre route pour l'Angleterre ; & il m'est indifférent d'ailleurs en quel endroit du monde j'aile achever ma triste vie. Quoique cette résolution n'eût point été l'effet d'un raisonnement tranquille , je m'y confirmai de plus en plus en avançant.

Le vent qui continua de nous être contraire , rendit notre voyage extrêmement long & pénible. Je le passai dans un abattement si profond , que je ne fis pas même usage de mon esprit pour méditer & pour réfléchir. Toute la capacité de mon ame , si j'ose parler ainsi , étoit employée en sentiment. Il se trouva , parmi les François que j'avois à bord , quelques personnes de mérite , qui étant bientôt informées de mes pertes , s'offrirent officieusement à me consoler par leur compagnie & par leur entretien. Je les priai de rendre ce service à ma belle-sœur , & ils s'y prirent avec tant d'esprit & de politesse , que leurs soins ne lui furent pas tout-à-fait inutiles. Pour moi , qui étois aussi peu capable de desirer de la consolation que d'en recevoir , je me tenois renfermé du matin au soir dans le cabinet qui touchoit à ma chambre , & je n'y voulois même

souffrir la présence de personne. J'étois sans livres ; j'avois toujours fait fort peu de cas de ceux que j'avois en Amérique, & quoiqu'ils eussent servi pendant long-temps à m'occuper, je les comptois presque pour rien ; de sorte qu'espérant d'être bientôt en Europe, j'avois négligé d'en prendre sur le vaisseau, en partant de la Havana. Je n'avois donc, pour me soutenir contre le poison qui me rongeoit le cœur, que le secours invisible du Ciel, & la force de mon tempérament.

Nous arrivâmes enfin à Nantes. Le bon office que j'avois rendu aux Habitants de cette ville en recevant leurs Concitoyens dans mon vaisseau, m'y procura un accueil honnête & plein d'amitié. On m'y offrit d'abord toutes sortes de plaisirs & de divertissemens ; mais je ne tardai guere à déclarer que les marques de joie m'importunoient ; & que, dans la disposition où j'étois, la plus grande faveur qu'on pût me faire, étoit de me laisser seul & en liberté. J'employai les premiers jours à faire ensevelir honorablement mon cher frere. Hélas ! que je lui portai d'envie, en lui voyant prendre possession de la paix éternelle dans l'asyle du tombeau !

La misere où la plupart des François que j'avois amenés se trouvoient réduits par la perte de leur vaisseau, me fit naître une envie que j'exécutai avec l'applaudissement & l'admiration de tous les Nantois. C'est de leur faire présent du mien. J'étois riche, peu attaché à mes richesses, & extrêmement sensible à la compassion. C'étoit me satisfaire moi-même, que de leur accorder cette faveur. Elle fut regardée néanmoins comme un effet inoui de générosité. Rien ne me pressoit de me rendre en Angleterre ; je pouvois toujours y passer facilement de France, où les occasions s'en présentent à tous moments dans

tous les ports. Je récompensai aussi fort libéralement les Matelots qui m'avoient servi depuis la Havana, & je ne retins que six Domestiques, avec les femmes de ma belle-sœur & de Madame Lallin.

En abordant en Europe, je fis réflexion, malgré mon accablement, que j'avois des soins & des mesures à prendre dont rien ne pouvoit me dispenser. Il falloit pourvoir à l'éducation de mes enfans, & à celle de la fille de mon malheureux frere, qui ne devoit pas m'être moins chere que mes deux fils. Il falloit chercher une retraite pour ma belle-sœur & Madame Lallin, & leur assurer une honnête subsistance. J'étois assez riche en argent comptant, pour satisfaire à ces obligations, & rien ne pouvoit me causer d'inquiétude de ce côté-là, sur-tout par rapport aux deux Dames, à l'égard desquelles il m'étoit facile de m'acquitter en leur laissant à elles-mêmes le choix de leur demeure. Mais, quoique je fusse en état de faire élever honnêtement mes deux fils & la petite Bridge, je ne me déterminai pas aisément sur le lieu ni sur la méthode de leur éducation. Pour la méthode, j'aurois souhaité qu'il m'eût été possible de la régler moi-même, & de faire pour eux ce que ma mere avoit fait pour moi. Je m'entretins même long-temps de cette idée; mais je ne me trouvois point l'esprit assez tranquille pour une entreprise qui eût demandé toute mon attention & tous mes soins. Je considérois d'ailleurs que la profonde tristesse qui régnoit dans mon ame, ne pouvoit manquer de se répandre sur mes instructions, & de communiquer peut-être quelque chose de trop sombre & de trop farouche à des enfans de cet âge. Ajoutez que j'avois appris par mon propre exem-

ple que les méthodes singulieres d'éducation , quelques sages qu'on les suppose , ne produisent pas toujours un effet avantageux. Nous sommes faits pour la société ; la droite raison veut donc que les premières leçons qu'on nous donne répondent à cette destination naturelle. Il me semble que c'est en écarter un enfant , que de le retenir dans la solitude , & de l'empêcher de prendre , dès ses premières années , les connoissances dont il doit faire un perpétuel usage pendant le cours de sa vie. Les préceptes de la Philosophie sont , à la vérité , de tous les temps & de tous les âges : mais , comme on ne peut les regarder dans leur plus grande utilité que comme des aides & des moyens de sagesse , c'est-à-dire , comme des regles qui doivent nous diriger & nous soutenir dans l'exercice de nos devoirs , il est clair que leur connoissance doit être précédée , ou du moins toujours accompagnée de celle de ces mêmes devoirs ; sans quoi je ne vois point qu'elle puisse produire de fruit raisonnable & assuré. Or , les plus naturels & les plus indispensables par conséquent de tous nos devoirs , sont ceux de la société ; & ce n'est point par de simples spéculations qu'on peut s'en instruire ; ils forment promptement la science du monde , qui ne s'apprend guere autrement que par la pratique. Ainsi je conclusois que la méthode la plus utile que je pusse choisir pour l'éducation de mes enfans , étoit de les faire entrer dans le train commun , en les mettant dans une école publique : non que cette voie n'ait peut-être aussi ses inconvénients , mais je les trouvois légers , en les comparant avec le grand nombre & la solidité de ses avantages.

Après m'être arrêté à cette méthode , il étoit :

question de me déterminer sur le lieu. Je me trouvois en France ; il m'étoit libre d'y demeurer, ou de passer en Angleterre. Mais, n'ayant pas dessein de m'éloigner de mes enfans, j'aurois voulu connoître dans l'un ou l'autre de ces deux Royaumes, une ville dont le séjour fût également convenable pour eux & pour moi. Il ne falloit pour eux qu'un Collège, ce qui n'étoit pas difficile à trouver ; mon embarras rouloit sur moi seul. Après tant de pertes & de malheurs essuyés, dans quel endroit du monde me convenoit-il de chercher un asyle ? Si je ne suivois que le mouvement aveugle d'une douleur incessamment présente, je n'avois plus d'autre asyle à desirer que le tombeau. Je n'étois plus capable de mettre aucune différence d'estime & de goût, entre une demeure & une autre demeure. L'excès de ma tristesse me faisoit regarder tout avec indifférence, pour ne pas dire avec aversion & avec dégoût. Semblable à un malade qu'une fièvre brûlante tient attaché au lit de douleur, le feu qui coule dans ses veines éloigne le sommeil de ses yeux, & ne lui laisse pas goûter un moment de repos : il se tourne mille fois ; il change à tout instant de situation, pour en trouver une qui soulage ses peines cruelles ; il étend ses membres fatigués vers toutes les parties de son lit, & il espere en vain de celle où il s'avance, le soulagement qu'il n'a pu trouver dans celle qu'il a quittée ; chaque posture nouvelle que son inquiétude lui fait prendre, lui paroît toujours la plus douloureuse & la plus insupportable. Ainsi, en ne consultant que l'agitation de mon ame, je ne voyois point de lieu sur la terre qui pût s'attirer ma préférence, & me faire naître le moindre espoir de remède ou d'adoucissement pour mes peines.

Mais j'avois peut-être quelque chose de plus consolant à attendre de ma raison. Quoique les ressources qu'elle m'offroit fussent encore impuissantes, je savois du moins, par l'expérience du passé, que, si mes maux présents n'étoient pas absolument incurables, c'étoit d'elle seule que je devois en espérer la guérison. Sans ressentir encore l'efficacité de son secours, j'en connoissois la force ; & je n'ignorois point par quelle voie elle me feroit retrouver le repos, si je pouvois prendre assez sur moi-même pour suivre sa direction. La principale difficulté consistoit donc à me mettre en état de l'écouter, & de recommencer peu-à-peu à goûter ses principes que ma douleur n'avoit point détruits, mais dont elle avoit comme suspendu l'usage. J'avois besoin pour cela de choisir une demeure où je pusse trouver, soit dans le commerce des personnes avec lesquelles j'aurois à vivre, soit dans le renouvellement de mon ancienne application à l'étude, des moyens & des facilités pour apaiser la révolte de mes sens, & pour faire reprendre tout son empire à ma raison. Il est vrai néanmoins que ma dernière infortune étoit de telle nature, qu'elle demandoit des remèdes plus forts que celles qui l'avoient précédée. Tout ce qui ne subsiste plus peut être oublié : le ressentiment des outrages, celui de la perte des biens & d'une condition misérable s'éteint par la succession des années qui en affoiblit le souvenir. La perte même des personnes chères, quelque douloureuse qu'en aient été les circonstances, n'est point un mal à l'épreuve du pouvoir du temps : les regrets & les desirs s'enfevelissent à la fin avec les espérances. Mais l'infidélité d'une épouse, avec les noires circonstances que j'ai rapportées, une douleur aussi jus-

te que je m'imaginois la mienne, dont la cause toujours subsistante se représentoit sans cesse à ma mémoire, pouvoit-elle cesser un moment de m'affliger? Quel temps ma raison pouvoit-elle choisir pour arrêter les plaintes continuelles de mon cœur, ou pour se faire entendre parmi tant de tristesse & de confusion!

Cependant l'espoir que je fendois sur son secours, fut le seul motif qui me fit préférer Saurmur à tous les lieux où j'aurois pu fixer ma demeure & celle de mes enfants. Cette Ville étoit alors dans un haut degré de splendeur, & sa réputation ne pouvait être établie sur deux meilleurs titres, puisqu'elle la devoit aux Sciences & à la Religion. Elle étoit remplie de personnes pieuses, de Professeurs habiles, & d'une infinité d'étrangers qui s'y rendoient de tous les pays protestants pour y puiser la sagesse & la vertu, comme dans leur source. Mes enfants ne pouvoient être élevés dans une meilleure école; & je crus que pour moi-même il y avoit peu de lieux où je pusse me promettre autant de soulagement & de solide consolation. Dans quelque partie du Monde que fût mon infidelle, mon dessein, comme je l'ai déjà dit, n'étoit pas de la chercher. Il me sembloit au contraire, que, malgré tout l'amour que je conservois encore pour elle, j'eusse refusé de la voir, si le hasard m'en eût présenté l'occasion. La seule résolution que j'eusse pu prendre par rapport à elle, si j'eusse connu le lieu de sa demeure, eût peut-être été de la faire arrêter, sans lui laisser savoir que ce fût par mes ordres, & de la faire renfermer dans quelque lieu de sûreté, où sa clôture m'auroit répondu pour toute sa vie de la sagesse de sa conduite. Ce n'étoit point un desir de vengeance qui m'inspiroit cette pensée :

Qu'elle vive, disois-je, malgré l'amer sentiment de ma tendresse & de ma foi méprisées, qu'elle soit même aussi heureuse que sa lâcheté la rend indigne de l'être : Que tout le bonheur qu'elle m'a ravi se joigne au sien, pour lui en composer un plus parfait ; ou, si la justice du Ciel demande qu'elle soit punie, que ce ne soit du moins que par son repentir & par ses remords ! Mais je dois trop à la mémoire du Vicomte d'Axminster, pour souffrir que sa fille le déshonore, s'il dépend de moi de l'empêcher. Je me saisirai de sa personne, & je la renfermerai dans un lieu sûr, mais commode, où je lui procurerai encore tous les agréments qui seront en mon pouvoir. Elle est douce, ajoutois-je : la mort de Gelin lui fera sans doute ouvrir les yeux sur son crime ; elle ne souffrira point impatiemment la retraite. Elle y vivra peut-être contente, & je serai le seul misérable.

C'est ainsi que l'ancienne habitude que j'avois formée de modérer mes passions, me soutenoit encore contre celles qui n'avoient pas pris tout à fait l'ascendant sur ma raison. Jamais la haine & la vengeance n'ont eu la force de répandre leur poison dans mon cœur. Il n'y a que la douleur & l'amour qui y aient disputé l'empire à la sagesse. Mais ces deux tyrans n'y ont fait que trop de ravage, & j'ignore encore quand il plaira au Ciel de me délivrer tout-à-fait de leur pouvoir.

Aussi-tôt que je fus fixé dans ma résolution d'aller à Saumur, je communiquai mon dessein à Madame Lallin & à ma belle-sœur, & je les priai en même-temps de penser elles-mêmes à se choisir une retraite. Leur réponse fut plus prompte que je ne m'y étois attendu. Elle fut si unanime, que je ne doutai point qu'elle ne fût concer-

tée. Nous ne vous quitterons point , me dirent-elles presque en même-temps : c'est notre résolution , & nous vous prions de ne pas vous y opposer. Vous avez besoin d'être consolé ; personne ne vous rendra ce service plus volontiers que nous. Et , comme je leur voulois faire entendre que j'étois résolu de mettre mes enfans dans une école publique , elles me représenterent qu'ils étoient encore trop foibles pour être confiés à des mains étrangères. Madame Lallin me promit de servir de mere à mes deux fils , pendant que ma belle-sœur s'occuperoit de l'éducation de sa fille. Ses instances furent si pressantes , que , n'ayant point d'objection raisonnable à lui faire , je m'y rendis sans difficulté ; de sorte que , continuant ainsi à m'aveugler plus que jamais sur la principale cause de mon malheur & de celui de mon épouse , je consentois imprudemment à ce qui devoit servir à le perpétuer. Nous convinmes de nous rendre incessamment à Saumur & d'y louer une maison où nous vivrions en commun. Quoique mon nom ne fût point assez célèbre pour m'attirer des distinctions , nous réglâmes que j'en prendrois un autre , voulant éviter tout ce qui pourroit sentir l'éclat , & s'opposer à l'application que je me proposois d'apporter à l'étude. Les deux Dames en prirent aussi d'absolument inconnus. Nous partîmes de Nantes , immédiatement après la conclusion de la Paix de 1667 , entre la France & l'Angleterre ; & nous fîmes en peu de temps notre voyage , qui étoit court & facile.

La paix avoit amené tant d'étrangers à Saumur , que ce ne fut pas sans peine que nous trouvâmes une maison commode. Mon premier soin fut de la meubler de livres , & de tout ce qui pouvoit servir à mes nouveaux projets de Philosophie. Je l'avois choisie dans un endroit écarté de la Ville ,

à dessein d'y être maître de mon repos , & de régler à mon gré le temps de ma solitude & celui de mes communications au-dehors. Je laissai le gouvernement de mon ménage & de mes enfants à mes deux compagnes ; & , renfermé du matin au soir dans mon cabinet , je recommençai à me nourrir de lecture & de réflexions ; cher exercice qui avoit fait toute la douceur des premières années de ma vie , & dont je me flattois de retirer les mêmes fruits. Quoique j'eusse passé plusieurs années sans livres , les traces de mes anciennes études subsistoient encore ; de sorte que , sans avoir besoin de remonter aux éléments , il me fut facile de reprendre des voies que je n'avois jamais perdues de vue tout-à-fait. Je les repris au point même où je les avois quittées ; c'est-à-dire , que , comptant toujours sur la solidité des principes dont je m'étois rempli dans ma première jeunesse , je cherchai dans mes livres & dans mes réflexions , par quel moyen j'en devois faire l'application à l'état présent de mon ame. Cet objet m'occupa pendant quelques semaines. J'y réunis tous mes efforts & toute mon attention ; je dis l'attention & les efforts dont j'étois capable : car il faut que je confesse ici à ma honte , ou à celle même de la Philosophie , ma solitude extérieure & mon assiduité apparente à l'étude furent d'infidèles images de la disposition intérieure de mon esprit. Dans le temps que j'avois les yeux attachés sur un livre , insensiblement mon attention s'en éloignoit , pour se transporter dans tous les lieux où s'étoit passée la scène de mes pertes & de mes malheurs. Elle se fixoit sur le spectacle sanglant de ma fille & de Madame Riding , égor-gées à mes yeux & dévorées par des tigres revêtus d'une figure humaine ; sur mes horribles souffrances dans les déserts de l'Amérique ; sur la

mort déplorable de Milord Axminster ; sur l'infidélité & la fuite honteuse de mon épouse ; sur l'effet funeste de la générosité & de l'amitié de mon cher Bridge ; enfin , sur tous les coups cruels que j'avois reçus de la fortune , & par un ressentiment de l'avenir , sur ceux que j'avois encore à appréhender. Cette représentation terrible n'agissoit guere moins vivement sur mon cœur , que n'avoit fait auparavant la présence même des objets ; & , lorsque je revenois à moi faute de constance & de force pour soutenir plus longtemps une si triste considération , je me trouvois ordinairement les yeux tout en larmes , & le cœur gros de soupirs , qui cherchoient violemment à s'ouvrir un passage. S'il m'arrivoit quelquefois de m'attacher d'une maniere plus ferme à ma lecture , j'étois bien éloigné d'en tirer l'utilité que j'en avois attendue ; les conclusions que j'en déduisois , ne se faisoient point sentir à mon ame ; mes méditations étoient seches & stériles ; j'appercevois des vérités , mais sans découvrir le rapport qu'elles pouvoient avoir à ma situation , & sans savoir de quelle maniere il falloit les employer pour les rendre propres à me servir de remede. Est-ce-là , disois-je quelquefois avec étonnement , après quantité d'inutiles réflexions , est-ce-là cette source de paix & de sagesse , où je pouvois autrefois si heureusement ? Sont-ce là les mêmes principes sur lesquels ma force & ma tranquillité étoient autrefois bien établies ? Est-ce de leur côté , ou du mien , qu'il est arrivé du changement ? Je comprends qu'ils ont pu me manquer au besoin , lorsque le trouble insurmontable de mon imagination les déroboit à ma vue : comment me ferois - je senti alors de leur influence ? Ils ne pouvoient ni se faire appercevoir , ni se faire entendre d'une ame qui ne voyoit & qui n'écoutoit qu'à

sa douleur. Mais qui les empêche à ce moment de reprendre sur elle leur ancien empire ? Je m'efforce ici de les rappeler ; je les cherche ; je les invoque ; je leur ouvre un cœur malade & affligé , qui languit en attendant leur secours. Pourquoi tardent-ils à le lui faire éprouver ? Que ne lui rendent-ils le calme qu'il desire , ce calme heureux dont il jouissoit autrefois , & dont il croyoit leur être redevable.

L'impuissance de mes lectures & de mes réflexions me fit penser à la fin qu'il falloit nécessairement qu'il y eût quelque erreur dans le fond de ma Philosophie ; & , ne pouvant me persuader que l'inutilité de mes efforts vînt absolument d'elle , j'aimai mieux croire que c'étoit moi-même qui m'écartois du droit chemin dans mes principes , ou dans ma méthode. Voici de quelle manière je raisonnai : La nature , disois-je , ou , pour parler sans figure , la sagesse divine n'a pu permettre que les hommes fussent exposés à des maux sans remède. En leur donnant l'existence , elle s'engage , en quelque sorte , à leur donner les moyens de se conserver ; sans quoi , dans la multitude infinie d'accidents qui peuvent sans cesse leur arriver , ils seroient les plus infortunés de tous les êtres , de se trouver sujets à de continuelles douleurs , en même-temps qu'ils sont partagés de la raison , parce qu'il sembleroit alors qu'elle ne leur seroit accordée que pour les sentir. Aussi voyons-nous qu'il y a peu de maladies auxquelles la lumière naturelle , ou d'heureuses expériences ne nous fassent découvrir quelque remède. S'il s'en trouve d'incurables , elles ne doivent point être mises non plus que les monstres , sur le compte de la nature ; il suffit que , suivant les loix communes , on ne voit guere d'infirmités qui ne puissent être guéries par le secours de la médecine. Ce
soin

soin de la Providence ne s'est-il pas étendu jusques sur les bêtes ? Nous remarquons tous les jours qu'elles connoissent l'usage des simples , & de quantité de choses salutaires , qu'elles prennent pour se soulager dans leurs maladies. Ainsi la sagesse de Dieu a pourvu à la conservation de ce qui subsiste , sans en excepter les animaux privés de raison.

Or, si cette disposition paroît juste & nécessaire à l'égard du corps , cette partie de notre être , qui est sans contredit la plus basse , & qui ne tire sa dignité que de son union avec notre ame , croirons-nous , sans offenser la sagesse & la justice de notre Auteur , qu'il ait négligé la plus noble de nos deux substances , jusqu'à lui refuser des secours qu'il accorde à la plus méprisable ? La douleur & toutes les autres passions violentes , sont proprement les maladies de nos ames. Une fièvre empestée ne cause point plus de ravage dans la masse du sang , que ces tyrans ne répandent de désordre dans la raison. Seroit-il possible qu'il n'y eût point de ressource contre leurs cruelles attaques , & que le plus douloureux de tous les maux fût un mal incurable ? Il ne l'est point , ajoutois-je , où je n'ai qu'une fausse idée de la justice du Créateur. Si je réussis donc si mal à me délivrer de ma douleur , je suis certain que c'est ma faute , ou celle du remède que j'emploie : la mienne , s'il est vrai que je me sois égaré dans ma méthode , ou dans quelque'un de mes principes ; celle du remède , si la guérison de l'ame surpasse peut-être le pouvoir de la Philosophie , & si le Ciel attache un si grand effet à quelque'autre cause.

Mais, reprenois-je, quel sujet ai-je de me défier de la Philosophie ? N'est-ce pas elle qu'on a regardée , dans tous les temps , comme la regle des mœurs , & la modératrice des passions ? Les plus grands hommes n'ont-ils pas eu recours

à elle , lorsqu'ils ont eu quelque chose à guérir ou à réformer dans leur cœur ? Lui supposoient-ils un pouvoir qu'elle n'a point ; & se feroient-ils trompés comme moi , en se promettant d'elle un secours qu'elle ne pouvoit leur donner ? Là-dessus je pris la résolution de remonter mes propres traces , pour commencer un nouvel examen de mes principes & de toutes mes anciennes connoissances. La fidélité de ma mémoire me rendoit cette entreprise facile. Je me fis une étude , pendant quelques jours , de rappeler ce que j'avois appris par les instructions de ma mere , ou par mes lectures , & ce que j'avois pensé moi-même jusqu'alors de plus raisonnable en matiere de bonheur & de sagesse.

Je pris les choses jusques dans leur origine. Je me situai dans le premier moment où l'on peut supposer qu'un homme commence à faire un libre usage de sa raison. N'ayant rien de plus présent que lui-même , c'est sur son propre être que sa premiere attention doit tomber. Il en examine la nature ; il reconnoît qu'elle est composée. Deux substances différentes , & d'inégale dignité dans leur essence , se trouvent unies , & comme confondues , pour produire des actions qui leur sont communes. Chacune des deux , considérée en elle-même , n'est capable de rien moins que des opérations de l'autre , & réunies ensemble , elles produisent une même opération. Notre corps se remue , il marche , il s'agit , c'est à quoi il est propre par sa nature ; cependant , il ne se remueroit point sans le concours de l'ame qui n'est pas capable de mouvement. Notre ame reçoit les sensations de la douleur & du plaisir ; c'est aussi sa nature ; cependant elle ne les recevrait point sans le concours & l'entremise du corps , qui n'est point capable de sentir.

Voilà donc deux parties du même être , qui sont nécessaires l'une à l'autre. Le corps n'exécutera rien , sans le secours de l'ame ; & , sans l'entremise du corps , l'ame demeurera dans une continuelle apathie. Cette dépendance mutuelle établit-elle leur égalité ? Non. Je vois , au contraire , que le corps ne contribue aux actions qui lui sont communes avec l'ame , que d'une manière basse & grossière , c'est-à-dire , par de simples mouvements : s'il a quelque autre propriété qui lui soit particulière , elle n'est pas plus noble ; c'est uniquement celle de recevoir un nombre borné de figures & de combinaisons , avantage si mince , qui ne mérite pas même le nom de perfection. D'un autre côté , j'apperçois dans l'ame tous les caracteres d'une véritable grandeur. Quel nom donnerai-je à cette faculté admirable qu'elle a de connoître , de juger & de sentir ? C'est elle-même qui s'étudie , qui se contemple , qui se replie sur sa substance , & qui en démêle la nature & les propriétés. Malgré la dépendance où elle est du corps , elle s'en dégage assez pour le considérer comme un être tout différent d'elle , inférieur à elle , & qui n'a rien de plus recommandable que l'honneur de lui être uni pour composer un tout avec elle. Elle le pénètre , elle le mesure , elle l'apprécie ; elle le trouve si méprisable , qu'elle ne met guère de différence entre n'être point , & n'être comme lui qu'une vile & insensible portion de matière.

Delà , si elle s'attache à considérer tout ce qu'elle est capable d'appercevoir , elle découvre bientôt que , si elle tient à un corps matériel par des loix qu'elle ne comprend point encore , elle tient d'un autre côté à quelque chose de plus relevé & de plus digne d'elle. Pour peu

qu'elle fasse usage du pouvoir qu'elle a de réfléchir, elle parvient aux idées de l'ordre, & à celles des perfections & des vertus; &, sentant que ce qu'elle apperçoit n'est point elle-même, elle conclut que ce qui se présente si parfaitement à elle, doit avoir une réelle existence, puisque le néant ne sauroit être apperçu. Une découverte de cette importance la rend d'abord inquiète & incertaine; elle se demande ce qu'elle doit penser d'un être qui ne se manifeste à elle qu'en partie, mais par une voie si lumineuse & si sublime. Son attention augmente. Elle reconnoît sans peine qu'il doit être plus parfait qu'elle, puisque c'est lui qui l'éclaire. Mais n'a-t-elle pas d'autre liaison avec lui, que celle d'une perception simple & passagère? Comment s'est-il fait du moins qu'elle ne l'ait pas eue plutôt? Là, elle veut se replier sur le passé, pour examiner le progrès de ses connoissances, & elle reconnoît avec étonnement qu'elle ne fait que commencer à connoître.

C'est ici que son admiration redouble avec sa surprise. Elle n'a pas besoin de beaucoup d'efforts pour découvrir en même-temps l'époque toute récente de son existence, Mais de qui l'a-t-elle reçue? Elle voit manifestement qu'elle ne se l'est pas donnée. Qui l'aidera à connoître l'Auteur & la source de sa vie?

Elle sort d'elle-même, pour cette intéressante recherche. Son attention s'attache sur tout ce qui l'environne. Que d'objets se présentent à elle, & avec quelle avidité veut-elle tout approfondir! Cependant elle trouve bientôt que son examen aura moins d'étendue qu'elle n'a pensé. Dans tout ce qu'elle apperçoit, il ne s'offre rien qui soit capable d'éclaircir ses doutes. Cet immense composé qu'on appelle Monde, ne l'ar-

réte qu'un moment ; car , avec un peu d'attention sur la moindre de ses parties , elle apprend à juger de toutes les autres. Elle n'y voit que de la matiere , c'est-à-dire , une substance grossiere & insensible , dont toutes les différences ne consistent que dans la variété de ses configurations & de ses mouvements , & précisément de la même nature que celle de son corps , qu'elle a déjà reconnue & méprisée. Elle sent trop sa noblesse pour attribuer son origine à une cause si vile.

Il est vrai que parmi ces parties de matiere , qui ne lui paroissent capables que d'un mouvement passif & aveugle , elle en apperçoit quelques-unes qui semblent se mouvoir avec plus de choix & de liberté. Elle remarque que leurs actions sont trop variées , & en même-temps trop liées & trop régulières dans leur variété , pour ne pas partir d'un principe de connoissance & de raison. Leur figure d'ailleurs est exactement semblable à celle de son propre corps : elles lui paroissent tendre vers les mêmes choses , & être sensibles aux mêmes besoins. Elle en conclut qu'elles n'agissent pas seules , qu'elles sont accompagnées de quelque chose qui lui ressemble ; enfin , qu'elles sont , comme son corps , l'enveloppe de quelque être plus noble qu'elles. Heureuse découverte ! Ne seroit-ce pas à quelqu'un de ces êtres nobles & immatériels qu'elle seroit redevable de son existence ? Ils pensent ; ils sentent , ils réfléchissent comme elle : n'auroient-ils pas pu lui communiquer ce qu'ils possèdent ?

Mais s'ils lui sont semblables , comme elle n'en fauroit douter , pourquoi jouiroient-ils d'un pouvoir qu'elle sent bien qu'elle n'a point ? En supposant même qu'ils l'eussent effectivement , de

qui l'auroient-ils reçu ? car il n'est que trop clair qu'ils n'auroient pu se le donner. Non plus qu'elle, ils ne demeureroient pas long-temps dans la dépendance humiliante d'un corps, s'ils pouvoient disposer d'eux-mêmes, & changer quelque chose à leur condition. Il faut donc qu'elle abandonne l'examen de ce qui est autour d'elle, comme une considération inutile à ses recherches. Elle se trouve placée dans le monde, mais elle comprend trop bien qu'elle n'en vient point, & qu'elle ne sauroit rapporter son origine à ce qui n'étant tout au plus que son égal, n'a pu commencer non plus qu'elle d'exister sans une cause.

Cependant elle tire un fruit précieux de cette excursion qu'elle a faite au-dehors. Et, en parcourant la matière dont ce vaste Univers est composé, il lui semble qu'elle y a remarqué quelque chose qui s'est attiré comme naturellement son admiration. Ce n'est point le fond de la matière même, elle lui a paru également méprisable dans toutes ses formes : mais que doit-elle penser de cet ordre étonnant qui éclate dans l'arrangement de ses parties ? Quelle justesse de rapports ! Quelle régularités de proportions ! Quel exact enchaînement de causes & d'effets subordonnés ! D'un autre côté, quelle grandeur dans la disposition générale du dessein ! Quelle noble simplicité dans l'exécution ! Quelle uniformité constante dans sa durée ! Qui a rendu la matière capable de former ainsi le plus magnifique & le plus ravissant de tous les spectacles ? Quelque desir que l'Auteur d'un si bel Ouvrage puisse avoir de se tenir caché, il est impossible qu'on ne le reconnoisse pas à sa marche ; il faut que sa puissance soit infinie, pour avoir tiré d'une substance aussi vile que la matière, le fond de

tant de productions admirables. Sa sagesse ne doit point être plus bornée que sa puissance , pour s'être représentée d'une manière si frappante dans l'ordre & la distribution de son ouvrage. Enfin , sa bonté doit être égale à sa Puissance & à sa sagesse , pour avoir pris plaisir à répandre sur les créatures tant de splendeur & d'ornements.

Ici l'ame philosophe , que je suppose toujours attentive , sent réveiller toute la capacité qu'elle a de comparer & de réfléchir. Elle rappelle avec une joie avide les premières idées qui ont donné lieu à ses recherches ; & elle commence à voir sensiblement qu'elles se réalisent. Cet être inconnu , qu'elle n'apercevoit que par les notions vagues de l'ordre & des perfections , se dévoile , & se fait connoître à elle d'une manière presque sensible. Ses incertitudes ne sauroient durer plus long-temps. Elle tient ce qu'elle a cherché ; c'est l'Auteur de la nature , c'est le sien , c'est la source de la vie , le principe de toute lumière ; c'est la règle de l'ordre , de la sagesse , de la bonté , de la justice , de toutes les perfections & de toutes les vertus : ou plutôt c'est l'ordre même ; son essence est la sagesse , la justice & la bonté. Il est toute vertu , toute perfection & toute excellence.

Un Philosophe qui a pu s'élever une fois jusqu'à cet heureux point de connoissance , se flatte avec raison d'avoir atteint au plus haut degré de lumière où son ame soit capable de parvenir. Tout le reste n'en est plus que le développement & l'exercice. Il ira désormais de science en science , c'est à-dire , de certitude en certitude. Quelle vaste carrière s'est ouverte devant lui ! Le voilà d'abord assuré de la vérité de toutes ses idées , & de l'infailibilité de ses jugements , s'il les porte avec une considération attentive. Etant l'ouvra-

ge d'un être dont la sagesse & la bonté sont infinies, il n'appréhende point que les qualités qu'il a reçues de sa main soient des présents trompeurs. Le même fond d'intelligence qui l'a rendu capable de ces grandes idées d'ordre, de justice, de bonté & de sagesse, ne sauroit l'abandonner dans les examens moins difficiles : il a trouvé des principes, il va se faire une occupation tranquille & agréable de l'étude des conséquences.

Premièrement, il examine de nouveau la nature de son ame, pour y démêler avec plus de clarté les traits du Créateur. S'il en a reconnu de si divins dans la matiere, à quoi doit-il s'attendre dans une substance infiniment plus relevée ? En effet, il y en apperçoit deux, qui lui paroissent d'une grandeur avec laquelle rien ne peut entrer en comparaison. L'un est cette faculté même de penser, par laquelle elle est capable de connoître, & de multiplier à l'infini ses connoissances ; faculté si noble, que lui-même, qui la possède, se trouve embarrassé à l'expliquer. Il voit mieux ce qu'elle n'est pas que ce qu'elle est. Elle n'est rien d'approchant de la matiere ; toute la variété possible des figures & des mouvements de la matiere ne produira rien qui ressemble à une pensée. Elle n'est pas non plus l'harmonie, l'ordre, la justesse & la perfection qui résultent d'un certain arrangement des parties de la matiere : car, si cette harmonie & cette perfection ont une existence propre & réelle, il est clair qu'elle est dépendante de celle de la matiere ; & l'ame sent trop bien que la sienne ne dépend de rien de matériel. La répugnance même & le chagrin qu'elle ressent de se voir assujettie à son corps dans quelques-unes de ses opérations, est une preuve naturelle qu'elle ne lui doit rien, & qu'elle ne lui est unie que par

des loix qui la contraignent. D'ailleurs, si l'ame n'étoit que l'ordre, l'harmonie & la perfection du corps, comment seroit-elle plus grande que l'étendue de ce corps? Sa grandeur devroit répondre exactement aux parties du corps auquel elle appartiendrait. Or, l'ame se sent plus grande que toute la masse de la matiere réunie; elle s'élève infiniment au-dessus d'elle, elle en voit les bornes; elle n'est donc rien qui appartienne à la matiere. Mais qu'est-elle donc? Peut-être est-elle réservée à une plus parfaite connoissance d'elle-même dans un autre temps ou dans un autre état: mais elle est sûre du moins qu'elle pense; avantage inestimable, qui suffit pour établir sa dignité & la grandeur infinie de son auteur.

Ce premier trait d'un ouvrier divin est sans doute le plus éclatant; mais il n'est pas le seul qui soit digne de lui. Le Philosophe n'a qu'à se consulter un moment, qu'apperçoit-il? Je me trompe, car il cesse ici d'appercevoir; mais il sent dans le fond de son être une secrète inclination, un penchant actif qui le porte, il ne fait encore à quoi. Comment pourra-t-il définir ce sentiment? C'est l'exigence de quelque besoin inconnu, qui demande d'être rempli. Si ce n'est point une douleur, c'est du moins la privation d'un plaisir nécessaire. Il manque d'un bien sans lequel il ne peut être tranquille; il y tend sans cesse, sollicité à le chercher par un mouvement involontaire, & comme entraîné par un ascendant irrésistible.

Il reconnoît donc non-seulement qu'il est capable de desirs, mais qu'il en a d'invincibles & de plus étendus que ses connoissances. Cette réflexion ne sert d'abord qu'à l'alarmer. Ce n'est pas tout-d'un-coup qu'il pénètre dans la

sage disposition du Créateur. Il regarde d'abord ses desirs comme un aveu naturel & une marque humiliante de l'imperfection de son être; & il en est d'autant plus affligé, qu'il ne comprend pas même quel peut être leur objet & leur terme. Nuages importuns qui ne sont propres qu'à troubler la sérénité de son ame! Diversion chagrinante, qui retardera les progrès de ses connoissances, & qui l'empêchera de faire un usage tranquille de la capacité qu'elle a de penser! S'il n'ose se plaindre de son Auteur, & soupçonner sa bonté ou sa sagesse, il gémit du moins de sa condition, il perd quelque chose de l'opinion qu'il avoit de sa propre grandeur; &, pour en sauver en quelque façon les restes, il prend le parti de réprimer & d'éteindre, s'il peut, ses desirs, pour se livrer, par l'exercice d'une faculté plus noble, à la contemplation de la vérité. Mais son erreur ne sauroit durer long-temps. A peine a-t-il fait quelques pas vers la vérité, qu'il la reconnoît pour l'objet même de ses desirs. Il ne peut s'y tromper; son cœur s'enflamme à mesure qu'il s'en approche. Son inquiétude semble prête à se fixer, & ses besoins à se remplir. Il lui semble qu'elle soit faite pour lui, ou du moins lui pour elle. Il est vrai que plus il s'avance à sa découverte, plus son ardeur augmente pour la découvrir parfaitement. Mais ce redoublement de desirs n'a plus rien d'incommode & d'affligeant; c'est la situation d'un homme qui jouit d'un grand bonheur, dont il ne peut se rassasier; il est heureux, & il veut l'être encore davantage. Ainsi le Philosophe trouve une source nouvelle de contentement & d'admiration dans ce qui causoit sa peine. Ce qu'il regardoit comme une imperfection dans son être, lui paroît un nouveau trait des perfec-

tions infinies de son Auteur. Non-seulement il voit qu'il a été fait, mais il sent encore qu'il n'a été fait que pour lui. Ses desirs se trouvent assortis, pour ainsi parler, à ses idées. Par ses idées, il se connoît comme l'Auteur de son être; & il se porte à lui par ses desirs, comme à son souverain bien & à l'auteur de sa félicité.

Un homme qui vit dans l'esclavage des sens, & qui n'a peut-être jamais fait attention aux deux grandes facultés de son ame, n'est point capable de concevoir la joie que ces sublimes & intéressantes découvertes répandent dans l'ame d'un Philosophe. Non, il n'en est point capable : car, s'il l'étoit, il en seroit jaloux, & il ne tarderoit guere à mépriser toute autre joie. Aussi est-ce de ce point qu'il faut commencer à marquer l'heureux cours d'une vie raisonnable & véritablement philosophique. Quiconque a connu son Auteur, & s'est bien connu soi-même, ne fait plus, s'il le veut, que des pas certains vers le bonheur & la sagesse. La voie lui est ouverte, il est sans cesse à la vue du terme. Dirigé par ses lumieres en même-temps qu'il est poussé par ses desirs, il n'est pas plus capable de s'égarer par ignorance, que de s'arrêter par langueur. Si sa qualité d'homme l'oblige à quelque relation avec les créatures de son espece, il sait jusqu'où s'étend ce devoir. Il en prend la regle dans la source même de l'ordre & de la justice, qu'il contemple incessamment. Les devoirs du sang, tels que la tendresse & l'attachement pour ses proches, ceux de l'humanité, tels que la bonté, la douceur, l'oubli des injures, la compassion pour les peines; ceux de la raison, comme l'égalité d'ame, la constance, le mépris du superflu, & l'usage modéré du nécessaire, sont autant de conséquences qu'il

coulent naturellement de ses principes, & qui forment le système de sa morale. Il copie en quelque sorte son auteur, & il s'agrandit en imitant les souveraines perfections par lesquelles il se communique à lui. D'ailleurs, le commerce des hommes n'est point un obstacle à la sagesse pour celui qui l'aime & qui tend sincèrement à elle. Il trouve au contraire de l'utilité à les connoître. N'ai-je pas dit qu'ils portent tous la marque du Créateur ? Le Philosophe l'apperceoit, quoiqu'ils la défigurent. Cette vue sert à nourrir ses desirs. Il tourne à son profit jusqu'aux effets de leurs passions déréglées : leurs arts, leurs sciences, qui sont pour la plupart les inventions de l'intérêt ou de la vanité, il les fait servir à ses desseins, comme autant de secours qui étendent ses connoissances. Ce sont des effets excellents d'une mauvaise cause, qu'il rectifie de plus en plus par l'usage qu'il en fait faire, & qu'il ramène ainsi à leur véritable destination. Enfin, il tire un avantage considérable de la vue même des foiblesses & des folles agitations des hommes. La comparaison qu'il en fait avec la vigueur & la tranquillité continuelle de son ame, sert à l'attacher de plus en plus à ses principes. Elle lui rend son bonheur plus cher, & le fruit de ses recherches plus précieux. Il se dévoue sans réserve à la sagesse par cette double raison de l'aimer, qu'elle le rend heureux, & qu'il ne voit hors d'elle que des insensés & des misérables.

Que lui manque-t-il après cela pour mériter le nom de Sage ? Réunissons toutes nos connoissances naturelles, & toutes les forces de notre raison, pour nous en faire une plus juste idée. Quelqu'un lui donnera peut-être plus d'étendue, mais je doute qu'on puisse s'en former.

une plus sublime. C'est dans cet heureux état que le Philosophe doit être également insensible, & aux maux qui ne peuvent le lui faire perdre, & aux biens qui peuvent lui venir d'une autre cause : les premiers doivent être trop foibles pour lui causer les émotions de la douleur ; & ceux-ci doivent lui paroître trop méprisables, pour lui faire goûter un vrai sentiment de plaisirs. A la vérité, l'ordre de la nature assujettit son ame aux organes du corps ; il est impossible qu'elle se défende de le voir, lorsque les yeux s'ouvrent ; qu'elle n'entende point, lorsque les nerfs de l'oreille sont ébranlés, & qu'elle s'empêche de sentir aussi-tôt qu'il se passe quelque mouvement extraordinaire dans la portion de la matiere à laquelle elle est comme attachée. Mais ce sentiment est-il capable de diminuer sa grandeur & d'affoiblir sa liberté ? Elle le rejette lorsqu'elle le reconnoît indigne d'elle. Elle le reçoit du moins sans s'y arrêter & sans y consentir. Plus sa dépendance du corps lui paroît incommode & humiliante, plus elle y trouve de quoi se consoler par la certitude qu'un état si violent ne sauroit être d'une longue durée. Comment en douterait-elle ? Elle connoît trop bien les Loix invariables de l'ordre primitif & éternel. L'ordre de la nature n'en est qu'une exception. Elle est même assurée que l'un doit tenir à l'autre par quelque lien secret, quoiqu'il soit encore obscur pour elle ; & elle compte sur un temps de manifestation & de lumiere, où les obscurités & les exceptions venant à cesser, elle verra tout retourner à sa fin, & rentrer paisiblement dans l'ordre général. Elle se sent donc faite pour un autre état ; elle y touche déjà par l'ardeur de ses desirs, & par la certitude de ses espérances ; & , constamment indifférente pour tout ce qui ne

sauroit empêcher qu'elle n'y parvienne un jour, elle méprise le plaisir, elle compte pour rien la douleur, elle voit sans s'émouvoir l'agitation de tout ce qui l'environne : elle verroit de même le renversement de la nature & l'entière destruction de l'Univers.

Tels sont les fondemens sur lesquels j'avois cru ma force & ma constance établies. Telles avoient été les premières leçons de mon enfance. Mes études, les exemples & les instructions de ma mere avoient roulé continuellement sur ces principes. Ils m'étoient devenus comme naturels, à force de les avoir entendus & de m'être efforcé moi-même de les tenir sans cesse présents à ma mémoire. En effet, leur impression s'étoit fait sentir à mon cœur, tant qu'ils n'y avoient point trouvé d'obstacle qui pût les empêcher de se faire sentir librement. Ils avoient servi de règle à ma vie pendant qu'elle étoit tranquille. Je m'étois cru Philosophe, & peut-être l'étois-je véritablement, avant que d'être arrivé à un certain degré de misère & d'infortune. Mais c'étoit cette pensée même qui me confondoit, & qui me rendoit la Philosophie suspecte. Car pourquoi m'abandonnoit-elle lorsqu'elle m'étoit devenue le plus nécessaire ? Quelle idée devois-je prendre d'un remède dont l'utilité disparoissoit au moment de la maladie ? Cependant, je ne pouvois disconvenir que les principes dont je venois de faire un nouvel examen, n'eussent toujours la même solidité. Il n'y a rien de certain dans le monde, disois-je, sur quoi l'on puisse compter, si ce qui me paroît invinciblement établi par des raisonnemens si clairs, n'est qu'un sophisme & une malheureuse illusion. Si c'est à la vraie sagesse que je me suis attaché constamment, que ne me fait-elle donc recueillir les

fruits qu'elle promet? Et, si c'est l'erreur que j'ai prise pour la vérité, que je suis à plaindre d'être tout-à-la-fois tourmenté par la douleur & abandonné par la raison.

Il me vint à l'esprit qu'il y avoit peut-être aussi de l'injustice dans mes plaintes, parce qu'il me semble que ce n'étoit point assez de connoître l'excellence d'un remède; & que, pour en faire une sage application, il falloit connoître en même-temps la nature du mal. J'examinai là-dessus avec soin en quoi consistoit proprement la douleur. Je reconnus bientôt qu'étant un pur sentiment de l'ame, & ne pouvant se représenter par des idées, elle ne sauroit être mieux définie que par le mot même de *Douleur*, qui sert à l'exprimer; car c'est la définir d'une manière bien obscure & bien imparfaite, que de l'appeller simplement une aversion de l'ame, comme font quelques Philosophes. En général, puisque nous ignorons la nature même de l'ame, il n'est pas raisonnable de prétendre expliquer ce que c'est qu'un sentiment. Or, s'il est impossible de connoître en quoi consiste la douleur, il est clair que ce n'est pas directement sur elle que se doit faire l'application du remède. Cette méthode blesseroit la raison. De là il me fut aisé de conclure que c'étoit à sa cause qu'il falloit nécessairement remonter.

Je n'entraî point dans la discussion de toutes les voies différentes par lesquelles le sentiment de la douleur peut être communiqué à l'ame: toutes mes réflexions se rapportoient à mes seuls besoins. Il étoit constant que la mienne ne venoit que de la perte ou de l'infidélité de ce que j'avois eu de plus cher, & des circonstances terribles qui avoient toujours accompagné mes malheurs. Telle étoit la cause de la maladie de

mon ame. Je me demandai alors s'il étoit vraisemblable que la Philosophie pût couper cette source de mes maux ? En la supposant capable de ce miracle, je conçus qu'elle ne pouvoit l'opérer que de trois manieres. L'une étoit d'ôter au spectacle de mes infortunes, qui m'étoit sans cesse présent, cette force dominante avec laquelle il agissoit sur moi, qui, ne se bornant point à me pénétrer du plus vif sentiment de douleur, me forçoit quelquefois à pousser des cris involontaires, dont je ne m'appercevois que par l'étonnement de ceux qui demouroient avec moi, & qui paroissoient effrayés de les entendre. Quelle apparence que la Philosophie pût produire un effet si merveilleux ? Le Ciel même l'auroit-il pu, sans changer la nature des choses ? Il y a de la contradiction qu'on puisse perdre sans regret ce que l'on aime : mais, si l'on aime avec la passion la plus tendre & la plus parfaite, si ce qu'on aime si parfaitement, on le perd par la plus cruelle de toutes les morts, ou par la plus noire perfidie, quel pouvoir arrêtera les transports & les larmes que ces redoutables coups doivent nécessairement exciter ? L'action d'un feu dévorant n'est pas plus prompte ni plus infaillible. Je comprenois bien que par le secours de la Philosophie j'eusse pu réussir peut-être à me garantir des excès de l'amour & de l'amitié; mais ayant ouvert une fois mon cœur à ces deux passions, je ne voyois pas moins clairement que tous leurs effets étoient comme nécessaires, & que des malheurs qui tiroient leurs forces de ces deux causes, surpassoient le pouvoir de la Philosophie.

La seconde voie qu'elle pouvoit prendre pour le soulagement de ma douleur, étoit de me communiquer du moins autant de force pour soute-

tenir mes infortunes , qu'elles en avoient pour se faire sentir. Belle & flatteuse idée ! Hélas ! puisqu'elle plaît à la raison , que n'agit-elle donc aussi sur le cœur ! L'expérience , plus puissante que tous les raisonnements , m'apprenoit sans cesse que ce n'est point de ses idées que l'ame doit attendre du secours contre ses sentiments. Il ne me sembloit pas même possible de m'imaginer une nouvelle situation de mon ame , dans laquelle je pusse supposer qu'elle se trouvât plus tranquille. Un accroissement de force & de lumières ne pouvoit être qu'une augmentation de mes peines , parce que c'eût été un nouveau degré de captivité pour les sentir.

Enfin , le troisieme moyen étoit de détourner infailliblement mon attention des principales causes de ma douleur , & de faire prendre , pour parler ainsi , le change à mon ame , en l'accoutumant peu-à-peu à s'occuper d'un autre objet. Cette voie de guérison me parut d'abord badine & frivole , & je la rejettai plus promptement encore que je n'avois fait les deux premières. Cependant j'y revins à la fin , comme à la plus solide , lorsque j'eus fait réflexion qu'elle étoit la seule possible. Il est certain , disois-je , que mes malheurs sont d'une nature à se faire sentir nécessairement à mon ame aussi long-temps qu'elle s'attachera à les considérer. Il ne l'est pas moins , qu'elle ne peut tirer , ni d'elle-même , ni de la Philosophie , assez de force pour résister à ce sentiment , & qu'elle doit renoncer par conséquent à toute espérance de repos & de bonheur , tant qu'elle le conservera. Mais , qui m'empêche d'espérer que son attention pourra prendre un autre objet , qui la fera passer peu-à-peu à un autre sentiment ? Ce grand changement ne saurait être sans doute l'ouvrage d'un moment , mais il est

clair qu'il peut arriver par degrés. Oui, ajoutai-je, c'est un service que la Philosophie est capable de me rendre, & que je veux attendre d'elle. J'étois peut-être sur le point de la condamner injustement. Ce que je demandois d'elle est effectivement impossible, parce qu'il est contraire à la nature : mais ce qu'elle m'offre ici est infiniment raisonnable. Elle peut se rendre maîtresse de mon esprit, en le remplissant peu-à-peu des vérités sublimes qu'elle me proposera à sa considération ; le cœur, qui n'a que des mouvements aveugles, se tourne infailliblement vers les objets de l'esprit. Le mien deviendra donc tranquille, lorsque je serai occupé d'une méditation, & je retrouverai ainsi le repos, le bonheur & la sagesse.

Cette réflexion me réconcilia pour quelques moments avec la Philosophie. Je me flattai qu'elle produiroit son effet sur moi, du moins à l'avenir, & je passai, de cette espérance, à la pensée que c'étoit dans ce sens sans doute qu'il falloit expliquer les éloges qu'on lui a donnés dans tous les temps, & le pouvoir qu'on lui attribue de guérir les maladies de l'ame. Mais le Ciel, qui me préparoit des remèdes plus certains & plus convenables à mes maux, permit que cette pensée fût suivie d'une nouvelle réflexion qui me replongea dans mes incertitudes, & qui me fit reprendre d'elle une aussi mauvaise opinion que jamais. Elle me guérira donc, disois-je, en détournant mon attention de mes peines. Mais, si c'est-là tout le pouvoir qu'elle a sur nos ames, repris-je tout d'un-coup, quel est son avantage particulier ? Je ne vois dans cet effet rien qui lui soit propre, & que je ne puisse attendre également des Sciences les plus communes. Que dis-je ? Il n'y a point d'occupation vaine & méprisable, qui ne doive le produire beaucoup plus infailliblement : car la représentation d'une Comédie, par exemple,

un concert harmonieux d'instruments de musique , une partie de chasse ou de bonne chere ; en un mot, tout ce qui sera capable de faire une forte impression sur mes sens , le sera beaucoup plus de s'attirer l'attention de mon esprit , que de seches & ingrates spéculations qui n'ont pas le pouvoir de se faire sentir par elles-mêmes à mon cœur. Voilà donc , continuai-je avec un espece de courroux , à quoi se réduit cette vertu tant vantée de la Philosophie , & le souverain empire qu'elle s'attribue sur ses passions ! Impuissant fantôme que j'ai révééré trop long-temps , & dans lequel j'avois placé follement toute ma confiance ! Non , non , ajoutai-je , je ne serai plus le jouet d'une fausse & inutile sagesse. Si je me suis persuadé avec raison que la bonté du Ciel doit un remede aux maladies de l'ame , j'ai dû penser aussi que ce ne sauroit être un remede vague & sans force , qui ne peut rien opérer par lui-même. J'en demande un qui guérissè à coup sûr ; & puisque la Philosophie n'en est pas capable , je me défie d'elle , & je rejette désormais son secours.

J'aurois gagné beaucoup à reconnoître ainsi l'impuissance de toutes les spéculations Philosophiques , si j'eusse découvert en même-temps quelque ressource solide sur laquelle j'eusse pu fonder de plus sûres espérances. Mais , en rejetant un infidele appui , mes peines & mon embarras ne diminuoient point. Ils devoient croître , au contraire , parce que n'ayant rien à substituer au fantôme que j'avois détruit , je demeurois en quelque sorte plus désarmé & moins défendu. Aussi passai-je les jours suivans dans un abattement qu'il m'est impossible de décrire. Tout m'étoit à charge , tout semblait conspirer à augmenter mon ennui. Les Livres que j'avois aimés jusqu'alors avec idolâtrie , me devinrent odieux & insupport-

tables. Je les regardois comme autant d'imposeurs qui m'avoient séduit par de fausses promesses, & qui m'abandonnoient cruellement au besoin. Je ne mis plus le pied dans mon cabinet, pour éviter leur présence, me figurant, lorsque je me trouvois au milieu de ma Bibliothèque, que j'y étois comme environné d'une multitude d'amis perfides. Je n'aurois pas souffert patiemment qu'oneût prononcé devant moi le nom de *Platon* & de *Séneque*, & je formai plus d'une fois la pensée de brûler leurs Ouvrages. Mon unique occupation pendant sept ou huit jours, fut de me promener seul dans un assez grand jardin qui appartenoit à ma maison, & de m'y ensevelir dans un abyme de méditations sombres & funestes. Madame Lallin & ma belle-sœur marquoient beaucoup d'inquiétude pour ma santé, & d'attention sur toutes mes démarches; mais je leur fis connoître que leurs soins me gênoient, & j'exigeai absolument qu'elles n'interrompissent point mes profondes rêveries & ma solitude.

Il y a peu de personnes qui, dans le récit d'une aventure telle que je vais la rapporter, ne se crussent obligés, par amour pour leur réputation, d'en déguiser quelques circonstances. Pour moi, qui ai toujours fait profession de croire que le bien ou le mal d'une action doit se tirer du principe qui fait agir, & qu'il n'y a par conséquent que le motif qui déshonore, je n'ai point honte de me laisser voir tel que je suis au Public, & de lui faire l'aveu ingénu de mes fautes. C'est assez que je puisse me rendre cet honorable témoignage, que mon cœur a toujours suivi par inclination la vertu & la sagesse; & que, s'il s'est trompé quelquefois dans son objet, il n'a jamais manqué de droiture dans ses intentions.

Loin de trouver dans la solitude de mon jar-

din le soulagement que j'y cherchois, ma douleur s'accrut tellement par toutes ces réflexions, que je tombai en peu de jours dans la plus dangereuse & la plus terrible de toutes les maladies. Je ne puis la faire mieux connoître qu'en la nommant, *une horreur invincible pour la vie*. C'est une espece de délire frénétique, qui est plus commun parmi les Anglois que parmi les autres peuples de l'Europe. Mais, quoique cette raison le fasse regarder comme une maladie propre à notre Nation, il n'est pas moins surprenant que j'en aie ressenti des atteintes si pressantes, moi qui avois passé plusieurs années dans des climats éloignés, & qui me trouvois d'ailleurs en France, où l'air est si pur, que nos Anglois le vont prendre pour remède contre cette noire disposition de l'ame. J'aurois peine à expliquer par quels degrés je parvins au dernier excès de la folie & de l'aveuglement : mais ce qui paroîtra incroyable à mes Lecteurs, je regardai pendant quelques jours mes transports furieux comme l'effet de la plus haute sagesse, & je ne crois pas que j'aie fait dans toute ma vie de raisonnemens plus méthodiques que ceux qui me conduisirent jusqu'au bord du plus affreux précipice.

Ce fut le troisieme jour après que j'eus fait divorce avec mes Livres, que je ressentis le premier accès de la maladie dont je parle. Il fut si vif & si pressant, que, si j'eusse eu un poignard à la main dans le premier moment, je me serois percé le cœur sans réflexion. Cependant, comme il s'étoit fait tout-d'un-coup une grande révolution dans mes esprits, je ne fus pas longtemps à m'appercevoir qu'il venoit de m'arriver quelque altération extraordinaire. Cette pensée m'ayant rendu plus attentif, je démêlai aussi-tôt ce qui se passoit dans mon ame, quoique ce ne

fût encore qu'une impression aveugle & involontaire. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que cette découverte ne m'alarma point. Le désordre de mes humeurs avoit déjà corrompu ma raison. Je me familiarisai en un moment avec l'image de la mort ; & si j'eus quelque étonnement, ce fut d'avoir attendu si tard à prendre le parti de mourir qui me sembloit aussi doux que nécessaire. Je cherchois le remède des maladies de l'ame, disois-je ; le voilà découvert, il est simple, il est court, il est tel que mes maux le demandent. Quel aveuglement m'empêchoit de le découvrir plutôt ? Oui, reprenois-je, il a tous les caractères qui peuvent prouver son excellence. Il est facile, il est présent à tous les malheureux, son effet est certain, & je n'y vois d'ailleurs rien d'amer ni de rebutant. Combien de chemins peuvent en un moment me conduire à la mort ? Il ne me reste qu'à choisir le plus sûr & le plus abrégé.

Ma mémoire ne manqua point de me fournir quantité d'exemples, qui servirent encore à confirmer ma résolution. Je considérois que les plus grands hommes avoient eû recours à cette voie pour se délivrer de leurs peines. Dira-t-on que c'étoit défaut de sagesse & de vertu dans *Caton*, défaut d'esprit dans *Démosthène*, ou de courage dans *Mithridate* & dans *Marc-Antoine* ? Il est donc certain, concluois-je, que le courage, l'esprit, la vertu & la sagesse ne se trouvent point blessés par une mort volontaire. Or, ce qui s'accorde si bien avec les plus belles qualités de l'ame qui sont des présents du Ciel, ne sauroit être un mal ; ce doit même être une vertu. En effet, les lumières de la raison ne nous portent-elles pas à desirer la mort ? L'ame la plus tranquille & la plus malheureuse doit gémir dans

l'esclavage du corps. C'est un état violent de pesanteur & d'obscurité qu'elle doit souhaiter de voir finir. Les liens qui la tiennent captive sont durs , humiliants , injustes & contraires à l'ordre. Avec quelle ardeur doit-elle desirer de les rompre !

Quoique la résolution que je pris de mourir ne fût que s'affermir à chaque instant , & que je ne trouvasse rien qui s'y opposât dans ma raison , j'eus assez de force pour différer de quelques jours l'exécution de mon dessein. Le motif de ce délai fut tout différent de ce qu'on croiroit pouvoir s'imaginer. Je n'avois point d'autre vue que de justifier cette étrange démarche à mes propres yeux par de nouvelles réflexions , & de me convaincre de plus en plus que le Ciel même ne la condamneroit point. Je me fis une violence infinie pour obtenir ce retardement de moi-même. Chaque moment que j'ajoutois à ma vie , en différant celui de ma mort , me sembloit une espèce de larcin que je faisois à mon repos & à mon bonheur. J'employai quatre jours entiers à faire un nouvel examen des raisons que j'avois de mourir. Il ne me parut point qu'elles eussent rien perdu de leur force. La seule objection qui m'arrêta pendant quelque-temps fut celle-ci : mon ame se trouve renfermée dans un corps par la volonté du Souverain Auteur de mon être. Il ne la retient point dans cette captivité sans raison. Je ne puis comprendre le secret de ses vues impénétrables ; mais je suis sûr qu'il ne sauroit se conduire par d'autres règles que celles d'une Justice & d'une Sagesse infinie. Je dois donc les respecter , même sans les connoître. Il a marqué la durée de mes jours ; je viole ses ordres , si j'en précipite la fin. Oui , répondis-je , après une longue

méditation , je les viole fans doute , fi je fuis perfuadé qu'ils fubfiftent , autant que je le fuis qu'il les a portés : mais s'il les a changés lui-même , ou du moins s'il les interprete autrement pour moi què pour le commun des hommes , dois-je moins de refpect à fes dernieres volontés que je n'en devois aux premieres ? En permettant que je fois tombé dans l'extrémité de l'infortune & de la douleur , il m'a excepté du nombre de ceux qu'il condamne à vivre longtemps. Il eft impossible qu'étant infiniment bon par effence , il fe faffe un plaisir de me voir traîner une vie miférable. L'excès même de mes peines eft un témoignage clair & intelligible qu'il me permet de mourir.

Il ne me reftoit , après cette conclufion , que de choifir le genre & le moment de ma mort. Ces deux articles me cauferent peu d'embarras. Je réfolus de me fervir de mon épée pour me percer le cœur , & de ne pas remettre le temps de l'exécution plus loin qu'à l'après-midi du même jour. Il y avoit dans le jardin plufieurs allées profondes & écartées du corps de la maifon : je choifis celle qui me parut la plus favorable à mon defsein. Un Cabinet de verdure , qui étoit dans le plus obscur enfoncement , devoit être le théâtre de mon action fanglante. J'examinai avec foin , fi je pouvois m'affurer de n'y être apperçu de perfonne. Au refte , je pris ce petit nombre de mefures avec une tranquillité fuprenante. Je ne me fentois ni trouble ni empreflement. Mes grandes douleurs étoient comme fufpendues par un effet anticipé de ma réfolution. Pour le peu de temps qu'elles avoient à durer , ce n'étoit plus la peine qu'elles fe fifsent sentir. Quand on eft prêt de fortir d'un rigoureux efclavage , on n'arrête guere les yeux fur

sur les maux qu'on a soufferts , ou sur les chaînes qu'on va quitter ; on n'est plus sensible qu'aux douceurs de la liberté.

Je pris donc paisiblement le chemin de la maison , & comme l'heure du dîner approchoit , je crus que , pour éviter toute contestation , il falloit encore une fois prendre place à table avec ma famille. Les deux Dames remarquerent que je paroissois plus tranquille que je ne l'avois été depuis long-temps. Elles m'en témoignèrent quelque chose ; ma réponse les confirma dans leur opinion. Je les quittai à l'ordinaire , & n'étant monté à ma chambre que pour prendre mon épée , je me rendis aussi-tôt au jardin. Mon cœur continuoit d'être dans une paix profonde ; je n'avois pas même d'inquiétude pour la vie à venir. Je ne me sentois coupable de rien à l'égard du Ciel ; & , quelque obscur que fût mon sort après la vie que j'allois perdre , je tirois des idées générales de la justice & de la bonté de mon Créateur , une espece d'assurance qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi dans la nouvelle condition où j'allois entrer. J'arrivai au cabinet de verdure. Je m'assis tranquillement dans le coin le plus enfoncé. Je tirai mon épée hors du fourreau , & j'en considérai un moment la pointe avec un regard fixe & attentif. Je ne puis cacher que je sentis un léger frémissement qui se répandit dans tous mes membres ; mais , loin qu'on puisse lui donner le nom de crainte , il ne servit qu'à me faire faire une réflexion consolante sur le bonheur de mon ame , qui touchoit au moment de sa liberté. Je souris même de la foiblesse de mon corps , & le regardant avec dédain : Ton regne est passé , lui dis-je , rentre dans la poussière dont tu es sorti. Si j'ai besoin encore un moment de toi

secours , c'est pour te faire servir toi-même à notre séparation éternelle. Auteur de mon être , ajoutai-je en fermant les yeux , & en faisant comme un effort pour me replier sur moi-même , prends pitié de ta créature , & dirige mes premiers pas dans l'obscurité où je vais entrer. Tu es par-tout , mon ame ne sauroit manquer de tomber dans ton sein.

J'avois le bras levé. Il est certain qu'il n'y avoit plus qu'un instant d'intervalle entre ma vie & ma mort. Ciel ! par quel miracle arrêta-t-
vous la pointe de mon épée , qui devoit déjà être dans le lieu de mon cœur ? Un bruit que j'entendis à quelques pas du cabinet , me fit baisser la main tout-d'un-coup , & cacher derrière moi mon épée , de peur d'être aperçu. C'étoient mes enfants. Madame Lallin & ma belle-sœur , qui avoient cru me trouver plus tranquille qu'à l'ordinaire en dînant , les avoient envoyés après moi , pour contribuer par leurs caresses & par leur badinage à m'entretenir dans ce nouvel air de tranquillité. Ils s'approchèrent , & m'embrassant l'un après l'autre avec des marques d'une tendre affection , ils me prirent les mains , en me faisant quelques questions pué-
riles & innocentes , suivant la portée de leur âge. Je les laissai faire d'abord , & je demurai dans une es-
pece d'inaction , causée par mon incertitude & ma surprise. Cependant , comme ils continuoient à me caresser & à m'interroger , mon attention se tourna sur eux. Je les regardai pendant quelque-temps , avec cette tendre complaisance que la nature réveille aisément dans le cœur d'un pere. Le plus âgé ne passoit pas huit ans , & ils avoient tous deux les graces les plus aimables de l'enfance. Ils vont me perdre , dis-
tois-je en moi-même ; ils demeureront après

moi sans protection & sans support, abandonnés par une Mere dénaturée, & privés de leur malheureux pere. Que deviendront-ils ? Ma belle-sœur & Madame Lallin ont marqué jusqu'à présent de la tendresse pour eux : mais qui me répondra qu'elles la conserveront lorsque je ne ferai plus ? Un simple mouvement d'amitié fera-t-il dans elles ce que la Nature n'a pu faire dans leur Mere ? O Dieu ! pourquoi permettiez-vous que je les misse au monde ! Un homme aussi infortuné que moi n'est-il pas une espece de monstre dans la société des autres hommes ? Comment votre sagesse & votre bonté peuvent-elles souffrir que la race s'en perpétue ?

Ces réflexions venant à se joindre avec le noir poison qui circuloit dans mes veines, & qui infectoit mon âme, me conduisirent peu-à-peu à une des plus affreuses pensées qui soient jamais tombées dans l'esprit humain ; & , ce qui paroitra sans doute incroyable, c'est qu'avancé toujours de raisonnement en raisonnement, je ne tirai point de conclusions qui ne me parussent tenir manifestement aux principes les plus justes & les mieux établis. J'ai résolu de mourir, disois-je, pour finir une vie qui est trop malheureuse pour être supportée avec patience. Je suis convaincu non-seulement que le Ciel approuve ma résolution, mais que c'est lui-même qui me l'inspire. Or, s'il m'est permis de me donner la mort, pour mettre fin à des maux incurables, ne me le feroit-il pas de même de me la donner pour prévenir des maux inévitables ? Supposons un moment, que je ne me trouve que dans ce dernier cas, c'est-à-dire, menacé d'une multitude de malheurs extrêmes & infaillibles : il est évident que tout ce que je puis faire aujourd'hui pour me délivrer d'un mal présent, je le

pourrois alors pour me garantir d'un mal futur. Ce cas est précisément celui de mes enfans: Ils ne sont pas nés pour être plus heureux que moi. Leur destinée est trop claire. N'eussent-ils à craindre que la contagion de mes infortunes, ils doivent s'attendre à une vie triste & misérable. Quel meilleur office puis-je donc leur rendre, que de leur fermer l'entrée d'une carrière de douleurs, en terminant leurs jours par une prompte mort? Ils passeront avec moi à une condition plus heureuse. Ils mourront avec leur Pere. Si je regarde la mort comme un bien, pourquoi ferois-je difficulté de la partager avec mes chers enfans?

En finissant ce funeste raisonnement, je les pris tous deux dans mes bras, assis encore comme j'étois; &, penchant la tête contre leurs visages, je les serrai chacun de leur côté contre le mien. J'agissois sans réflexion, & par le seul instinct de la Nature. Je demeurai quelque-temps dans cette situation, sans que mon esprit fût arrêté à rien de certain, & sans oser faire le moindre mouvement pour exécuter la sanglante résolution que je venois de prendre. Mon cœur, que je sentoisi si libre & si tranquille un moment auparavant, s'étoit appesanti tout-d'un-coup; &, par un effet de ce changement dont je ne m'appercevois point encore, il sortoit de temps en temps des larmes de mes yeux. Cependant, lorsque je vins à faire attention à l'incertitude où j'étois, je la regardai comme une foiblesse. Je me levai tout-d'un-coup. C'en est fait, m'écriai-je; je mourrai, & ils mourront tous deux avec moi. Je suis leur Pere, le soin de leur bonheur me regarde; une vaine pitié ne m'empêchera point de leur procurer le seul bien qu'ils peuvent recevoir de moi. Je prononçai ces paroles avec un trouble qui ne me permit point

de faire attention qu'ils avoient assez de raison pour en comprendre le sens ; de sorte que me voyant à la main mon épée nue que je leur avois cachée jusqu'alors , ils sortirent tout effrayés du cabinet. C'est ici qu'on aura peine à décider lequel est le plus admirable , de ma folie & opiniâtre cruauté , ou du respect & de la soumission de mes pauvres enfants. Irrité de les voir fuir , je les rappelai d'un ton menaçant ; & ces timides & innocentes victimes , qui étoient accoutumées à respecter mes moindres ordres , ne balancerent point de retourner sur leurs pas. Ils vinrent en pleurant jusqu'au cabinet , s'arrêtant seulement à la porte , ils se mirent à genoux tous deux , comme pour me demander la vie qu'ils voyoient trop clairement que j'avois dessein de leur ôter. Je ne résistai point à ce spectacle. J'avoue qu'il m'émut jusqu'au fond du cœur. Il n'y a ni sagesse ni folie qui puisse endurcir contre les sentimens de la Nature. Mon épée tomba d'elle-même de mes mains ; & , loin de penser plus long-temps à égorger mes chers enfants , je sentis que j'aurois sacrifié mille fois ma vie pour défendre la leur. Je me livrai tout entier à ce dernier mouvement. Venez , petits infortunés , leur dis-je en ouvrant tendrement les bras , venez embrasser votre malheureux Pere ; venez ne craignez rien. Le désordre de mes sens avoit altéré ma voix , & je m'efforçois inutilement de retenir mes larmes. Ils vinrent à moi. Je les tins long-temps serrés , avec un transport de tendresse paternelle. Ils se rassurerent. Le plus jeune que j'appellois *Thoms* , & pour lequel j'avois toujours marqué un peu de prédilection , me demanda avec l'ingénuité de son âge , pourquoi je l'avois voulu tuer ? Cette question , prononcée d'un ton tendre & timide , acheva de me percer le cœur. Je ne lui répondis qu'en l'embrassant de nouveau , & je ne fus capable

pendant quelques momens, que de verser des pleurs & de pousser des soupirs.

Cependant, comme mon imagination s'étoit remplie, pendant plusieurs jours, du dessein & des préparatifs de ma mort, quelque changement que je vinssse d'éprouver, il étoit difficile que ces horribles idées pussent s'effacer tout-d'un-coup, & m'abandonner entièrement. J'en sentis le péril, si elles venoient à se renouveler de toute leur force; & voulant mettre du moins mes enfans en sûreté, je leur ordonnai de se retirer & de retourner au logis. Ils me quitterent, sans oser ajouter un seul mot.

Etant demeuré seul, je rappelai tout ce qui venoit de m'arriver. Je fus d'abord incertain si je devois en remercier le Ciel comme d'une faveur, ou me le reprocher comme une foiblesse. En supposant que ce fussent des raisonnemens solides qui avoient produit ma résolution de mourir, il n'y avoit point à douter que le sentiment contraire qui en avoit empêché l'exécution, aussi bien par rapport à mes enfans qu'à moi-même, ne fût un défaut de courage & une véritable lâcheté. Mais si l'ancien principe de la Philosophie de ma Mere, que tous les mouvements de la Nature sont droits & appartiennent à l'ordre; si ce principe, dis-je, cher & sacré à ma mémoire, qui m'avoit servi si souvent de règle, de conduite, étoit aussi juste qu'il me l'avoit paru, quelle opinion devois-je avoir de mes derniers raisonnemens, lorsqu'ils se trouvoient directement opposés aux plus nécessaires & aux plus vifs de tous les mouvements de la Nature? Il n'y avoit point de milieu entre ces deux alternatives: il falloit reconnoître nécessairement, ou que ma raison m'avoit trompé en me faisant prendre un parti qui blessait la Nature; ou que les inspirations de la Nature étoient injustes.

tes & contraires à l'ordre , si elles l'étoient à la raison , qui est elle-même l'exemplaire & la règle de l'ordre. De quelque côté que je fisse pencher la balance, ce ne pouvoit être qu'après un long examen ; & cette discussion étoit trop importante & trop délicate , pour en faire l'ouvrage d'un moment. Je remis donc à méditer de nouveau sur cet obscur problème dont la décision devoit entraîner celle de ma vie ou de ma mort. Mais , quoique le but de ce délai fût de ne rien entreprendre avec une précipitation condamnée par la sagesse , il me fut aisé de sentir qu'il s'étoit fait quelque changement dans le fond de mes dispositions. Soit que la noire mélancolie dont j'avois été possédé , commençât d'elle-même à se dissiper , soit que la tendresse paternelle eût causé une forte révolution dans mes humeurs , je m'aperçus que , s'il me restoit quelque envie de mourir , elle n'étoit plus si impétueuse ni si difficile à modérer..

Quand elle eût été beaucoup plus pressante , il m'eût été impossible de la satisfaire le même jour. Mes enfants étoient retournés au logis , suivant mes ordres. Leur frayeur s'étoit si bien peinte sur le visage , que les deux Dames en avoient aperçu les marques. Elles les avoient interrogés ; & , quoiqu'elles n'eussent pu tirer d'eux la vérité de l'aventure qu'ils eurent la discrétion de cacher , je ne fais par quel motif , elles en avoient assez découvert pour concevoir de l'inquiétude. Leur affection pour moi les fit accourir au Jardin. Je les entendis qui s'avançoient dans l'allée ; & , ne doutant point d'abord qu'elles ne vinssent sur le rapport de mes enfants qui avoient pu les instruire de tout ce qu'ils avoient vu , je pensai avec quelque confusion au personnage que j'allois faire à leur arrivée. J'eus le temps de cacher mon épée. Elles entrèrent dans le cabinet . J'attendis qu'elles com-

mençassent à s'exprimer. Les marques de leur inquiétude furent obligeantes ; mais j'eus lieu de m'assurer qu'elles ignoroient le danger où je m'étois trouvé, & j'affectai de les entretenir de manière à leur en ôter le soupçon. Il n'a jamais été connu que de mes enfants qui en ont toujours conservé le souvenir, & de Milord Comte de *Clarendon*, à qui j'ai fait ensuite cette confidence dans les communications mutuelles d'une tendre amitié ; de sorte que c'est un de mes plus intimes secrets que j'ai révélé ici au Public.

Fin du Tome quatrième.



554400

VA1 1523801